



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 913,612





GN
2
.A86



BULLETIN
DE
L'ATHÉNÉE ORIENTAL

FONDÉ EN 1861.

TOME SECOND. — 1869-70.



PARIS
MAISONNEUVE ET C^{ie}, ÉDITEURS,
LIBRAIRES DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL,
15, QUAI VOLTAIRE.

1871

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

II

1869-70

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES

Paraissant tous les mois.

RÉDIGÉE

PAR MM. EICHHOFF, FEER, FOUCAUX, GARCIN DE TASSY,
D'HERVEY-SAINT-DENYS, DE LABARTHE, LENORMANT, OPPERT,
DE ROSNY, DE SAULCY, SÉDILLOT, VINSON,

Et autres professeurs et orientalistes français et étrangers.

2^e SÉRIE.

TOME II. — 1869-70.

PARIS

MAISONNEUVE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

45, QUAI VOLTAIRE.

DIRECTION : 47, QUAI DES AUGUSTINS.

1871

Vignaud de Kikany
7-31-1725

Tome II. — Collaborateurs :

Behne (*Edgar*), M. T., 156.

Kourimoto (*Teizirô*), M. T., répétiteur à l'École spéciale des langues orientales, ancien directeur de l'École française de Yédo, 177.

Labarthe (*Charles de*), M. T., membre du conseil de la Société d'Ethnographie, correspondant de la Société de Géographie de Genève, ancien élève de l'École spéciale des langues orientales, 4, 6, 100.

Rosny (*Léon de*), M. T., professeur à l'École spéciale des langues orientales, 1, 68.

Sandou Udayar de Patchacaday, M. T., chargé du cours de tamoul à l'École spéciale des langues orientales, 116.

Sarazin (*Jules*), M. T., élève de l'École spéciale des langues orientales, 60.

Sédillot, M. H., secrétaire de l'École spéciale des langues orientales, 56, 122, 141, 164.

Vinson (*Julien*), M. N. R., 20, 40.

Wylie (*A.*), M. H., de la Société des Missions de Londres en Chine, 131, 150.

MÉMOIRES
DE
L'ATHÉNÉE ORIENTAL.

DE L'ÉDUCATION
DES VERS A SOIE AU JAPON

TRADUIT DU JAPONAIS ¹

Par **LÉON DE ROSNY**

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues Orientales

INTRODUCTION.

A peu près inconnues en Europe avant le règne de Justinien (527-565 de J. C.), l'éducation des vers à soie et la culture du mûrier étaient pratiquées dans l'Asie orientale à une époque extrêmement reculée. Leur origine, célébrée par les historiens chinois, est reportée par eux jusque dans cette période des temps semi-historiques de leurs annales qui n'atteint guère moins de 3400 ans avant notre ère. A les en croire, en effet, du temps de *Fouh-hi*, un siècle avant le déluge biblique, on savait déjà extraire la soie des cocons obtenus par l'élevage des vers, et l'impératrice *Si-ling-chi*, épouse du célèbre empereur *Hòang-ti* (2602 ans avant notre ère), ne dédaignait pas de s'adonner, au milieu de sa cour, à toutes

¹ Lu à l'Athénée oriental, dans la séance du 31 juillet 1867.

les pratiques de cet art, ainsi qu'au tissage des étoffes dont le mérite de l'invention lui a été attribué. En mémoire de cette utile découverte, Si-ling-chi fut placée par la postérité au rang des génies tutélaires de sa nation, et on lui éleva des autels où elle fut vénérée sous le titre de Génie des vers à soie. Sans rechercher quelle confiance il faut accorder à la doctrine des écrivains qui veulent reculer jusqu'au temps de Fouh-hi (l'époque de cette heureuse découverte, on peut admettre néanmoins qu'elle date des premiers siècles des annales de la Chine, car on la voit mentionnée dans les cinq livres canoniques du Céleste-Empire dont la haute antiquité a été établie d'une manière incontestable. Le chapitre *Yü-koung* du Livre sacré de l'Histoire, chapitre qui fut composé vers 2205 ans avant notre ère, parle de la plantation des mûriers et de l'éducation des vers à soie ; et le chapitre *Pin-foung* du Livre sacré des Vers, ouvrage d'une antiquité non moins respectable, dit que l'on recueillait les feuilles dans le quatrième mois pour la nourriture des vers, et que les jeunes filles, portant à leur bras un élégant panier, allaient par des sentiers détournés cueillir les feuilles de mûrier. La connaissance des procédés pour le tissage des étoffes au temps de l'empereur *Yao* (2357 ans avant notre ère) est confirmée par la mention dans les livres canoniques de la Chine d'un tribut de « trois cents pièces de soie », envoyé à ce prince par les vassaux de son empire.

L'art de la sériciculture, ainsi cultivé dès l'aurore de la civilisation chinoise, devint, pour l'émigration du fleuve Jaune, la source principale de la richesse du pays ; aussi les premiers empereurs en prescrivirent-ils la propagation sur toute l'étendue du territoire qui leur était soumis ; et, pour en assurer le développement, voulurent-ils que les grands de leur cour fussent les premiers à y participer. Une injonction formelle du Livre sacré des Rites, en effet, appelle l'impératrice à s'adonner elle-même à cette noble occupation, et veut qu'au 3^e mois du printemps cette princesse, après s'être purifiée par le jeûne et par un sacrifice au Génie des vers à soie, aille cueillir en personne du côté du Levant les feuilles de

nârier. Les dames de sa suite et les femmes des grands officiers de la couronne doivent abandonner, à ce moment, le soin de leur parure, et leurs suivantes renoncer à leurs occupations habituelles pour se livrer exclusivement à l'éducation séricicole¹. D'âge en âge, les souverains de la Chine ont rappelé par des décrets ces sages préceptes à leur cour et à leurs sujets ; et cette haute protection a encouragé sans relâche l'art qu'ils considéraient comme le plus propre à moraliser le peuple et à éteindre le paupérisme dans l'empire.

La Chine s'est ainsi trouvée de bonne heure à la tête d'une industrie qui devait acquérir chaque jour une importance plus considérable, et attirer successivement sur ses marchés les négociants des principales contrées du globe. Néanmoins, le caractère soupçonneux du gouvernement chinois l'empêcha pendant longtemps de tirer tout le parti possible de cette précieuse industrie, et de continuel efforts furent faits pour laisser les nations voisines dans l'ignorance de ses ressources et de ses secrets. C'est ce qui explique pourquoi l'existence des tissus de soie était ignorée en Occident bien des siècles après leur emploi journalier chez les Chinois, et pourquoi l'insecte séricifère, aussi bien que l'art d'en dévider les fils, ne furent connus de nous que de longues années après l'arrivée des premières soieries orientales en Europe².

La mention de la soie, comme nous l'avons dit, se retrouve jusque dans les textes chinois de la plus haute antiquité. C'est aussi dans ces textes que nous retrouvons le mot qui est successivement passé dans presque toutes les langues du monde pour dési-

¹ Une fois l'éducation terminée, on répartit les cocons entre les dévideuses et on pèse la soie qu'elles en ont retirée afin de juger du mérite de chacune d'elles. Cette soie est employée pour faire les vêtements usités dans le temple du *Chang-ti* ou Être suprême et dans le temple des Ancêtres.

² On trouvera, dans l'Introduction de l'édition complète de la traduction du *Traité de l'Éducation des Vers à soie*, une notice sur la sériciculture chez les divers peuples de l'Asie.

gner les fils du précieux lépidoptère nourri par les feuilles du mûrier. Ce mot, prononcé actuellement *sse*, qui se rend dans l'écriture idéographique par un caractère composé de la clef de la soie répétée deux fois, et dont les Grecs ont fait $\sigma\tilde{\eta}\rho$, pourrait bien donner lieu à des contestations, et cela d'autant plus que la langue chinoise présente de nos jours de très-nombreux homophones qui ouvrent libre carrière aux étymologistes aventureux, et que les indigènes du Céleste-Empire ne sauraient aujourd'hui comprendre à l'audition du mot *sse* qu'il s'agit de la soie, l'expression *tch'æou-touan* étant communément en usage parmi eux pour désigner les fils des cocons du *bombyx mori*, et le même mot pouvant exprimer également une espèce de toile fabriquée avec deux parties de chanvre et une de soie. Heureusement l'étude comparée des anciens dialectes chinois, si féconde d'ailleurs en résultats philologiques et historiques, permet de lever la difficulté, en nous montrant le nom de la soie sous la forme *sir* dans le dialecte chinois archaïque usité chez les Coréens¹.

Le caractère *mih*, qui est le signe le plus élémentaire de l'écriture idéographique de la Chine antique pour désigner « la soie », représentait, suivant l'ancien dictionnaire *Choueh-wen*, « des fils de soie ». Je l'ai souvent retrouvé employé comme clef jusque dans les inscriptions de la dynastie des *Tchæou* (de 1134 à 256 avant notre ère), mais je n'ai pu le découvrir qu'une fois sous la forme deux fois répétée du signe désignant la soie.

Quant au nom primitif du ver à soie en Chine, il ne présente pas les mêmes difficultés ; et il y a lieu de croire que le mot actuel *ts'an*, prononcé originairement *san*, a été usité de tout temps par les indigènes du Céleste Empire.

Des diverses contrées qui avoisinent l'empire chinois, la Corée

¹ C'est le même mot qui a produit la racine du mongol *sirkek* et du mandchou *sirghé*, qui désignent également l'un et l'autre « la soie ». (Voy. Klaproth, *Journ. asiat.*, t. II, p. 243.)

paraît avoir été la première à apprendre l'art de dévider le fil des cocons du *bombyx mori*.

La célèbre encyclopédie de *Ma Touan-lin*, intitulée « Examen général des écrits et des sages », nous apprend que l'art d'élever les vers à soie fut introduit dans le pays de *Tch'ao-sien* (en Corée), par *Ki-tszè*, au douzième siècle avant notre ère et se répandit rapidement dans toutes les parties de la péninsule. Les habitants de l'état de *Mà-hân*, notamment, connaissaient cet art et savaient fabriquer des tissus de soie.

L'extrême difficulté des relations avec la Corée n'a pas permis aux Européens d'obtenir des données quelque peu précises sur la méthode et le développement de la sériciculture dans cette péninsule ; et les livres chinois ou japonais qui pourraient nous éclairer à cet égard sont d'une extrême sobriété de renseignements sur la matière. Seule, la relation de l'ambassade envoyée en Corée par le gouvernement chinois, dans les années *Siouen-ho* (1119-1120) sous la dynastie des Soung, nous fournit quelques détails sur les vêtements des différentes classes de fonctionnaires indigènes. Nous y voyons que depuis l'époque où l'empereur de Chine Wou-wang eut établi *Ki-tsze* prince du Tchao-sien, l'éducation des vers à soie, introduite dans les campagnes, répandit dans le pays l'usage des soieries pour l'habillement du roi et des princes. Ces soieries, teintes de diverses couleurs, étaient souvent ornées de broderies variées ou même brochées d'or. Le roi de Corée portait ordinairement un haut bonnet en étoffe de soie noire et légère de l'espèce appelée *kim* ; il était vêtu d'une robe à manches étroites en soie jaune clair et avait une ceinture en soie violette de l'espèce appelée *kip-la*, au milieu de laquelle se trouvaient des broderies d'or et de pierres précieuses. Les grands et les principaux officiers de sa cour, ainsi que leurs femmes, étaient également vêtus d'habits confectionnés avec diverses espèces de soieries que, pour la plupart, on retrouve encore de nos jours dans la péninsule de l'extrême Orient.

II.

La connaissance de la soie et des procédés employés pour l'obtenir, s'il fallait en croire quelques auteurs japonais, remonterait au delà des périodes positives de leurs annales. Il n'y a pas à s'arrêter à ces assertions imaginaires, qui sont d'ailleurs repoussées comme puériles par les insulaires éclairés de l'extrême Orient. Toutefois, il n'est pas impossible que les Japonais aient connu l'art d'utiliser les cocons du *bombyx mori*, pour en fabriquer des étoffes, à une époque antérieure à leurs premières relations historiques avec le continent asiatique. J'ai discuté cette question avec plusieurs lettrés du Nippon, qui m'ont affirmé que le fait était établi par les savants de leurs pays ; mais l'exiguité de nos collections de livres japonais ne m'a pas permis de vérifier l'exactitude de leurs déclarations à cet égard. La discussion de ce curieux problème est donc nécessairement ajournée. Ce que l'on peut dire, c'est que les tissus de soie, sinon l'art de la sériciculture, étaient très-probablement déjà connus des Japonais sous le règne de leur mikado ou souverain-pontife *Kô-rei Ten-ô* (de 290 à 210 avant notre ère), et que moins d'un siècle plus tard une ambassade de l'état de *Mima-na* ou *Ama-na* vint à la cour du Japon offrir des présents parmi lesquels devaient figurer des soieries qui étaient un des principaux produits de ce pays. Le chef de cette ambassade coréenne, nommé *Sonakasiké*, fut retenu auprès de l'héritier présomptif du trône. On pourrait objecter que parmi les cadeaux apportés en tribut à l'empereur du Japon par un fils du roi de Sinra, au commencement du règne suivant, on ne voit point mentionner la soie ; mais le texte très-concis des annales relatif à cette ambassade ne saurait conduire à une conclusion négative, car il se borne à dire qu'il y avait parmi les présents « des miroirs, du jade, des armes, ainsi que d'autres objets précieux. » Enfin il est bon d'ajouter que ce fut sous le même règne que le Japon engagea des relations diplomatiques avec la Chine, pays où florissait depuis bien des siècles l'industrie de la sériciculture.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que la campagne entreprise contre la Corée par la fameuse impératrice *Zin-gô Gwô-gôû*, la Sémiramis de l'histoire du Japon, et les conquêtes de cette princesse sur le continent asiatique, n'aient mis les Japonais au courant des principales branches de l'industrie coréenne. Les historiens indigènes nous apprennent d'ailleurs que, sous ce règne mémorable, deux ambassades se rendirent à la cour de *Ming-ti*, empereur de Chine, qui envoya à son tour des ambassadeurs chargés de présents à la cour du Japon. Parmi ces présents, se trouvait un sceau d'or dans une enveloppe de soie pourpre. On peut ajouter que, suivant les annales du Nippon, l'impératrice, après avoir vaincu les Coréens, les contraignit à lui remettre des otages, à renouveler un traité, et les obligea à lui donner quatre-vingts navires de soie pour récompenser ses compagnons d'armes. Ainsi fut déterminé le taux du tribut qu'ils eurent à envoyer chaque année à la cour du Japon.

Sous le règne d'*O-zin Ten-ô*, fils de cette princesse et son successeur au trône des mikado, il y eut au Japon un grand mouvement scientifique et industriel. L'an 283, le royaume de *Païk-tse*, l'un des Etats de la péninsule coréenne, envoya, avec le tribut, des femmes habiles dans l'art de faire les vêtements.

L'an 306, le gouvernement japonais chargea des commissaires de se rendre dans le royaume de *Ou* (en Chine), et d'y demander des tisseuses. Enfin, pour terminer ces citations, que j'emprunte aux chronologies indigènes, en 462, on planta des mûriers dans toutes les provinces du Japon ; et, en 470, les habitants du royaume de *Ou* envoyèrent des soies tissées des pays de *Ou* et de *Han*.

Depuis lors, l'art d'élever les vers à soie et de fabriquer des tissus avec leur fil a continué à se répandre dans presque toutes les parties du Japon dont il est devenu, sinon l'industrie principale, du moins l'une de celles qui ont le plus contribué au développement du commerce dans les îles de l'extrême Orient. Cette industrie, sans doute parce qu'elle était plus fructueuse que toutes les autres pour les paysans, a pris à certaines époques une telle exten-

sion dans le Nippon; que les autres branches de l'agriculture se sont vues successivement délaissées dans les campagnes ; si bien que les gouvernements indigènes durent intervenir pour y opposer des limites. De nos jours encore, il est plus d'une principauté au Japon où l'on ne permet pas aux paysans d'augmenter l'étendue des champs qu'ils destinent à la culture des mûriers, tandis que les encouragements de l'autorité locale leur sont assurés lorsqu'ils se décident (ce qui d'ailleurs est fort rare) à étendre aux dépens de leurs mûriers le nombre toujours trop restreint de leurs rizières. C'est également en vue de détourner leurs sujets d'une trop grande tendance à se livrer à la sériciculture que beaucoup de *daï-myô* ou princes féodaux de l'empire ont interdit sous peine d'amende aux gens du peuple l'usage des vêtements de soie. A Satsouma, par exemple, il était défendu, tout dernièrement encore, aux gens non titrés et sans fonction publique de se vêtir de soieries. Mais le goût des insulaires pour ces brillants tissus leur faisait souvent éluder la loi : si, dans les lieux publics, ils devaient se soumettre aux injonctions de l'autorité, les hommes du peuple, marchands ou paysans, n'avaient garde de s'y conformer dans l'intérieur des habitations ; et ceux-là mêmes qu'on rencontrait dans les rues recouverts d'humbles habits de coton, apportaient avec eux, partout où ils allaient faire visite, un paquet renfermant des vêtements de soie dont ils se revêtaient dans le vestibule des maisons pour les quitter de nouveau à leur sortie. Cette coutume passa si bien dans les mœurs des Japonais que les gouvernements indigènes se virent forcés de laisser successivement leurs ordonnances somptuaires tomber en désuétude.

La sériciculture, comme on l'a dit plus haut, s'est répandue dans presque toutes les parties de l'Archipel japonais. Mais il s'en faut qu'elle ait acquis, dans les unes et dans les autres, une égale importance. Les tentatives d'éducation entreprises dans la principauté de *Matsmaë*, au sud de l'île de Yéso, n'ont pu vaincre que très-médiocrement les intempéries de son climat. Aux îles Loutchou, au contraire, la chaleur a presque toujours été trop intense pour obte-

nir des résultats avantageux. Quelques paysans de ces îles s'adonnent cependant à l'éducation des vers à soie et tissent dans leurs chaumières cette étoffe appelée *Riou-kiou-no tsoumougi* « tissus de Loutchou », dans laquelle entre un mélange de soie et de coton, et qui, si elle n'a pas l'avantage d'être d'un aspect très-agréable, a du moins le mérite de la solidité et de la résistance à la lessive. A cela près, il n'existe aucune manufacture de soieries aux îles Loutchou.

La principale région séricicole du Japon est, de l'avis unanime des indigènes, la province d'*O-syou*, située au nord-est de la grande île de Nippon. Là aussi ce sont les paysans qui s'adonnent dans leurs habitations à l'éducation des vers à soie et qui tissent eux-mêmes les étoffes. Ainsi donc point de magnaneries, dans l'acception rigoureuse que nous attachons à ce mot en Europe, point de manufactures. En revanche, on trouve dans toutes les villes de la province, et notamment à *Sen-daï*, où réside le principal daïmyô, une foule de riches négociants qui entretiennent de nombreux commissionnaires sur toutes les places du Japon. Après le riz, la soie est le principal objet de négoce de la contrée.

Les relations par voie de mer ne sont faciles entre Sendaï et Yédo que durant la belle saison, la navigation étant dans ces parages fort dangereuse en hiver. Par voie de terre, elles sont, au contraire, très-aisées d'un bout à l'autre de l'année. La distance entre ces deux localités, par la grande route appelée *O-syou-dzi*, est d'environ dix journées de marche. Toutes les trois ou quatre lieues, on y rencontre des auberges (*yado-ya* ou *hatago-ya*) qui reçoivent les voyageurs et leur fournissent ce dont ils peuvent avoir besoin pour leur subsistance. Cette route est très-animée en raison des nombreux commerçants qui la parcourent sans cesse, allant chercher, surtout à Sendaï, pour les transporter à Yédo, les soieries avec lesquelles les Japonais confectionnent leurs habits et leurs pantalons de cérémonie.

En dehors de la province d'*O-syou*, on rencontre également de vastes manufactures qui produisent des soieries de qualité et d'ap-

parence souvent fort différentes. A Kyôto, capitale et résidence du mikado ou souverain du Japon, on comptait dans ces derniers temps de nombreux fabricants dont les tissus de soie étaient généralement estimés ; les événements politiques qui datent de l'admission des négociants européens dans certains ports de l'empire ont porté un coup terrible au commerce de cette ville, sans cependant l'avoir réduit à une importance secondaire. Il existe dans le Nippon beaucoup d'autres centres pour la production et pour le commerce des soieries qu'il serait trop long d'énumérer ici, d'autant plus qu'on trouvera quelques renseignements sur les plus célèbres dans le courant de cet ouvrage.

Je me bornerai donc, pour en finir avec le commerce de la soie au Japon, à ajouter qu'il y a dans ce pays un grand nombre de magasins de soieries où l'on entretient journellement plus de cent employés, hommes et femmes, et qui peuvent rivaliser par leur magnificence, par leur étendue et par la richesse de leur assortiment, avec les plus beaux magasins de l'Europe¹.

La soie japonaise a été appréciée de la façon la plus favorable par les juges compétents. Deux à trois mille balles de trente à trente-cinq kilogrammes envoyées à Londres comme premiers échantillons ont étonné non moins par leur bon marché que par leur admirable beauté. « La plupart de ces soies égalent ou surpassent même en finesse, en force et en parfaite régularité, les plus beaux produits des filatures de la France et de l'Italie². » Et cependant les produits supérieurs des manufactures japonaises n'ont guère paru jusqu'à présent sur les marchés de l'Europe ; d'autant plus que, généralement réservés à l'usage des princes souverains du pays, ils ne sont point répandus dans le commerce. L'exportation des meilleures soies, tissées par des criminels de rang élevé, est,

¹ Ce fait a été constaté de nouveau, dans ces derniers temps, par M. Schliemann (*La Chine et le Japon*, p. 154).

² Voy. le *Courrier de Lyon* du 19 février 1860.

dit-on, prohibée par les lois du pays. Toujours est-il que certaines manufactures du Japon ne livrent leurs tissus qu'à leurs princes, qui les emploient pour leur usage personnel ou pour des cadeaux. A Kagosima¹, par exemple, il existe un établissement appelé *Ouri-mono-zyo*, exclusivement destiné au service du *taïsyô* ou prince régnant de Satsouma. Deux cents petites filles, cent ouvriers et quarante employés y travaillent journellement.

Les relations commerciales établies depuis quelques années entre les négociants de l'Occident et les Japonais ont tellement augmenté aux yeux de ces derniers la valeur de la sériciculture que tous ont redoublé de soins et d'efforts pour obtenir des résultats en rapport avec l'importance des demandes nouvelles de nos négociants². L'insuffisance des mûriers seule s'oppose à l'extension rapide des élevages; aussi, pendant la période de l'éducation des vers, les paysans passent-ils les nuits auprès de leurs arbres pour éviter les vols de feuilles, qui devenaient de plus en plus fréquents; une amende de 5 à 10 ryô a dû même être infligée aux délinquants par le *na-nousi*, sorte d'officier municipal établi dans les diverses localités du Japon. En revanche, quand l'éducation est terminée, les paysans se livrent de tout cœur à la joie; et, pendant plusieurs jours de fêtes, tout le monde, maîtres et serviteurs, s'adonne en compagnie aux

¹ *K'go-sima* est située par 31° 38' de lat. boréale et par 128° 15' de longitude orientale (méridien de Paris). C'est le siège du gouvernement de la principauté de Satsouma et de l'archipel de *Lou-tchou* qui lui est soumis.

² Les Japonais avec lesquels j'ai eu l'occasion de m'entretenir de l'état actuel de la sériciculture dans leur pays m'ont assuré que la récolte de la soie, depuis quelques années, s'était accrue au Japon dans une très-forte proportion. Il ne faut toutefois accepter cette déclaration que sous réserve, les chiffres des envois sur le marché n'ayant pas augmenté, alors qu'ils eussent dû le faire en présence de la hausse de prix, qui pousse toujours à l'exportation.

plaisirs de la boisson. Dans la province d'Osyô, on désigne sous le nom de *Oko-agé* les fêtes célébrées en ces circonstances.

Etranger à l'art de la sériciculture, je ne puis me permettre d'établir un parallèle entre les procédés employés par les Japonais d'une part, et par les autres nations de l'Europe et de l'Asie de l'autre, tant pour l'éducation des vers à soie que pour le tissage des soieries. Toujours est-il que le Japon est aujourd'hui à peu près le seul pays dont les magnaneries n'aient pas été infestées par cette terrible maladie qui menace de ruiner partout ailleurs une des plus grandes branches de l'industrie des étoffes ; et pour ce qui concerne la qualité et la beauté des tissus, les échantillons qui nous sont parvenus dans ces derniers temps sont là pour établir le mérite des manufactures asiatiques.

III.

La sériciculture a été très-vraisemblablement l'objet de nombreuses publications au Japon ; à moins cependant, comme on l'a prétendu, que le désir de conserver pour les seuls indigènes les secrets de cet art si fructueux pour leur pays n'ait engagé le gouvernement du Japon à empêcher autant que possible la divulgation des méthodes japonaises sur la matière. On cite il est vrai un livre célèbre sur la sériciculture composé par un neveu du mikado *Bindatsou*, mais on n'en a conservé que quelques fragments. Ce prince, que les Japonais considèrent comme une de leurs gloires nationales, est désigné dans l'histoire du Japon sous le titre honorifique de *Syô-tok-dai-si* « le prince impérial saint et vertueux ». Il fut un des grands promoteurs de la doctrine de Çâkyâ-mouni, et on lui attribue toutes sortes d'inventions utiles. On lui doit également la construction du grand et magnifique temple bouddhique appelé *Si-ten-ô-zi* « la pagode des quatre rois du Ciel » qui existe encore de nos jours à Ohosaka. Toujours est-il que nous ne possédons jusqu'à présent qu'un seul ouvrage imprimé sur l'éducation des vers à soie, dont la rédaction, due à un fonctionnaire de

Tatsima nommé *Kami-gaki Mori-kouni*, date au moins d'une soixantaine d'années.

Cet ouvrage, d'ailleurs remarquable sous plus d'un rapport, a déjà vieilli : et, en dehors des légendes qu'il a admises pour l'amusement de ses lecteurs, il a le défaut, si j'en crois les savants indigènes dont j'ai recueilli l'opinion, de renfermer la mention d'une foule de pratiques depuis longtemps abandonnées.



Fig. 1. — Portrait de Syo-tok dai-si.

J'ignore de quelle façon les sériciculteurs accueilleront le **NOUVEAU TRAITÉ DE LA CULTURE DES MURIERS ET DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE**, dont j'ai rédigé une traduction à la demande de

S. Exc. M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. Tout ce que je puis dire, c'est que ce traité¹, écrit avec autant de simplicité que de connaissance de cause, est l'œuvre d'un homme éclairé dont la jeunesse s'est passée tout entière au sein de la province du Japon qui a acquis le plus de célébrité par ses éducations de vers à soie.

L'auteur, *Sira-kawa*, est natif de *Sen-dai*, dans la province d'*O-syou*. Elevé au milieu des magnaneries, au travail desquelles il a consacré de nombreuses années, il en a étudié avec soin les pratiques les plus importantes. Il a écarté de son ouvrage les historiettes, plus ou moins amusantes, plus ou moins ridicules, dont ses compatriotes ont trop souvent l'habitude d'émailler leurs écrits, même les plus sérieux. En revanche, il s'est appliqué tout particulièrement à exposer les procédés relatifs à la bonne culture des mûriers, dont l'inobservance est, suivant lui, une des causes principales des accidents qui surviennent dans l'élevage des vers à soie. Il est convaincu que les maladies dont les magnaneries ont à souffrir viennent de l'ignorance et surtout du manque de soin des personnes chargées de surveiller l'éducation des vers. Ses observations à cet égard s'accordent avec les conclusions les plus récentes de nos sériciculteurs, et notamment avec celles que deux praticiens très-distingués, MM. Guérin-Méneville et Eug. Robert, ont cru pouvoir énoncer à propos de la muscardine, cette terrible maladie pestilentielle qui, depuis quelques années, désole les éducations de la plupart des contrées du globe : « La muscardine est simplement l'une des maladies qui attaquent les vers à soie *quand ils sont élevés*

¹ L'ouvrage japonais qui fait l'objet de cette publication est intitulé : *Yô-san-sin-seis*, littéralement « Nouveaux entretiens sur l'éducation des vers à soie. » Il forme deux parties dont l'une, consacrée à la Culture des mûriers, est datée de la 1^{re} année de l'ère impériale *Gen-si* (1864 de notre ère) en été ; l'autre, exclusivement relative à l'Éducation des vers à soie, est datée du cinquième mois de la même année.

dans de mauvaises conditions, par des mains inhabiles, sous l'empire de la routine ; elle n'est pas plus contagieuse que les autres maladies, etc'. »

La qualité supérieure des graines est, avec la bonne culture des mûriers, ce qui doit préoccuper tout d'abord l'éleveur, et l'auteur indique comment on doit l'obtenir et à quels caractères on peut la reconnaître.

J'ai essayé, dans ma traduction, d'être avant tout aussi clair que possible, sans cependant m'écarter du texte original que j'avais à rendre en français. Dans le désir que ce livre soit utile, non-seulement aux sériciculteurs, pour lesquels il a été publié, mais aussi aux personnes qui s'occupent de l'étude de la langue japonaise, étude pour laquelle on manque encore aujourd'hui des instruments les plus indispensables (textes avec traduction, etc.), j'ai dû me soumettre à la nécessité, que j'ai reconnue, de suivre de près la construction souvent très-enchevêtrée des phrases japonaises. J'espère que les motifs qui m'ont guidé en cette circonstance me vaudront l'indulgence des lecteurs. Je dois réclamer également celle des orientalistes, qui n'ignorent pas quelles graves difficultés assaillent, dans les conditions où ils se trouvent placés, les japonistes européens appelés à rendre pour la première fois dans une de nos langues, et sans autre secours sérieux que les dictionnaires expliqués seulement en japonais et publiés au Nippon pour l'usage des indigènes, des textes imprimés en signes confus, d'une médiocre netteté et remplis de détails techniques auxquels ils sont le plus souvent étrangers. Si j'ai réussi à lever la plupart des difficultés et à saisir généralement le sens du traité dont je donne ci-après la première version européenne, c'est très-certainement grâce aux études spéciales que j'ai entreprises à Marseille pour remplir la mission que m'a confiée S. Exc. le Ministre de l'Agriculture, à la riche collection d'ouvrages japonais originaux que je dois en grande partie à

la bienveillance qu'ont bien voulu me témoigner jusqu'à présent le gouvernement japonais et les agents éclairés qu'il a successivement envoyés en Europe, et enfin à la possession de deux copies différentes du *Yô-san-sin-sets* qui se sont éclaircies mutuellement.

Si cette traduction d'un ouvrage japonais, la première qui ait été jusqu'à présent entreprise par un Français, est accueillie avec bienveillance par les orientalistes, et si elle est jugée quelque peu digne de la sollicitude des sériculteurs, je me trouverai largement récompensé des peines qu'elle m'a coûtées ; et ce sera pour moi un puissant encouragement pour offrir successivement au monde savant de nouvelles traductions destinées à faire connaître, aux différents points de vue, la civilisation si originale et encore si peu connue des intéressants insulaires de l'extrême Orient.

Paris, le 22 octobre 1866.

LÉON DE ROSNY.

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ

DE LA CULTURE DES MURIERS

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MURIERS. — Dans toutes les provinces où l'on veut se livrer en grand à l'éducation des vers à soie, il est d'abord indispensable de savoir cultiver le mûrier. Or, les meilleurs mûriers pour l'éducation des vers sont ceux dont les feuilles sont grandes, rondes, très-abondantes, brillantes à la surface, et dont le tronc est blanchâtre et très-élané. Les mûriers de ce genre sont appelés communément *ma-gwa* ou « vrais mûriers ».

Les arbres dont les feuilles sont rares et dentelées, et qui produisent beaucoup de fruits, sont appelés *kei-sô*. Bien qu'ils soient une espèce de *ma-gwa*, ils sont cependant inférieurs à ceux qui portent ce dernier nom.

Il existe aussi une plante à grandes feuilles qui ressemble au mûrier ; on l'appelle *no-gwa*. Quoiqu'elle appartienne à la même espèce que le mûrier proprement dit, on doit cependant la considérer comme une plante différente.

DE LA RÉCOLTE DE LA GRAINE DE MURIER. — Quand on veut se procurer des *ma-gwa* de première qualité, il faut d'abord choisir de bons mûriers ; puis, au milieu du 5^e mois, lorsque le fruit est très-mûr et a acquis une couleur rouge noire, il faut en choisir les graines. Les premiers fruits qui paraissent sont mauvais pour cet usage, et l'on doit recueillir les semences sur les fruits de la seconde pousse.

Il faut laver les graines (choisies) avec soin dans un baquet, de manière à enlever les saletés, et prendre celles qui sont tombées au fond ; puis on les mêle avec des cendres et on les sème dans une terre bien sèche, bien labourée et nivelée avec soin. Onensemencera légèrement, comme on le fait pour l'orge, et on recouvrira les graines d'un peu de terre (avec la main).

Au bout de 25 jours environ, les porettes sortent de terre. Il faut alors arracher toutes celles qui viennent de lever, pour ne conserver que celles qui lèveront ultérieurement, et donner souvent du fumier à ces dernières.

La même année, vers le 10^e mois, les jeunes mûriers auront atteint environ 2 pieds (de hauteur).

Or, il faut reconnaître les mauvais mûriers qui ont levé de bonne heure et dont les racines ont une écorce d'un rouge très-foncé, et les bons mûriers venus ensuite, dont les racines sont blanches.

L'année suivante, vers l'équinoxe du printemps, on étête les porettes de première qualité à 5 ou 6 pouces au-dessus du sol et on les transplante dans une bonne terre. Lorsque les bourgeons de l'arbre (commencent) à sortir, il faut élaguer les petites branches, de manière à n'avoir partout qu'une seule tige.

Chaque jour, lorsque les jeunes mûriers sont arrivés à leur croissance, il sort un grand nombre de bourgeons de l'aisselle des branches ; on arrache souvent ces petits bourgeons pour que l'arbre ne forme qu'une seule tige. Alors de petits vers de couleur verte montent sur les feuilles nouvelles, qu'ils font se recroqueviller. Il faut avoir soin d'enlever ces feuilles ; sans cette précaution, elles deviendraient malades et empoisonneraient les vers à soie.

DU CHOIX DES LIEUX POUR PLANTER LES MÛRIERS. — Quand on veut faire une grande plantation de mûriers, il faut savoir

choisir le terrain autour des habitations des paysans, sur les bords élevés des ravins, ou en général dans les champs où la terre est un peu ferme ; à coup sûr il pousseront parfaitement si l'on fait les ensemencements dans de la terre mélangée de sable. Les mûriers viendront en abondance sur les bords des ruisseaux, pourvu qu'on les plante dans les endroits où l'eau s'écoule. Si on les plante dans de la terre sablonneuse mêlée de terre franche et un peu humide, ils arriveront vite à leur parfaite croissance.

En revanche, il faut savoir qu'on n'obtiendra point de résultats et qu'on perdra sa peine si l'on choisit une terre franche non humide, un endroit où la terre est sèche ou bien un lieu où la terre, de couleur rougeâtre, conviendrait au contraire à la culture des patates ou du tabac. Dans des terres de ce genre, il n'est pas possible, même au bout de 5 années, d'obtenir des mûriers comparables à ceux qui viennent en 2 ans dans les terres de premier ordre ; et quand même, dans les terrains défavorables, on ne cesserait d'ajouter des engrais, on ne réussirait jamais à faire une grande éducation de vers à soie.

DE LA MULTIPLICATION DES MURIERS PAR LE MARCOTTAGE. — Dans ces dernières années, le marcottage a acquis un grand développement dans les provinces orientales et dans tout le pays d'Osyô.

Pour opérer le marcottage, on choisit des mûriers *ma-gwa* de première qualité et bien vigoureux. A la 1^{re} décade du 2^e mois, au printemps, vers la 3^e ou la 4^e année, on coupe ces arbres à 5 pouces environ au-dessus du sol. De nombreux bourgeons partent de l'endroit où s'est opérée cette coupure. C'est ce que dans les provinces orientales, on appelle *kwa-naï*. On creuse une fosse un peu profonde autour de la souche de ces mûriers, à peu près à un pied de distance des racines, et on y dépose du fumier, car il serait mauvais d'en mettre à la racine même des arbres.

L'année suivante, au printemps, il faut établir un intervalle de 7 à 10 pouces entre ces branches (en les courbant) et avoir soin de ne laisser à chacune d'elles qu'une seule tige, en élaguant les petits rameaux latéraux. Puis on gratte un peu avec l'ongle ces branches auprès des rameaux qu'on a arrachés et dans la partie qui doit être mise en terre. Après avoir enlevé

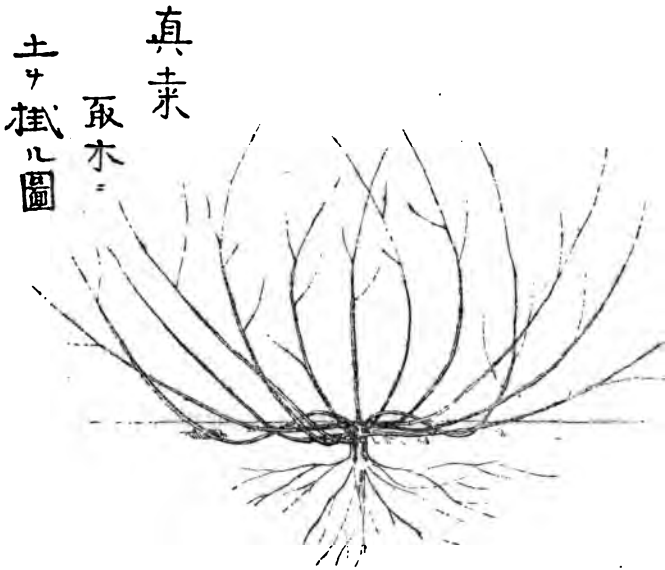


Fig. 2. — Manière de disposer les branches pour le marcottage des mûriers.

l'écorce à cet endroit, on les enterre profondément, et on les fixe en les recouvrant de terre qu'on a soin de presser au-dessus. Cette même année, vers la 2^e décade du 9^e mois, à l'endroit où l'on a gratté, il pousse beaucoup de racines ; c'est là un fait avéré. Si, au contraire, on n'a pas eu soin de gratter, les racines ne viendront que tardivement. Tel est le procédé secret du marcottage des mûriers.

DE L'ENGRAIS DES MURIERS. — Voici les bons procédés pour fu-

mer les racines des mûriers. En automne, on ramasse les feuilles qui sont tombées des arbres ; ensuite on les met dans une écurie où, pendant 10 jours environ, elles sont piétinées par les chevaux ; puis on les entasse dans un endroit non exposé à la pluie, de façon à les faire pourrir ; enfin on les mêle avec du fumier de cheval. C'est avec cela qu'il faut fumer les mûriers tous les mois.

En outre, on fait usage d'un mélange de dolichos¹ et de cendres, que l'on fait sécher au soleil pendant un jour. Il est très-bon d'enterrer ce mélange à la racine des jeunes arbres.

L'*hosi-ka* est le meilleur fumier ; mais comme il est très-couteux, les paysans pauvres ne peuvent pas en faire usage.

L'engrais humain, quand il a vieilli, est également bon pour les mûriers ; cependant, lorsqu'on l'emploie avant trente jours comme fumier, il est mauvais pour les racines. Cet engrais, étant doué de beaucoup de force, brûle les racines des mûriers. Aussi, lorsqu'on se propose de se servir d'engrais humain comme fumier, on doit, 2 ou 3 jours après avoir fait les vidanges, le mêler avec de l'urine et le mettre dans un endroit de la ferme qui ne soit pas exposé à la pluie. Alors, vers le 3^e jour, on remue bien cet engrais humain, et l'on recommence cette opération encore trois fois dans les 20 jours suivants. Dès que 30 jours environ se sont écoulés depuis les vidanges, on mêle de nouveau les excréments, devenus faibles, avec de la vieille urine. Cet engrais, ainsi préparé, doit être déposé à un peu de distance de la racine des mûriers.

Le premier fumier dont nous avons parlé, qui est composé de feuilles d'arbres tombées au commencement de l'automne ou

¹ Certaines espèces de dolichos, de qualité inférieure, sont sans valeur au Japon ; c'est ce qui fait qu'on ne craint point de les employer comme engrais. Souvent on ne se sert que de cosses de pois ou d'autres siliques pour cet usage.

d'une espèce de dolichos¹, ou bien encore d'herbe fauchée et pourrie, est un fumier de première qualité pour les mûriers. Pour les jeunes mûriers (de 1^{re} année) et pour les mûriers replantés (de 2^e et de 3^e année), c'est le fumier par excellence. Même versé auprès de la racine des arbres, il ne peut leur faire aucun mal. La paille d'orge pourrie est également bonne comme engrais.

DE LA MANIÈRE DE TRANSPLANTER LES JEUNES MÛRIERS. — La 2^e année, à la dernière décade du 2^e mois du printemps, on creuse la terre à la racine des jeunes buissons de mûriers (mis en éventail pour le marcottage), et, avec une serpette (de forme particulière), on doit couper net tige par tige pour faire autant d'arbrisseaux. Puis on apporte de l'engrais humain et d'autre provenance dans les champs destinés à recevoir des plantations de mûriers. De la sorte, l'arbre primitivement unique



Fig. 3. — Serpette pour abattre les branches de mûrier.

arrive à produire dix tiges. C'est là une chose très-importante pour l'éducation des vers à soie.

¹ Les dolichos employés comme engrais par les Japonais se vendent à très-bas prix. Ils sont estimés des agriculteurs pour l'amendement des terres destinées à certaines plantations, notamment à celle des mûriers.

Quant à ce qui concerne la manière de planter dans les champs ces jeunes mûriers, une fois qu'ils ont été séparés tige par tige, cela consiste à choisir la meilleure terre, qui est en général la terre noire, la terre sablonneuse ou bien encore une terre très-caillouteuse, et un endroit où, quand il pleut, l'eau parvient à s'écouler rapidement. C'est ainsi qu'on considère comme favorables à la culture des mûriers les collines sur les bords des rivières, là où se trouvent des lieux un peu humides, ou bien des endroits dans les champs où se rencontre une petite digue, que ce soit à l'exposition du soleil ou à l'ombre.

Il n'est pas mauvais de planter dans les champs de mûriers (et dans l'intervalle des arbres) de l'orge, des dolichos et autres plantes. Néanmoins il est toujours préférable pour les mûriers de les cultiver isolément plutôt qu'au milieu des champs d'orge. En se livrant à cette culture unique, le développement des mûriers est tout différent et leur croissance est plus hâtive que dans les autres lieux ; et c'est là une chose excellente pour les vers à soie.

Quant à ce qui touche à la plantation des tiges de jeunes mûriers dans les champs, il faut les planter à la distance de deux mètres environ les unes des autres. Si l'on plantait les mûriers d'une manière compacte, ils n'arriveraient pas à leur parfait développement.

Tout d'abord, vers le commencement du 3^e mois, au printemps, il faut creuser des trous, dans l'intérieur desquels on a bien soin de laisser demeurer du fumier pendant quelques jours. La profondeur de ces trous doit être, en général, d'un pied et 3 à 6 pouces.

On profite d'un jour où il a tombé un peu de pluie pour planter les jeunes mûriers au milieu de ces trous ; et, afin de les soutenir, on enfonce en terre des pieux, auxquels on a soin de les bien attacher.

Vers le 20^e jour suivant, alors que les jeunes mûriers ont

pris racine, on les coupe à la hauteur de 4 pieds environ, en leur laissant leur branchage ; puis on verse du fumier de feuilles d'arbres pourries près de leur racine.

A la fin du 5^e mois, mettez dans les champs de mûriers de la paille d'orge et laissez-la à la pluie. 15 à 20 jours après, il faut retourner la terre de ces champs de mûriers de façon à enfouir en terre cette paille d'orge.

Quand on est arrivé au 9^e mois, dans l'automne, on creuse une petite fosse à la distance d'environ un pied de la racine des jeunes mûriers, puis on y verse légèrement de l'engrais humain aussi vieux que possible, et aussitôt on le recouvre avec la terre qui s'y trouvait auparavant. Et, afin de garantir ces arbustes du froid, on garnit de paille chaque tige de jeune mûrier à partir du 20^e jour du 10^e mois (du calendrier japonais). Cette précaution ne doit être prise que la 1^{re} année ; l'année suivante, cet empaillage n'est pas nécessaire.

Chaque année, quand vient le froid, il faut avoir bien soin de faire usage de l'engrais connu sous le nom vulgaire de *kan-goï* « fumier des froids » ; et, pour ce qui est de ce fumier des froids, il est inutile de faire des trous près des racines pour le déposer. On peut verser de l'engrais humain à une petite distance de la racine des jeunes mûriers, et l'on répète cette opération de la même manière au printemps suivant, vers le 2^e mois.

Vers le 3^e mois, on coupe les petites branches qui viennent aux jeunes mûriers et l'on conserve seulement les grandes. Dans ce mois-là, l'usage du fumier *simo-goï* n'est pas bon ; il faut verser aux racines des mûriers des feuilles d'arbres gardées en réserve l'année précédente, et qu'on aura mélangées avec des ordures d'écurie réduites en pourriture. Au bout de 4 ou 5 jours, on mêle tout cela avec la terre des champs.

Les feuilles de ces mûriers, comme elles sont tendres, sont très-bonnes à donner à manger aux vers à soie, à partir de

leur éclosion jusqu'au 10^e ou 15^e jour. Plus tard on peut faire manger aux vers des feuilles provenant de mûriers âgés de trois à cinq ans.

Dans les plantations de mûriers, où se trouvent des mûriers nains (en buisson), les vers de terre montent en grand nombre sur les feuilles et les dévorent, ou bien ils rendent l'arbre malade. De même, lorsque les mûriers sont trop élevés, ce n'est



Fig. 4. — Récolte de la feuille de mûrier.

pas avantageux. C'est ce qui fait qu'en ces derniers temps, on a eu soin, dans les provinces où l'on élève beaucoup de vers

à soie, de donner aux mûriers une taille égale à celle des paysans.

Or, il y a une recette pour couper les branches de ces mûriers : avant tout, il faut abattre en un coup les branches avec un couteau de fer qui a été bien repassé sur une pierre. Si l'on a un mauvais procédé pour couper les branches, assurément les mûriers deviendront malades et mourront.

Pour nourrir une feuille de graines de vers à soie, il faut planter un nombre de mûriers de première qualité supérieur à 300 tiges. Néanmoins 300 mûriers plantés dans un endroit où la terre est mauvaise ne valent pas 300 mûriers plantés dans une terre de 1^{re} qualité. Il faudra en conséquence avoir soin de planter dans les terrains de basse qualité un nombre de mûriers double de celui qu'on planterait dans les terres de 1^{re} qualité.

DES MALADIES DES MÛRIERS. — Dans la 1^{re} décade du 4^e mois¹, alors que les vers à soie commencent à naître, il faut inspecter les champs de mûriers et faire attention à ce que des araignées ou d'autres insectes de toutes sortes ne montent pas sur les jeunes branches ; car, si par mégarde on faisait manger aux vers à soie des feuilles de mûrier sur lesquelles des araignées auraient fait leur nid, ils deviendraient très-certainement d'une couleur rougeâtre et mourraient.

Il faut également faire attention s'il se trouve des nids d'abeilles sur les branches de mûrier. Dans le cas affirmatif, il faut ôter les feuilles sur lesquelles se trouveraient les nids et bien laver les branches dans de l'eau ; puis, quand on les a bien égouttées, on peut les donner aux vers à soie, car il faut se garder de leur faire manger des feuilles de mûrier encore mouillées.

¹ C'est-à-dire du 4 au 13 mai de notre calendrier.

Lorsque les vers de terre montent sur les mûriers, il faut mettre à la racine de ces arbres des cendres, et alors ces vers ne peuvent y monter pour faire leur nid.

En outre, les vers appelés vulgairement *syakou-tori-mousi* se multiplient considérablement sur les mûriers, dont ils dévorent les jeunes pousses ; et alors les branches qui dépérissent sont nombreuses.

Vers le 10^e jour du 4^e mois, une inspection attentive des champs de mûriers devient nécessaire. En ce moment, en fait d'amendement, l'engrais humain est mauvais ; si l'on en donne aux arbres, des vers de toutes sortes s'y rassemblent en foule, et alors il faut examiner avec soin les branches de mûrier et enlever les nids de petits oiseaux ou autres qui pourraient s'y trouver.

D'abord on coupera les petites branches de mûrier et on les donnera à manger aux vers à soie ; ensuite, et successivement, on coupera les grandes branches qui auront été conservées. Alors plus que jamais il faudra examiner avec soin s'il s'y trouve des nids d'araignées.

Les petites branches de mûrier qui sont trop touffues ne sont pas bonnes. Là où les branches de mûrier sont touffues, il faut conserver les longues et couper les petites. Il faut faire en sorte que le vent puisse circuler (aisément) à la tête des mûriers. Si on laisse au cœur de l'arbre un amas de petites branches, les araignées s'y rassemblent en grand nombre ; en outre, des insectes appelés *siro-mousi* s'y établissent en foule et donnent la maladie aux feuilles, qui deviennent un véritable poison pour les vers à soie.

Quand les feuilles de mûriers sont touffues, elles prennent une couleur rougeâtre, et les mûriers qui tombent malades de la sorte ne peuvent pas servir cette année à la nourriture des vers à soie.

S'il arrive que, dans quelques endroits, il vienne à pousser

en quantité des mousses de couleur vert clair sur les mûriers, ces arbres tombent très-malades. Dans ce cas, il faut laver avec de l'eau pure ces mousses, en faisant usage d'une poignée de paille (en guise de brosse).

Quand on nourrit les vers à soie avec les feuilles de mûrier, il faut faire attention qu'elles ne soient pas entachées d'excréments d'oiseaux. Si l'on fait manger aux vers à soie des feuilles entachées de la sorte, ils tombent malades quelque temps après.

Lorsque, à l'époque de la naissance des vers à soie, au printemps, il vient à tomber une forte gelée blanche, les jeunes pousses de mûriers périssent souvent. Dans ce cas, il faut avoir soin de verser du fumier faible aux racines des arbres ; et, lorsque la sécheresse est grande, il faut en arroser les racines.



Fig. 5. — Manière de greffer les mûriers.

Prenez garde qu'il ne pousse des herbes autour des mûriers. Si, dans les champs destinés à ces arbres, il y a d'autres plantations, elles ne doivent être faites qu'à la distance de deux pieds des racines.

DE L'ABANDON ACTUEL DE LA GREFFE. — Quoiqu'il y ait toutes sortes de manières de greffer¹ les mûriers, le procédé du marcottage doit suffire. Dans les provinces septentrionales et orientales, on ne fait plus usage du greffage ; dans les provinces centrales, au contraire, cette pratique dure encore.

On élève les vers à soie sur une grande échelle dans les provinces orientales, septentrionales et centrales. Ailleurs on n'en élève pas beaucoup.

¹ La transformation des végétaux au moyen de la greffe est très-fréquente au Japon, et les cultivateurs indigènes emploient un bon nombre de procédés différents pour cette opération. Toutefois, ce sont le plus souvent des hommes spéciaux qui sont appelés pour le greffage. Dans les provinces centrales de l'empire où l'on élève des vers à soie, les systèmes de greffe les plus répandus sont ceux que les paysans désignent sous le nom de *tori-tsougi* et de *nagé-iré-tsougi*.

DEUXIÈME PARTIE.

TRAITÉ
DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE

MANIÈRE DE DISTINGUER LA BONNE GRAINE DE LA MAUVAISE. —

Les graines de la meilleure qualité sont celles qui sont assez égales et d'une nature vigoureuse, au milieu de l'œuf desquelles il y a de petites dépressions, et qui sont bien disposées sur des feuilles très-garnies, sans superpositions et sans donner de mauvaise odeur. Il faut savoir en outre que la graine de première qualité est bien attachée au carton sur lequel a eu lieu la ponte.

Il y a des prix supérieurs et inférieurs pour la graine¹. Il est indifférent que la couleur des papillons (dont elle provient) soit noire ou blanche ; mais il faut choisir des sujets pleins de vie et robustes. La bonne graine de vers à soie est à un prix élevé, et il faut savoir que la graine vendue à prix inférieur provient de mauvais papillons. La graine de première qualité provient aussi de papillons sortis de vers à soie bien nourris dans les provinces où l'on a planté des mûriers *ma-gwa* en de bons endroits situés sur le bord des rivières. Quant à ce qui est de la distinction de la bonne graine et de la mauvaise,

¹ Le prix d'un carton de véritable graine d'Osyon était, en 1860, c'est-à-dire avant que les Européens eussent motivé la hausse de cet article, de quatre *itsi-bou* (environ 8 francs) pour la première qualité. Les qualités inférieures de cette même graine se vendaient de 2 à 3 *itsi-bou* le carton.

(il est avéré) que les grains des graines qui, tantôt grands, tantôt petits, ne présentent point d'égalité entre eux, dénotent des graines de qualité inférieure, tandis que les graines ni grandes ni petites, mais égales, sont des graines de première qualité.

Quand on achète des graines, il faut s'assurer si on n'a pas fait de fautes dans l'éducation des vers d'où elles proviennent et s'ils ont eu suffisamment de mûrier à manger.

Une fois les graines achetées, il faut les introduire dans des sacs de papier du pays, de façon à ne pas empêcher absolument l'air d'y pénétrer, et accrocher ces sacs, depuis l'été jusqu'au printemps de l'année suivante, dans un endroit frais.

L'huile, le sel, le tabac, les diverses espèces de métaux, le camphre, la combustion du charbon de terre, l'odeur du gaz, sont de grands poisons pour les graines de vers à soie : il faut en outre ne pas en suspendre (les sacs) auprès des murailles (afin d'éviter que les graines ne soient détériorées par l'humidité).

Quelques personnes prétendent qu'il est mauvais d'envelopper les graines dans des morceaux de toile. On dit aussi que si l'on suspend les sacs au-dessus des lampes, ils ne produisent pas de vers à soie. Bref, il faut se garder, en général, d'approcher les graines de choses qui exhalent une mauvaise odeur.

Évitez de placer les sacs renfermant des graines de vers à soie dans des lieux exposés au soleil ou dans des endroits contigus aux foyers.

DES BONS ET DES MAUVAIS VERS, ET DE LA MANIÈRE DE RECONNAÎTRE LEURS MALADIES. — Les vers à soie de qualité supérieure sont ceux qui, le 7^e ou 8^e jour après qu'on les a fait tomber (des cartons en les balayant avec une plume), refusent leur nourriture de mûrier pour entrer dans la période de leur 1^{re} mue. Ceux qui la refusent vers le 6^e jour sont de la qualité

moyenne. Enfin, ceux qui la refusent vers la 4^e jour sont de qualité inférieure.

Durant le premier sommeil, si les vers à soie ont des renflements (nœuds blancs), et s'il en sort de l'eau, ils deviennent mauvais à l'époque du 4^e sommeil. Or, il faut savoir que cette maladie atteint tous les vers qui ont eu froid ; une maladie du même genre frappe tous les vers qui ont eu trop chaud.

Il faut savoir aussi que les vers qu'on trouve morts, lorsqu'on les nettoie après la première mue, ont péri par suite de l'humidité qui aura pénétré par les interstices des fenêtres.

Lors du 2^e et du 3^e sommeil, il arrive qu'un grand nombre de vers prennent une tête mince ; si ces vers ne mangent pas bien le mûrier, cela vient de ce qu'ils sont trop entassés pour prendre leur nourriture. Et, s'il y a beaucoup de vers qui se ratatinent à l'époque du 3^e sommeil, c'est parce qu'ils ont été exposés à une chaleur (excessive).

Il y a aussi des vers que l'on appelle *i-sirazou* « qui ne savent pas habiter ». Ces vers viennent de ce que l'on n'a pas fait attention à bien équilibrer le froid et le chaud. Ils portent différents noms, suivant les pays. Si on laisse venir de la moisissure dans la litière des vers, les vers deviendront en grand nombre des *i-sirazou*. En outre, il arrive que les vers montent en foule sur les rebords de leur plateau, parce qu'ils deviennent malades à cause de leur pléthore. Parfois il se trouve parmi les vers à soie des individus appelés *ran-syô* (qui chassent les autres vers pour manger leur pâture ou qui cherchent à sortir de leurs plateaux).

S'il advient un fort orage, fermez de suite la porte de la magnanerie. Les orages sont très-funestes pour les vers et leur causent toutes sortes de maladies.

Lorsque la tête des vers à soie, quelques jours avant le 4^e sommeil, devient rouge clair, il faut savoir que cela tient à ce

que, étant encore tout jeunes, ils ont été exposés à une température ou à un chauffage trop élevé.

Quand les vers se réveillent de leur premier sommeil, s'il en est qui ne changent pas de peau, cela vient de ce que, dans leur première jeunesse, on leur a fait manger des feuilles de mûriers mêlées avec des feuilles d'autres arbres.

Lorsqu'il arrive, par hasard, que dans un endroit l'éducation des vers à soie n'a pas réussi, tout le monde, les enfants eux-mêmes, ne manquent pas de dire que c'est par suite des changements de temps ; cependant, c'est (uniquement) parce que bien des gens ne connaissent pas les causes des maladies qu'ils perdent beaucoup d'argent ; (et) souvent les vers à soie tombent malades parce qu'on les a mal soignés pendant leur premier âge.

DES PRÉCAUTIONS A PRENDRE CONTRE LES RATS. — DE LA CONNAISSANCE DES CHOSSES DANGEREUSES POUR LES VERS A SOIE. — Les graines de vers à soie sont un objet dont les rats sont friands ; il faut donc accrocher les cartons de graines à un endroit élevé (au plafond) où les rats ne peuvent atteindre. A partir du 6^e mois¹ jusqu'à l'arrivée du froid, il faut avoir soin de les exposer à l'air.

Il arrive souvent que les rats mangent les vers à soie pendant la période (qui s'écoule) depuis leur naissance jusqu'au moment où ils font leurs cocons. La perte des vers à soie n'est pas peu de chose ; il faut donc y faire bien attention.

Les objets funestes pour les vers à soie sont : le tabac, la fiente de petits oiseaux qu'on a laissée par mégarde sur les feuilles de mûrier données aux vers, l'odeur du *xanthoxylon*, l'huile (provenant le plus souvent des doigts), le sel, les (différentes) espèces de noix, la résine des pins, la résine des cè-

¹ Le sixième mois japonais répond au mois de juillet de notre calendrier.

dres, la cuisson de tous les poissons donnant une odeur mauvaise : tout cela n'est pas bon. Les vers à soie qui ont subi l'influence de ces choses dangereuses deviennent d'un rougeâtre clair, et tout à coup se ratatinent et meurent. Il faut faire grande attention d'éviter ces poisons.

Lorsque le ciel demeure pluvieux pendant longtemps, il est mauvais de donner des feuilles mouillées à manger aux vers à soie. Dans ces circonstances, on attache des cordes aux piliers de la maison et l'on suspend à ces cordes les feuilles de mûrier qui sont humides ; quand l'eau s'en est bien écoulée, on les donne à manger aux vers à soie.

Lorsqu'il tombe de la pluie, il faut faire égoutter avec soin les feuilles qu'on a coupées à l'avance et les tenir prêtes pour les donner à manger aux vers à soie.

DES USTENSILES EMPLOYÉS POUR L'ÉDUCATION DES VERS À SOIE.

— On emploie, pour l'éducation des vers à soie, les ustensiles les plus commodes, suivant les pays. Dans les diverses localités du Japon, on fait usage d'ustensiles variés, mais ceux qui sont neufs ne sont pas bons. Ces ustensiles tous fabriqués avec du bambou ou faits de bois, exhalent, quand ils sont neufs, une forte odeur. On doit en faire l'acquisition à l'avance, et, lorsque les vers naissent, les bien laver et ne les employer que lorsqu'ils sont secs.

À part ces observations, il n'est pas nécessaire de parler des divers ustensiles : car, suivant le pays où l'on se trouve, on emploie ceux qui sont le plus à sa convenance¹.

[Les ustensiles employés pour l'éducation des vers à soie

¹ Malgré ce qu'il peut y avoir de juste dans cette observation, j'ai pensé qu'on ne verrait pas sans intérêt la traduction de la note suivante, où se trouve l'énumération des principaux instruments et ustensiles dont font usage les paysans japonais qui se livrent à la culture des mûriers et à l'éducation des vers à soie.

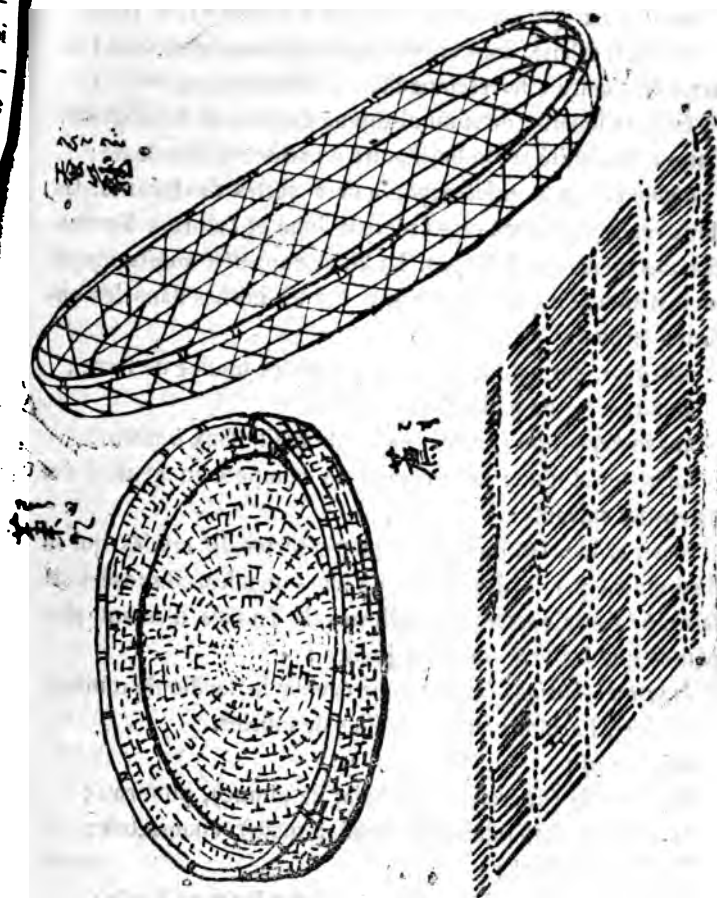


Fig. 6, 7, 8. — Panier pour les vers à soie ; plateau de paille (*warada*) ; natte de paille.

variant suivant les différentes provinces de l'empire ; souvent même les paysans d'une localité n'en emploient pas toujours de semblables pour leur usage.

Pour la préparation du sol, on fait communément usage des instruments suivants :

kara-souki (littéralement « bêche chinoise »), la charrue *souki*, la bêche, dont on distingue deux espèces, l'une à fer arrondi, l'autre à fer rectangulaire à l'extrémité ;

kwa, la binette, dont on distingue également deux espèces, l'une à extrémité arrondie, l'autre à extrémité anguleuse ;

aboumi-kwa et *sabilsouyé*, autres sortes de binettes. Ces deux espèces d'instruments servent l'une et l'autre à l'extraction des (mauvaises) herbes. La binette appelée *sabilsouyé* est un instrument employé pour arracher les herbes dans les endroits étroits ;

ma-gwa, sorte de herse pour briser les mottes de terre ;

kama, sorte de petite faux à main ;

kousa-kari-gama, autre espèce de petite faux à main.

Le matériel d'une magnanerie se compose en général des ustensiles suivants :

toosi, crible. On doit avoir quatre sortes de cribles qui se distinguent par la dimension de leurs mailles, disposées de façon à laisser passer des hachures de feuilles d'autant plus petites que les vers sont plus jeunes ;

kwa-tori-hasigo, échelle pour cueillir la feuille de mûrier ;

osi-kiri, hachoir pour les feuilles de mûrier.

mi, le van ;

ha-bafouki (littéralement : balai de plume), plumeau ;

té-bafouki (littéralement : balai à main), époussetoir ;

hasi, bâtonnets¹ ;

outsu-va, espèce d'écran pour éventer les vers à soie ;

tô-mi, ventilateur ;

¹ On sait que les Japonais, comme les Chinois, se servent de bâtonnets en guise de fourchette pour prendre leur nourriture. Les sériciculteurs emploient avec beaucoup de dextérité ces mêmes bâtonnets pour espacer les vers à soie ou pour les transporter d'un plateau dans un autre.

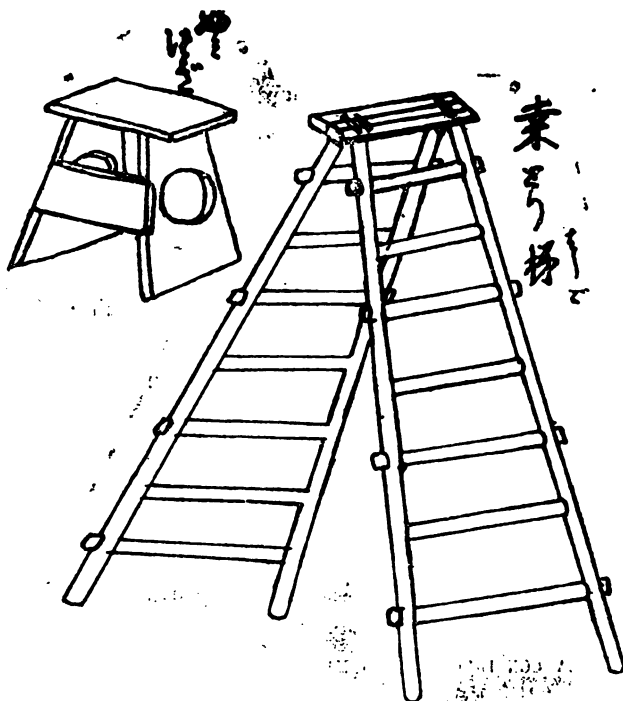


Fig. 9 et 10. — Echelle pour cueillir la feuille ; escabeau.

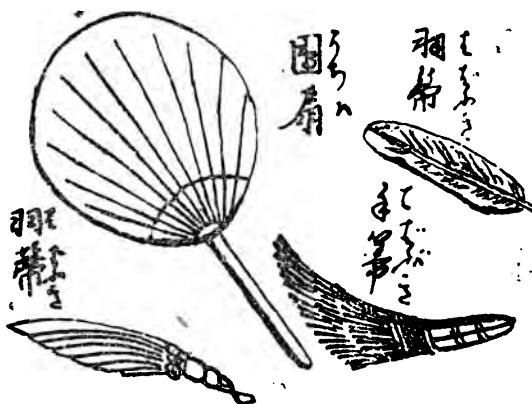


Fig. 11, 12, 13 et 14. — Plumeau, écran, époussetoir, plumail.

kwa-tori-kago, panier pour recueillir les feuilles de mù--rier ;

kaiko-kago, panier (ou plutôt plateau) pour les vers à soie ;

mousiro, estères en joncs tressés ;

komo, sorte de natte de paille ;

wara-da, plateau de paille ;

tana-daké, bambous de support ;

tana-no taté-gi, crémaillères ;

kaiko-tana, supports de plateaux de vers à soie ;

kan-dan-keï, thermomètre ;

kamino-no-foukouro, sacs de papier pour la conservation des graines.

En dehors des instruments qui précèdent, on emploie toutes sortes d'ustensiles dont la forme et les dimensions dépendent des dispositions intérieures de la magnanerie et de son étendue. Ces instruments, par cela même qu'ils varient chez les différents paysans et dans les diverses provinces, ne peuvent pas être mentionnés ici.

DE LA CONSTRUCTION DES MAGNANERIES. — Il faut construire les maisons des paysans très-élevées, afin de pouvoir garantir les vers à soie contre les chaleurs excessives. C'est ainsi qu'il est très-bon de faire les élevages à un premier ou à un second étage.

En général, dans les maisons où se trouvent de nombreux endroits qui permettent la circulation du vent, il faut établir des courants d'air en ouvrant les fenêtres aux quatre points cardinaux, les jours où le ciel est pur.

Chaque jour, à la nuit tombante, il faut avoir soin de bien fermer les fenêtres aux quatre points cardinaux.

Après la naissance des vers, l'exposition au soleil du matin ou au soleil du soir est dangereuse.

Il est très-mauvais pour les vers à soie de suspendre des rideaux de papier (sorte de cousinière) dans les magnaneries,

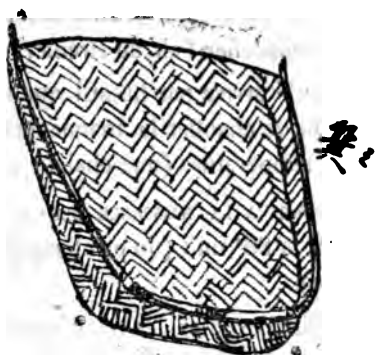


Fig. 15. — Van.



Fig. 16, 17 et 18. — Panier pour recueillir la paille de mûrier ; panier à main ; crible.

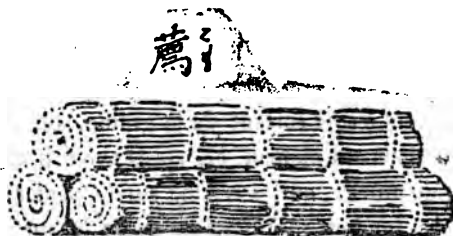


Fig. 19. — Nattes de paille.

d'entourer les vers de paravents ou bien encore de fermer les fenêtres de façon à empêcher l'air de circuler.

Par contre, lorsqu'il arrive par hasard que le froid est fort, il faut faire attention de chauffer la magnanerie de façon à y obtenir une bonne température (une chaleur modérée).

DES SOINS A PRENDRE A LA NAISSANCE DES VERS A SOIE. — Chaque année, vers la 88^e nuit (du printemps), les vers à soie commencent à naître.

Il est très-mauvais d'exposer les retardataires au soleil, de les échauffer au moyen du feu ou de les mettre entre des couvertures pour presser leur éclosion ; il faut laisser les vers à soie naître d'eux-mêmes.

A ce moment, la graine devient un peu verte ; si les vers à soie commencent à éclore, on doit, vers le milieu du jour, quand l'atmosphère est tempérée, les mettre sur un plateau de carton ou dans un plateau inodore, et les placer dans un endroit où la température est modérée. Ensuite, deux ou trois fois par jour, regardez les plateaux et aérez-les ; puis, après les avoir recouverts de papier, remettez-les à la place qu'ils occupaient primitivement.

Il faut faire attention qu'il ne puisse pas tomber des gouttées d'eau sur les vers à soie. S'il vient à pleuvoir, il est bon de faire du feu dans la magnanerie, en ne se servant pas de charbon de terre ni de toute autre substance pouvant donner une mauvaise odeur.

DE LA MANIÈRE D'ÉLEVER LES VERS A SOIE APRÈS LES AVOIR BALAYÉS (POUR LES FAIRE TOMBER DES CARTONS). — Tout d'abord, lorsque les vers à soie sortent de la graine, on étend du papier mince dans un plateau, et, après avoir haché de petits bourgeons de mûrier, on les répand sur le papier du plateau.

Il faut faire tomber tout doucement de la surface des car-

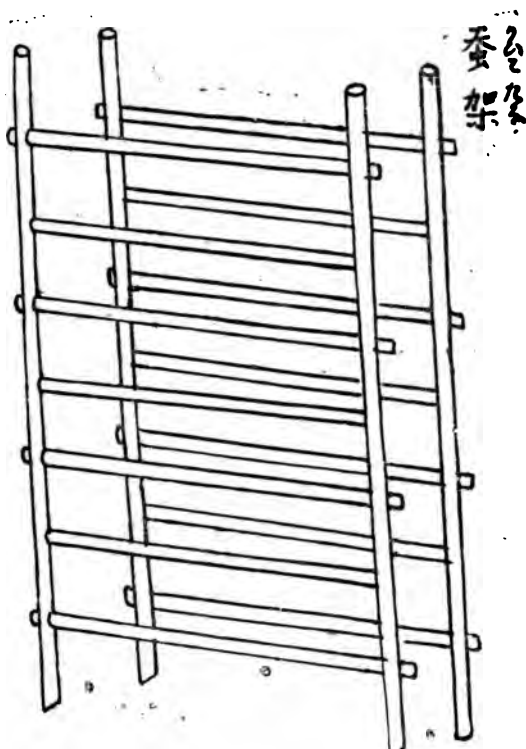


Fig. 20. — Supports de plateaux de vers à soie.



Fig. 31, 33 et 23. — Couteau pour couper le mûrier; bâtonnets; hachoir.

tons, tenus par deux personnes¹, et à l'aide d'un petit bâtonnet, les vers nouvellement éclos, sur le mûrier (répandu) dans les plateaux. Si l'on fait vers le midi cette opération pour les premiers vers à soie éclos, il faut la recommencer une seconde fois le même jour vers les six heures.

Si on laisse s'écouler un jour après la naissance des vers à soie sans les faire tomber, il faut savoir que ces vers (privés une journée de nourriture) deviendront malades et mourront.

Une fois que tous les vers ont été balayés dans l'espace du même jour, il faut s'occuper de les nourrir. Anciennement quand les vers à soie naissaient, on les faisait tomber avec une plume d'oiseau. Quoique ce procédé ne soit pas mauvais, il est encore préférable de faire tomber les vers à soie comme il a été indiqué plus haut, en frappant doucement les cartons de graines à l'aide de petits bâtonnets.

Ensuite il faut couper menu des bourgeons de mûrier, et les verser avec mesure aux vers à soie en étendant doucement cette nourriture.

Il faut clair-semer les vers à soie provenant d'un carton sur une superficie d'environ trois syak carrés² d'étendue, et leur donner de la pâture en les espaçant de plus en plus.

Ne fumez pas du tabac dans les environs des magnaneries.

En général, il faut se bien laver les mains dans de l'eau pure chaque fois qu'on doit toucher aux vers à soie, et faire attention de ne pas porter de vêtement d'où se dégage une

¹ Deux personnes tiennent le carton, chacune par une extrémité de la diagonale, tandis que l'une d'elles, en frappant légèrement avec un petit bâtonnet sur le verso, ou côté du carton opposé à celui où se trouvait la graine, fait tomber les vers à soie nouvellement éclos dans les plateaux garnis de hachures de mûrier qu'on a disposés pour les recevoir.

² C'est-à-dire 0^m,909 millimètres.



Fig. 94. — Manière de faire tomber des cartons, à l'aide de bâtonnets, les vers à soie nouvellement éclos.

odeur forte ; il faut en outre bien laver tous les ustensiles destinés aux vers à soie, et, une fois nettoyés, avoir soin de les faire sécher.

Bien que les vers à soie soient des animaux qui dès leur naissance se repaissent de feuilles de mûriers, souvent il arrive, dans les pays froids, qu'au printemps, à l'époque de leur éclosion, les bourgeons n'ont pas encore poussé ; dans cette éventualité, il n'y a pas d'autre ressource que de leur donner à manger des fleurs de mûrier. On rejette alors les fleurs à fruits de façon à ne leur donner à manger que celles qui ne fructifient point. On roule ces fleurs de mûriers non humectées de rosée et bien sèches dans la main ; et, lorsqu'elles sont un peu réduites, on les tamise bien, de façon à enlever les saletés à l'aide du van. Pour un carton de graines, on donne aux vers à soie environ cinq *gô* de ces fleurs¹. Si on élève seulement la moitié d'un carton de vers à soie, il faut leur donner environ trois *gô* de fleurs de mûrier.

Les premiers jours, quand les vers se nourrissent de fleurs de mûrier, il faut leur en donner trois fois par jour ; et quand on les nourrit de feuilles de mûrier hachées, il faut leur en faire manger quatre à cinq fois par jour.

On donne de la fraîcheur (en ouvrant la porte, par exemple) les jours très-chauds ; et les jours froids on établit une température moyenne (en faisant du feu) dans les endroits où l'on a dressé les casiers (de vers à soie), au nombre de trois environ pour chaque carton de graines.

C'est seulement par la raison qu'il n'y a pas encore de feuilles de mûrier que l'on fait manger aux vers à soie qui naissent les fleurs de cet arbre ; car s'il y avait alors des feuilles

¹ Le *gô* répond à environ un décilitre trois quarts de notre système décimal.

de mûrier, il faudrait se hâter de leur en donner à manger (de préférence aux fleurs).

Ensuite il faut, deux fois par jour, espacer de plus en plus les vers à soie à l'aide de bâtonnets minces et pointus ; et, chaque jour, avant de leur donner du mûrier, les séparer avec ces (mêmes) bâtonnets, dans les endroits où ils sont trop compactes. Ensuite il faut leur verser de la nourriture en évitant de faire des tas (de feuilles).

Si le temps se maintient à la pluie, il faut souvent enlever la litière des vers, qui devient humide.

Il est important de maintenir une température modérée dans les magnaneries durant les quatre ou cinq jours qui suivent l'éclosion des vers. Jusque-là coupez les feuilles de mûrier de la grandeur d'un *itsi-bou* (environ 1/2 centimètre) et donnez-les à manger aux vers à soie, en ayant soin qu'elles ne soient pas humectées d'eau.

Quant à ce qui concerne la manière de couper le mûrier, il faut avoir soin, pour cette opération, de se servir d'un couteau en fer non oxydé, qu'on aura bien examiné, afin qu'il n'y ait pas de traces de sel, d'huile ou en général de choses à odeur. Plus tard, vers le 7^e ou le 8^e jour, si l'on n'a pas pris les précautions (prescrites dans ce paragraphe), les vers à soie deviennent malades.

En outre, si, pendant leur jeunesse, les vers à soie sont exposés au vent du nord, ils ne mangent plus du tout de mûrier et meurent. Cela vient de ce qu'ils ont été exposés au froid du vent du nord.

DE LA MANIÈRE D'ÉVITER L'INÉGALITÉ DES VERS A SOIE. — Les vers à soie sont des animaux naturellement tranquilles ; différents en cela des autres vers, ils ne quittent pas leur place et ne mangent que le mûrier qu'ils ont devant eux. S'il n'y a pas de feuilles à leur portée, ils ne tournent pas à droite et à gauche, car ils ne sont pas des vers de basse nature. Si donc l'on

tient compte de cette observation, on doit faire bien attention à ne pas distribuer aux vers à soie les feuilles de mûrier d'une manière inégale.

Parmi ces vers, il y en a de forts et de faibles. Les vers à soie faibles, en les nourrissant convenablement, deviendront vigoureux.

Bien que la température contribue à rendre les vers à soie plus ou moins bons, ils acquièrent une qualité supérieure ou une qualité inférieure selon la méthode suivie pour les nourrir.

S'il n'y a pas eu de négligence dans leur éducation, tout le monde, même durant les mauvaises années, obtiendra sans aucun doute un bénéfice satisfaisant.

Si l'on élève des vers à soie sur des planches ou dans des plateaux de bois, il est certain qu'ils auront une croissance tardive en comparaison de ceux qu'on aura élevés dans des paniers.

DE LA PREMIÈRE MUE. — Le 7^e ou 8^e jour après qu'on a balayé les vers à soie (de la superficie des feuilles de graines où ils sont éclos, ils cessent de manger du mûrier, leur couleur devient blanchâtre et leur tête se gonfle; c'est ce qu'on appelle « le Repos du Lion ».

A ce moment il faut se hâter d'enlever les ordures (qui se sont accumulées dans les casiers) et de changer les vers (de litière).

A partir de la première mue, on coupe les feuilles de mûrier un peu grandes et on en verse (à manger) aux vers à soie environ 8 fois par jour. C'est ce que l'on désigne dans les provinces orientales sous le nom de *sémi-gwa* (mûrier qui assaille), et dans les provinces proches de la capitale sous celui de *fouri-gwa* (litt. mûrier qui pleut).

A ce moment, quoique les vers, qui dorment encore, ne consomment pas tout le mûrier, il faut, sans s'arrêter à cette com-



pas assez de mûrier, les vers croissent d'une manière très-inégale.

Parmi ces vers à soie, ceux qui ont dormi les premiers quittent leur peau de dessus et aussitôt ils montent sur les feuilles de mûrier. C'est ce qu'on appelle dans toutes les provinces du nom d'*oki* « action de se lever. »

Il est très-difficile de reconnaître les vers à soie qui se sont levés les premiers et ceux qui se sont levés tardivement. C'est pourquoi, dans certaines provinces, on se sert alors de petits filets. Ces filets sont d'environ 4 ou 5 grandeurs différentes ; et, au fur et à mesure que les vers à soie sont plus forts, on emploie ceux qui ont des mailles de plus en plus larges.

Quant à la manière de faire usage de ces filets, il faut les mettre sur les vers à soie lorsque la moitié dort encore ; puis on coupe des feuilles de mûrier de la grandeur voulue pour qu'elle ne passent pas à travers les trous des filets, sur la partie supérieure desquels on les verse.

Si l'on se conforme à ce qui vient d'être expliqué, les vers à soie qui dorment encore restent en bas, tandis que les vers à soie qui ne dorment plus montent sur le dessus du filet. Alors on prend le filet par les quatre coins et l'on met les vers à soie (qui sont montés au-dessus) dans un autre plateau ; puis on leur donne souvent à manger du mûrier. Quant aux vers qui sont restés sous le filet, il faut les placer dans un endroit aussi élevé que possible et tempéré.

Si l'on agit de la sorte, les vers à soie hâtifs et les vers à soie retardataires deviendront bientôt égaux.

Si, à partir de la 1^{re} mue, pendant la 2^e et jusqu'à la 3^e, on assure l'égalité parmi les vers en faisant usage de filets, lors de la 4^e mue, ils seront tous égaux (sans qu'on n'ait plus besoin de faire usage de filets).

A partir de la 1^{re} mue, il faut maintenir les vers à soie clair-semés. S'ils étaient denses, ils produiraient de petits cocons ;

tient compte de cette observation, on doit faire bien attention à ne pas distribuer aux vers à soie les feuilles de mûrier d'une manière inégale.

Parmi ces vers, il y en a de forts et de faibles. Les vers à soie faibles, en les nourrissant convenablement, deviendront vigoureux.

Bien que la température contribue à rendre les vers à soie plus ou moins bons, ils acquièrent une qualité supérieure ou une qualité inférieure selon la méthode suivie pour les nourrir.

S'il n'y a pas eu de négligence dans leur éducation, tout le monde, même durant les mauvaises années, obtiendra sans aucun doute un bénéfice satisfaisant.

Si l'on élève des vers à soie sur des planches ou dans des plateaux de bois, il est certain qu'ils auront une croissance tardive en comparaison de ceux qu'on aura élevés dans des paniers.

DE LA PREMIÈRE MUE. — Le 7^e ou 8^e jour après qu'on a balayé les vers à soie (de la superficie des feuilles de graines où ils sont éclos), ils cessent de manger du mûrier, leur couleur devient blanchâtre et leur tête se gonfle; c'est ce qu'on appelle « le Repos du Lion ».

A ce moment il faut se hâter d'enlever les ordures (qui se sont accumulées dans les casiers) et de changer les vers (de litière).

A partir de la première mue, on coupe les feuilles de mûrier un peu grandes et on en verse (à manger) aux vers à soie environ 8 fois par jour. C'est ce que l'on désigne dans les provinces orientales sous le nom de *sémé-gwa* (mûrier qui assaille), et dans les provinces proches de la capitale sous celui de *fouri-gwa* (litt. mûrier qui pleut).

A ce moment, quoique les vers, qui dorment encore, ne consomment pas tout le mûrier, il faut, sans s'arrêter à cette considération, leur en verser 8 fois par jour. Si l'on ne leur donne

pas assez de mûrier, les vers croissent d'une manière très-
inéegale.

Parmi ces vers à soie, ceux qui ont dormi les premiers quittent leur peau de dessus et aussitôt ils montent sur les feuilles de mûrier. C'est ce qu'on appelle dans toutes les provinces du nom d'*oki* « action de se lever. »

Il est très-difficile de reconnaître les vers à soie qui se sont levés les premiers et ceux qui se sont levés tardivement. C'est pourquoi, dans certaines provinces, on se sert alors de petits filets. Ces filets sont d'environ 4 ou 5 grandeurs différentes ; et, au fur et à mesure que les vers à soie sont plus forts, on emploie ceux qui ont des mailles de plus en plus larges.

Quant à la manière de faire usage de ces filets, il faut les mettre sur les vers à soie lorsque la moitié dort encore ; puis on coupe des feuilles de mûrier de la grandeur voulue pour qu'elle ne passent pas à travers les trous des filets, sur la partie supérieure desquels on les verse.

Si l'on se conforme à ce qui vient d'être expliqué, les vers à soie qui dorment encore restent en bas, tandis que les vers à soie qui ne dorment plus montent sur le dessus du filet. Alors on prend le filet par les quatre coins et l'on met les vers à soie (qui sont montés au-dessus) dans un autre plateau ; puis on leur donne souvent à manger du mûrier. Quant aux vers qui sont restés sous le filet, il faut les placer dans un endroit aussi élevé que possible et tempéré.

Si l'on agit de la sorte, les vers à soie hâtifs et les vers à soie retardataires deviendront bientôt égaux.

Si, à partir de la 1^{re} mue, pendant la 2^e et jusqu'à la 3^e, on assure l'égalité parmi les vers en faisant usage de filets, lors de la 4^e mue, ils seront tous égaux (sans qu'on n'ait plus besoin de faire usage de filets).

A partir de la 1^{re} mue, il faut maintenir les vers à soie clair-semés. S'ils étaient denses, ils produiraient de petits cocons ;

la soie aussi serait mince ; et, la soie étant mince, le poids en serait faible. Si, au contraire, les vers à soie sont clair-semés, et s'ils mangent suffisamment du mûrier, ils font des cocons forts et le poids du fil est élevé. Tous les vers (qui ont été maintenus) compacts ne sont pas bons.

DE L'ÉTABLISSEMENT DES CASIERS POUR LES VERS A SOIE. — Bien que chaque province ait son procédé particulier pour l'établissement des casiers, il est bon de suivre celui qui est indiqué dans ce livre.

Les vers à soie sont des animaux paisibles qui aiment les endroits sombres ; gardez-vous donc bien de les exposer au

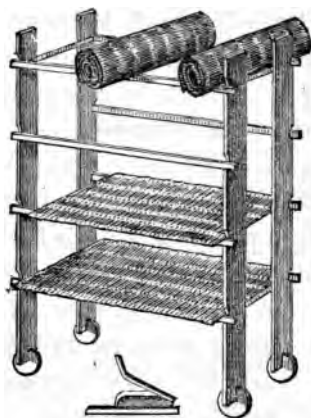


Fig. 25. — Support des planches de vers à soie, dans le Sinano, au Japon.

soleil. En outre, pendant leur jeunesse, il est mauvais de les nourrir sur le plancher, à moins qu'on les recouvre d'une estère, ce qui est alors excellent pour l'éducation des vers à soie.

Pour ce qui est des casiers (destinés à recevoir les plateaux

de vers à soie), il faut les établir dans des endroits peu éclairés.

DE LA SECONDE MUE. — Jusqu'à la période de *taka* (2^e mue), il faut changer tous les deux jours les vers à soie de litière. Après cet arrêt, il faut couper assez grandes les feuilles de mûrier (que l'on destine à leur nourriture).

Après s'être assuré qu'il n'y a pas de saleté dans ces feuilles, on les donne à manger aux vers à soie (en ayant soin de les distribuer partout d'une manière égale).

Si, pendant les temps de pluie, il vient de la moisissure sur les litières des vers à soie (lesquelles sont faites de papier), cela est très-mauvais. Lorsque la moisissure prend de l'extension, il s'en exhale une mauvaise odeur qui rend les vers malades.

Quand le réveil de *taka* se produit de bonne heure pour certains vers et tard pour d'autres, il faut enlever les retardataires avec des bâtonnets et, après les avoir transportés dans un autre plateau, leur donner amplement à manger du mûrier.

C'est à ce moment qu'il faut faire manger aux vers à soie des jeunes pousses de mûrier.

DE LA 3^e MUE. — Pendant la 3^e mue, il faut, conformément à ce qui s'est pratiqué durant la période précédente, enlever les ordures des vers à soie tous les deux jours et les espacer davantage. Il faut aussi leur donner à manger des feuilles de mûrier coupées de plus en plus large.

A partir de ce moment, ne manquez pas de fixer (sur les vers à soie) toute votre attention.

PRÉCAUTION A PRENDRE CONTRE LE FROID ET CONTRE LES TEMPS D'AVERSE. — On doit entretenir la fraîcheur dans les endroits où l'on élève beaucoup de vers à soie.

Dans les pays froids, il arrive qu'en certaines années le temps est mauvais jusqu'à la période de *taka* (3^e mue); tous

les jours il souffle un vent froid et souvent il tombe de la gelée blanche. Dans ces pays-là, les vers à soie meurent quelquefois en grand nombre.

(Pour éviter cela), on suspend alors des rideaux de papier (destinés à garantir les vers à soie des intempéries de l'air) et on les établit entre les casiers; puis, de temps en temps, on chauffe un peu, en faisant brûler du bois. A midi on lève les rideaux pour aérer, et sans cesse on a soin d'ouvrir et de fermer (successivement) la porte (afin de renouveler l'air par ce mouvement de va-et-vient). Néanmoins il est mauvais de faire constamment du feu de bois et de chauffer la maison sans motif (par exemple, quand il ne fait pas bien froid).

En outre, à partir de la période de *foua* (3^e mue) jusqu'à la période de *niva* (4^e mue), les vers à soie deviennent malades en grand nombre quand des averses continuent de tomber et que l'air est très-froid : il faut alors allumer du feu dans 2 ou 3 endroits de la magnanerie et avoir bien soin d'y maintenir une chaleur tempérée.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE CONTRE LA CHALEUR. — Dans certaines années, la chaleur est forte avant la période de *niva* (4^e mue); quand le vent du sud vient à souffler, beaucoup de vers à soie tombent malades.

C'est alors qu'il faut, en ouvrant la porte (comme il a été dit plus haut), faire pénétrer l'air dans la magnanerie. Il est également bon d'éventer souvent les planches de vers à soie à l'aide d'une espèce de grand écran (restant toujours ouvert).

En outre, il est bon de faire pénétrer dans l'intérieur de la maison l'air du dehors à l'aide d'un ventilateur.

DE LA QUATRIÈME MUE. — Au Réveil de *niva* (4^e mue), il faut donner aux vers à soie beaucoup de feuilles de mûrier. Quand il fait trop chaud, il faut ouvrir la porte de la magnanerie pour y bien faire pénétrer l'air.

A partir de la période de *niva*, il n'est plus nécessaire de

couper les feuilles de mûrier ; il n'y a pas (même) d'inconvénient à couper les feuilles de mûrier jusqu'à la branche et à les verser ainsi sur les vers à soie.

Comme la 4^e mue est le dernier arrêt que subissent les vers à soie, il n'est plus nécessaire de se servir de filets pour répandre les feuilles de mûrier. Mais lorsque plus de la moitié des vers à soie s'est réveillée, il faut lui donner vite le *mûrier du repos* (terme de métier indiquant la nourriture que l'on donne aux vers à soie à leur réveil).

Les paysans doivent alors maintenir de leur mieux les planches de vers à soie dans l'ombre (en tirant, par exemple, les rideaux de la magnanerie).

A partir de ce moment, il faut autant que possible, donner à manger aux vers à soie du mûrier de 1^{re} qualité. Si on leur fait manger suffisamment de *ma-gwa*, leurs cocons viennent épais et la soie pèse lourd ; si on leur en donne insuffisamment à manger, les cocons viennent faibles et leur poids est léger. A ce moment, il est très-bon de donner surtout des feuilles de mûrier qu'on vient de cueillir.

On dit qu'il faut donner environ 26 ou 27 fois du mûrier à manger aux vers à soie depuis le 4^e réveil jusqu'à ce qu'ils commencent à faire leurs cocons ; mais cela diffère un peu, suivant que les feuilles de mûrier sont épaisses ou minces.

Quand on enlève les ordures des vers à soie, à l'époque des 4 arrêts, il faut bien trier les bons vers et les mauvais, en ayant soin de rejeter ces derniers.

Il y a beaucoup de personnes qui, en se livrant à l'éducation des vers à soie, ne savent pas distinguer les mauvais individus qui deviennent malades par la suite et meurent sans aucun doute. Les mauvais vers ont une couleur un peu rougeâtre (rouge clair) ; les vers maigres qui n'ont pas de transparence sont également mauvais. En réfléchissant bien à ces considé-

rations, il faut nourrir seulement le choix des bons vers à soie.

DE LA MANIÈRE DE FAIRE FAIRE LES COCONS DANS LES DIVERSES PROVINCES. — Les vers à soie, quand arrive le moment de faire leurs cocons, deviennent translucides, et ils se promènent pour chercher un endroit (favorable) pour cette opération. C'est ce que l'on appelle *hikirou* (« être prêts », c'est-à-dire en état de former les cocons).

Dans la province d'Osyu, on relève de deux pouces environ les bords de l'estère (sur laquelle sont placés les vers à soie), et l'on introduit au milieu deux tiges de bambou que l'on attache en les croisant ; puis, avec cinq à six pailles (tordues de façon à en faire une natte), on les recourbe de trois côtés en forme de triangle. On dresse ces triangles au milieu de la natte, et dans les intervalles on répand clair-semés les



Fig. 26. — Manière de disposer dans les coconnières les vers à soie prêts à filer.

vers à soie qui sont *hikiri* (prêts) ; puis on les place dans un endroit tempéré.

Le 5^e ou le 6^e jour après, il faut enlever les cocons qui seront formés et les exposer à l'air (pour les faire sécher).

Aux environs de Kyôto (capitale du Japon), on suspend des cordes deux à deux (parallèlement) aux poutres de la magnanerie. On passe dans la natte de ces cordes des tiges de bambou auxquelles on suspend les planches de vers à soie, qui font alors leurs cocons sur la paille qu'on y a étendue.

Dans le Tamba, le Tango, le Tazima et dans les provinces voisines, on attache des branches d'arbre, et on les met au milieu des planches ; puis on place au-dessus les vers à soie, qui y font leurs cocons.

Dans le Kantô, on élève les vers à soie dans une natte mince placée sur un plateau de trois pieds de largeur sur trois pieds et demi de longueur ; et, lorsqu'ils sont prêts à faire leurs cocons, on tire la corde de la natte (qui tient à deux de ses angles de façon à former une sorte de panier), puis on y introduit de petits fagots sur lesquels on place les vers à soie, qui vont y faire leurs cocons.

En dehors de ce qui vient d'être dit, on emploie dans les diverses provinces toutes sortes de procédés différents. Toutefois on doit prendre des procédés en raison des convenances de l'endroit (où l'on élève les vers à soie).

Le 5^e ou le 6^e jour à partir du moment où les vers à soie font leurs cocons, on enlève tous ces cocons, on les expose au vent, puis au soleil, et on les fait sécher de façon que les papillons (soient étouffés) et ne puissent sortir de l'intérieur. En outre, lorsqu'il fait un temps pluvieux, on allume vite du feu, auquel on expose les cocons afin d'empêcher les papillons de sortir¹.

¹ Sur la partie supérieure des fourneaux employés en ces occasions, on tend une feuille de papier ou un morceau d'étoffe à une distance suffisante

MANIÈRE D'OBTENIR LA GRAINE DES PAPILLONS. — Le 15^e ou le 16^e jours après que les vers à soie ont fait leur cocon, vers les cinq heures du matin, les papillons sortent (de leur chrysalide). Les papillons mâles qui voltigent sont nombreux. Les papillons femelles affaiblis restent tranquilles.

Après avoir choisi les sujets sains et vigoureux, on accouple les mâles et les femelles et on les laisse fonctionner, à partir de ce moment jusqu'à huit heures de l'après-midi. Ensuite on les sépare, on rejette les mâles et on pique une aiguille dans l'aile des femelles, qui, mises sur du papier, pondent des œufs que l'on recueille. Un papillon pond environ deux cents œufs.

Les papillons mâles meurent au bout du 4^e ou du 5^e jour, et les femelles au bout du 2^e ou du 3^e jour. En outre, les vers faibles sortent de l'intérieur du cocon changés en vers jaunes de la longueur d'environ deux pouces. Ces vers sont appelés *ouzi* dans les provinces orientales. On ne peut point extraire de la soie des cocons d'où sortent ces vers, mais on en tire de la ouate de soie.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE GRAINES. — Parmi les vers à soie du Japon, il y a beaucoup de vers à soie d'été (*natsou-go*) donnant des cocons blancs.

Les vers à cocons blancs dorment quatre fois et se réveillent quatre fois : ils font leur cocons du 37^e ou 58^e jour au 40^e jour à partir de leur naissance. Ils portent sur le haut de la tête le caractère japonais *i*.

Il y a aussi des vers noirâtres (gris) et des vers qui font des cocons jaunes ; on appelle ces derniers *kin-ko* « vers dorés ».

En outre, il y a des vers printaniers appelés *kata-natsou*

des charbons pour éviter qu'ils ne soient attaqués par les flammes, puis on dépose les cocons qui, de cette façon, sèchent rapidement et sans souffrir aucun dommage.

« semi-été », qui font leurs cocons vers le 30^e jour. Ces cocons, étant légers, donnent en conséquence une soie faible ; ce sont les parents (père et mère) des vers *natsou-go*. La graine qui provient des cocons des vers à soie dits *natsou-go* donne l'année suivante des vers à soie de l'espèce dite *kata-natsou*.

Quoiqu'il y ait beaucoup d'autres sortes de graines de vers à soie en dehors de celles qui viennent d'être mentionnées ci-dessus, on ne les élève généralement pas au Japon.

Les vers à soie dits *natsou-go* font deux fois leurs cocons chaque année.

Originellement on élevait (indistinctement) toutes sortes de vers à soie ; aujourd'hui, c'est le vers à soie à cocon blanc qu'on élève en grand nombre dans toutes les provinces. Comme le cocon blanc est supérieur à tous les autres, c'est celui qui constitue le cocon de 1^{re} qualité au Japon.

INDEX

Introduction.....	1
TRAITÉ DE LA CULTURE DES MURIERS.	
Des différentes espèces de mûriers.....	17
Du choix des lieux pour planter les mûriers.....	18
De la multiplication des mûriers par le marcottage.....	19
De l'engrais des mûriers.....	20
De la manière de transplanter les jeunes mûriers.....	22
Des maladies des mûriers.....	26
De la greffe.....	29
TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE.	
Manière de distinguer la bonne graine de la mauvaise.....	30
Des bons et des mauvais vers, et de la manière de reconnaître leurs maladies.....	31
Des précautions à prendre contre les rats. — De la connaissance des choses dangereuses pour les vers à soie.....	33
Des ustensiles employés dans les magnaneries.....	34
De la construction des magnaneries.....	38
Des soins à prendre à la naissance des vers à soie.....	40
De la manière d'élever les vers à soie après les avoir fait tomber des cartons.....	40
De la manière d'éviter l'inégalité des vers à soie.....	45
De la première mue.....	46
De l'établissement des casiers pour les vers à soie.....	48
De la seconde mue.....	49
De la troisième mue.....	49
Précautions à prendre contre le froid et contre les temps d'averse.....	49
Précautions à prendre contre la chaleur.....	50
De la quatrième mue.....	50
De la manière de faire faire les cocons dans les diverses provinces.....	52
Manière d'obtenir la graine des papillons.....	54
Des différentes espèces de graines.....	54

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction.

DERNIER AVIS.

Nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré avec notre numéro précédent, sont priés d'envoyer sans délai le montant de leur abonnement, soit chez M. Maisonneuve, libraire, 15, quai Voltaire, soit au bureau du journal, 47, quai des Augustins. Le prochain numéro SERA ENVOYÉ SEULEMENT aux personnes qui auront renouvelé leur souscription.

Nancy, le 29 juin 1869.

LES LANGUES ORIENTALES A L'ECOLE GERSON.

L'Ecole Gerson, autrement dite Petite Sorbonne, a vécu plus d'une année : elle a montré ce qu'elle était capable de produire et ce qu'elle est en droit de réclamer. Il faut l'avouer sans blesser personne, puisque nous ne prononçons pas de nom, cette Ecole a plus d'une fois appelé au public la mémorable *Exposition des refusés* ouverte au Palais des Beaux-Arts, il y a quelques années. On y a vu à côté de quelques talents, de nombreuses médiocrités, pour ne pas dire davantage, et, qui pis est, des doublures du haut enseignement sans rien pour les caractériser, si ce n'est une réclame à grand

orchestre pour se procurer des auditeurs aux dépens des savants professeurs appelés à occuper les chaires légalement constituées dans notre capitale.

Et cependant nous croyons que l'Ecole de Gerson est une institution utile et qu'elle doit être encouragée. Mais le tout est de savoir comment et à quelles conditions.

La première chose est de savoir ce qu'on veut faire en fondant cette Ecole : il y a eu plusieurs idées à cet égard, mais il ne nous semble pas qu'on ait persévéré dans aucune d'elles. Or, voici, ce nous semble, ce que peut devenir l'Ecole Gerson :

A. — Une *Ecole d'essai* pour juger du mérite des jeunes professeurs qui cherchent à introduire une nouvelle branche d'instruction dans l'enseignement supérieur ; et alors

Il ne faut pas y autoriser des cours sur des matières qu'on enseigne déjà ailleurs ; et il est nécessaire de déterminer de quelle manière le mérite des professeurs sera constaté, car une Ecole d'essai ne doit point laisser perpétuellement ses chaires à des hommes qui n'auront point prouvé leur valeur dans un nombre de leçons déterminé.

B. — Une *Ecole libre*, où chacun vient enseigner la science à sa manière et sans entraîner en aucune façon la responsabilité de l'administration ; et alors

Il ne faut pas autoriser les uns et refuser d'autoriser les autres, suivant le plus ou moins de protection ; car, sans cela, le choix entraîne une responsabilité incontestable du côté de celui qui choisit, et l'enseignement libre s'évanouit aussitôt.

En outre, ce système présente de grands inconvénients du moment où aucun principe ne détermine comment on peut être admis à participer à ce haut enseignement libre, ni quelles en sont les conditions.

Si le fin mot de l'affaire est qu'on accordera des cours aux premiers venus tant qu'il y aura de la place dans les amphi-

théâtres Gerson, et qu'une fois toutes les places prises, l'établissement restera tel que le hasard l'aura formé, avec toutes ses médiocrités, ses ridicules, ses lacunes, il faut désirer franchement la suppression de ce nouveau rouage de notre enseignement supérieur.

C. — Une *Ecole de transition*, destinée à fournir des candidats aux chaires constituées par l'Etat ; et alors

Il ne faut pas laisser cette Ecole sans une constitution qui établisse nettement les positions des professeurs, et les espérances légitimes qu'ils peuvent caresser ; sans quoi il n'y aura là qu'une pépinière mal organisée de solliciteurs malheureux qui crieront sans cesse à l'injustice, au passe-droit !

D. — Une *Ecole de protestantisme scientifique*, ce qui serait une idée, et ce que l'ouverture d'un cours d'astronomie *nouvelle* et d'un cours d'homéopathie¹ pouvaient faire supposer ; et alors

Il est nécessaire de n'y admettre que des hommes ayant un système *original* à exposer et non des doublures qui désorganisent les cours de l'enseignement officiel.

Quel que soit le projet qu'on ait eu en vue, — et nous insistons pour qu'on en ait un qui soit une fois pour toutes bien arrêté — il faut une constitution, un règlement qui fixe définitivement le caractère de l'institution et la position des professeurs qui y prennent part. Agir autrement ne servirait en rien la liberté de l'enseignement, mais ce serait vouloir le désordre et des embarras de toute nature dans l'avenir le plus prochain.

L'orientalisme prend une place déjà considérable dans l'enseignement de la rue Gerson ; nous sommes donc intéressés

¹ Dans ce cas des cours d'économie politique protectionniste, de philosophie phalanstérienne et de tables tournantes seraient bien placés dans cet établissement.

à ce que la nouvelle Ecole soit établie sur des bases solides et bien déterminées.

Variétés.

COLLÈGE DE FRANCE. — Conférences sur l'histoire de la civilisation chez les peuples de race jaune, par M. Léon de Rosny, professeur à l'Ecole spéciale des langues orientales.

Naguère, et il y a de cela quelques mois à peine, car avec le mouvement de l'esprit moderne les temps marchent rapidement, naguère la philologie comparée se réduisait à deux classes de langues : l'une magistrale, la branche *indo-européenne*, l'autre jadis dominante, aujourd'hui subordonnée, le rameau *sémitique*. La linguistique générale qui étudie d'abord chaque idiome en soi, pour le comparer ensuite à tous les autres afin de trouver sa place dans la série de classification, ne saurait exister sans embrasser toutes les variétés du verbe humain, quel que soit d'ailleurs son mode d'expression. Elle a donc tendu à s'adjoindre d'abord le groupe des langues tartares, lequel, par les langues monosyllabiques et par l'écriture idéographique, a embrassé la Chine, le Japon, l'Indo-Chine, environ 3 à 600 millions d'individus (la moitié de l'espèce humaine) distingués par leurs religions, leur civilisation et leur race.

Indépendamment de son importance propre, cette race *jaune* ou *cuivrée*, qui s'étendait jusqu'en Amérique (où l'on écrivait aussi en caractères figuratifs) et qui remplissait l'antique Egypte, paraît destinée à servir de lien aux différentes fractions de la race blanche, à expliquer beaucoup de ses monuments, et le caractère même de plusieurs de ses âges. C'est ainsi que la Chine nous semble se relier à la Perse ancienne, par son premier système religieux et philosophique (le dua-

isme) de même que par sa conception toute pratique, toute terrestre de la sociabilité, etc., etc., que, — et ce sont ici des faits signalés par le professeur — que le japonais, dans son système d'écriture à la fois figurative et phonétique, suit une marche analogue à celle des langues anariennes dans les inscriptions cunéiformes; que cette même langue, qui dans son double phonétisme établit le passage des langues monosyllabiques ou *chantées* aux langues polysyllabiques ou *articulées*, a conservé la prononciation du *vieux chinois*, lequel par la colonisation et la conquête s'étendit sur un espace immense. Ce sont là des résultats capitaux au double point de vue de la linguistique et de l'histoire, sciences qui sont faites pour s'éclairer l'une par l'autre, surtout si l'on y joint l'étude attentive des caractères ethnographiques. Aussi les conférences que M. de Rosny fait chaque semaine dans une salle du Collège de France continuent-elles d'attirer un nombreux public, heureux d'y rencontrer avec une parole sympathique, un esprit vif et plein de mesure qui lui promet une abondante moisson de faits bien expliqués, ainsi que la conservation des grands principes qui peuvent seuls féconder ces faits en les éclairant.

Nous avons remarqué avec plaisir que le professeur tient à appliquer à la race Jaune, une méthode qui consiste à tenir compte, comme le font les naturalistes, de tous les caractères sans exception, et notamment de ceux relatifs à l'histoire naturelle de l'homme, que la philologie a eu jusqu'à présent le plus grand tort de négliger.

Si le cadre de cette *Revue* l'eût permis, nous aurions voulu rendre compte de ces conférences qui signalent une face originale ou encore peu connue de l'érudition, dont l'utilité ne saurait plus être contestée de nos jours, surtout avec le besoin de connaître nos origines (la race Jaune se perd dans la nuit des temps) et avec les tendances de synthèse qui se dessinent de plus en plus sous le souffle de l'impulsion scientifique qui nous entraîne.

CHARLES DE LABARTHE.

Bibliographie.

HENRI MOUHOT. — *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos* et autres parties centrales de l'Indo-Chine. — Relation extraite du journal et de la correspondance de l'auteur, par Ferdinand de Lanoye. Paris, Hachette et C^{ie}, éditeurs; un vol. in-8° avec une carte; 1868.

Certes cet ouvrage, bien écrit et très-agréablement narré, est un des bons volumes de cette collection de voyages que la librairie Hachette continue de nous donner avec un zèle et une persistance que le public soucieux de s'instruire, justifie davantage de jour en jour.

Le savant héroïque et modeste auquel nous devons cette relation a résumé une partie des connaissances recueillies par d'autres voyageurs ou écrivains, notamment par Mgr Pallegoix, vicaire apostolique de Siam. Il les a rectifiées et complétées en plusieurs points, et de plus il a ajouté beaucoup à ce que nous savions relativement au Kambodge et surtout au Laos, dont il a visité la partie Nord-Est. Il faut l'entendre nous redire ses émotions, nous raconter ses chasses, nous parler des mœurs pures, des pratiques superstitieuses du naïf Laotien, dont les croyances mythologiques, restes de l'ancienne religion nationale, mériteraient une étude toute particulière. Parmi ces croyances, l'une des plus curieuses, qui atteste sans doute l'ancienne résistance des autochtones à la domination étrangère, est celle qui se rapporte à la forêt du *Roi du feu*. Sous les ombrages humides, épais et *fébrifères* de cette forêt, les Chinois de la caravane, surpris de se retrouver au nombre des vivants, consacraient à chaque halte une offrande de bâtons parfumés et un holocauste de papiers dorés, afin de fléchir les génies qui défendaient jadis ces solitudes aujourd'hui peuplées de gibier et de maraudeurs.

Un des chapitres que nous recommandons le plus à l'archéologie orientale, et qui montre à la science européenne tout ce qui lui reste à accomplir pour conserver à l'histoire les vestiges que le temps et les guerres n'ont pas encore emportés, est celui où le voyageur nous parle de *Nokhor* ou *Ongkor* ancienne capitale du royaume de *Khmer*. Ces restes sont un indice de la plus grande importance pour l'histoire de la Cochinchine. Là était un centre de civilisation immense, sans doute opposée (ainsi que le fait présumer le caractère des monuments) à la civilisation chinoise qui s'avança dans ces régions à mesure que recula l'esprit de la civilisation aborigène. Une tradition vivante dans le pays rapporte que l'empire, dont la puissance nous est attestée par ces ruines, comptait cent vingt rois tributaires, une armée de cinq millions d'hommes, et que les bâtiments du trésor royal couvraient à eux seuls un espace de plusieurs lieues. Ici, à côté de la tradition, se trouve la preuve de *visu*, car Henri Mouhot affirme que l'un des temples, qui figurait avec honneur à côté de nos plus belles basiliques, l'emporte par le grandiose, et nous ajoutons d'après d'autres relations par le fini de l'art, sur tout ce que les Grecs et les Romains ont jamais édifié. A ce temple se rattache le souvenir du *roi Lépreux* auquel quelques personnes attribuent, mais sans preuves, la fondation de ce temple. Le peuple, dans son admiration naïve, dit que c'est l'ouvrage des géants ou des anges. Il y a donc là, en même temps qu'un nom historique à dénouer, un problème esthétique à résoudre.

Le monde savant ne saurait trop remercier les voyageurs qui nous signalent ces faits capitaux, qui sont proprement les clés de l'histoire et autour desquels viendront se grouper tant de faits secondaires qui peut-être éclaireront la chronologie, encore si vague, en ce qui concerne les anciennes civilisations de l'Inde.

CH. DE LABARTHE.

Travels of Fah-hian and Sung-yun, Buddhist Pilgrims, from China to India. Translated from the Chinese, by SAMUEL BEAL. London (Trübner and Co), 1869; in-12, avec carte.

Les relations de voyages des pèlerins bouddhistes, qui nous ont été conservées par les Chinois, ont avec raison excité la curiosité du monde savant; et l'annonce seule de celui de Fa-hian, par Abel-Rémusat, fut considérée comme un véritable événement dans le domaine de l'érudition asiatique. Les nombreux renseignements contenus dans le récit de ce célèbre missionnaire de Çakya-mouni, lequel parut sous le titre de *Foe-koue-ki* « Histoire des royaumes bouddhistes », donnèrent la mesure de ce qu'on pouvait attendre des écrits des autres voyageurs; et la traduction des voyages des plus célèbres d'entre eux, de ceux d'*Hiouen-thsang*, par M. Stanislas Julien, traduction entreprise par ce savant sinologue à la demande d'Alexandre de Humboldt, vint ouvrir à la science indienne une voie nouvelle à parcourir. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, et dont la librairie Trübner, de Londres, nous présente une charmante édition, est destiné à continuer l'œuvre entreprise par les deux illustres orientalistes français, en nous donnant la relation jusqu'ici inconnue de Soung-yun, laquelle remonte à l'année 518 de notre ère.

Maintenant était-il bien désirable de donner quant à présent une nouvelle traduction du *Foe-koue-ki*, déjà traduit par Abel-Rémusat? Nous ne le croyons pas. La traduction que nous devons à ce savant restaurateur des études chinoises en France était, il est vrai, défectueuse à plus d'un égard, et l'on pouvait comprendre que M. Julien, qui en avait signalé les principales erreurs, se proposât de la recommencer pour l'insérer dans sa grande collection des *Voyages des pèlerins bouddhistes*; mais qu'un savant, d'ailleurs estimable et maître de la langue chinoise, vienne aujourd'hui reprendre les criti-

ques de M. Julien et les répéter, qu'il préfère nous donner une nouvelle version d'un livre que nous connaissons déjà, plutôt que de nous ouvrir l'intelligence d'une foule d'autres ouvrages du même genre qui nous sont encore absolument inconnus, c'est ce que nous avons plus de peine à comprendre et à approuver. M. Beal a prouvé par plusieurs traductions de textes bouddhiques chinois, insérées dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, qu'il était capable d'entreprendre des œuvres nouvelles et d'aborder, sans autre secours que son savoir incontestable, des versions de livres non encore rendus en langues européennes. Il avait donc moyen d'utiliser mieux son temps qu'en reprenant l'œuvre de ses devanciers pour y introduire quelques améliorations sérieuses au point de vue de la philologie, mais pour la plupart secondaires au point de vue de l'histoire asiatique.

A part cette critique, il est juste de dire que le nouveau travail de M. Beal a été exécuté de la façon la plus consciencieuse, et que les nombreuses notes qu'il a données pour servir à l'éclaircissement de l'ouvrage original font de son livre une publication sérieuse et digne à tous égards de l'attention des orientalistes. Les relations de *Fa-hian* et de *Soung-yun* doivent être considérées comme des éléments fondamentaux de la bibliothèque des sinologues, et pour cette raison le joli volume qui vient d'arriver sur le continent est sûr d'y rencontrer un accueil des plus sympathiques.

Nouvelles et Mélanges.

CORPS LÉGISLATIF. — Deux orientalistes, MM. *Ernest Renan* et *Barthélémy-Saint-Hilaire* se sont présentés comme candidats pour les élections du Corps législatif, les 23 et 24 mai

derniers. Voici comment se sont répartis les votes dans les circonscriptions où ils se sont présentés :

SEINE-ET-MARNE. — 2^e CIRCONSCRIPTION (Meaux, etc).

Paul de Jouvencel (opposition)	8,650
Comte de Jaucourt (officiel)	6,621
Ernest Renan, de l'Institut.	6,010
Comte de Moustier	4,097
Geoffroy (libéral)	1,654
Baron d'Avene.	524
Point de résultat.	

SEINE-ET-OISE. — 1^{re} CIRCONSCRIPTION.

Barthélémy-Saint-Hilaire, de l'Institut (libéral). . .	11,213
Hély d'Oissel (officiel)	10,828
Laboulaye, prof. au Collège de France (indépendant)	8,246
Worms de Romilly	1,840

Il y a eu un second tour de scrutin, qui a donné les résultats suivants :

Députés : MM. PAUL DE JOUVENCEL (10,454 voix) et BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE (18,554 voix).

INSTITUT DE FRANCE. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé le 28 mai à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de feu M. le comte de Laborde. M. *Defrémery* a été élu au 2^e tour de scrutin.

Voici comment se sont réparties les voix (34 votants, majorité absolue : 18 voix) :

1 ^{er} tour : M. Defrémery.	14 voix.
M. Charles Robert	13 voix.
M. Oppert	7 voix.
2 ^e tour : M. DEFRÉMERY, élu	29 voix.
M. Oppert	4 voix.
M. Charles Robert	1 voix.

Absents au moment du vote : MM. Guizot, de Longpérier, Renan, de Rougé, Villemain.

— M. le professeur HEINRICH EWALD, ayant renoncé à son cours de langues sémitiques à l'Université de Göttingen, M. le docteur Paul de Lagarde, de l'Université de Berlin, a été nommé à sa place par S. M. le roi de Prusse (*Oriental literary Record*).

— M. SCHWAB vient d'obtenir de la Commission des impressions gratuites la publication à l'Imprimerie impériale du premier volume de sa traduction du *Talmud*.

— La Société d'Ethnographie de Paris vient de faire paraître un mémoire de M. le professeur LÉON DE ROSNY, intitulé *De l'origine du langage*. (A la librairie Maisonneuve, 15, quai Voltaire, à Paris.)

— M. Garcin de Tassy vient d'être nommé membre ordinaire de la Société royale danoise des sciences siégeant à Copenhague.

— On nous assure que la question de réorganisation de l'Ecole des langues orientales est de nouveau à l'ordre du jour.

COURS DE COCHINCHINOIS. — Le *China Telegraph* consacre un article au cours de langue annamite ouvert cette année à l'Ecole Gerson, par notre savant collaborateur M. Abel des Michels, et félicite le gouvernement français d'avoir confié ce nouvel enseignement à un homme aussi habile et aussi zélé.

— M. Oussoltsew vient d'adresser à la Société de Géographie de Saint-Petersbourg des nouvelles de l'expédition scientifique au pays des Tchouktchis, laquelle avait quitté Yakoutsk au mois d'octobre et était arrivée à Barylass, localité située à 300 verstes de Verkhofiansk.

— Le gouvernement russe vient de faire paraître à Tiflis

un nouveau recueil qui a spécialement pour but de faire connaître *les montagnards du Caucase*.

— On annonce la prochaine publication d'un *Dictionnaire javanais-français*, par M. l'abbé Favre, professeur à l'Ecole impériale des langues orientales, à l'Imprimerie impériale de Vienne. Le même établissement vient de faire paraître une *Grammaire chinoise*, de M. Stanislas Julien, laquelle est appelée à faire une véritable sensation dans le monde sino-logique.

LITTÉRATURE ARABE. — A la Société de Géographie de Saint-Petersbourg, M. Grigoriew, président de la section d'Ethnographie, a lu dernièrement un rapport sur un ouvrage que M. Chvolsov vient de faire paraître sous le titre : *Notions sur les Khazars, Bourtasses, Bulgares, Madjiares, Slavons et Russes*, par Abou-Ali-Akhmed-ben-Omar Ibn-Dasté, auteur arabe du X^e siècle, resté inconnu jusqu'à présent. M. Chvolsov les a traduits et les a munis de commentaires, M. Grigoriew a fait une courte esquisse historique des travaux des orientalistes russes et de ceux de l'Europe occidentale, concernant les traditions arabes sur les peuples qui habitaient autrefois le sud-ouest de la Russie. Cette esquisse avait pour but de démontrer que le commentaire publié actuellement par M. Chvolsov est la première monographie tant soit peu complète sur ce sujet. Cet auteur a vécu dans la seconde moitié du IX^e siècle et au commencement du X^e; il est le plus ancien de tous les auteurs arabes qui nous ont transmis des renseignements plus ou moins détaillés sur les peuples qui habitaient le sud-ouest de la Russie. Ibn-Dasté est plus ancien que Ibn-Fodlan, El-Basch, Istakhry, Maçoudi, etc. Cependant Ibn-Dasté est resté inconnu des historiographes de la littérature arabe et peu répandu pendant l'époque dans laquelle il a vécu. Ce n'est que chez El-Bekry, auteur de la

seconde moitié du XI^e siècle, que M. Chvolsov a trouvé des renseignements puisés chez Ibn-Dasté. Le travail de M. Chvolsov doit être considéré comme une acquisition importante, non-seulement pour la littérature en général, mais encore et tout particulièrement pour l'histoire de la Russie.

CHINE. — Une compagnie télégraphique chinoise vient de se former pour relier par un fil électrique les ports les plus importants de l'empire, Macao, Hong-kong, Souateou, Amoy, Fou-tcheou, Wen-tcheou, Ning-Po, Hang-tcheou et Chang-haï; c'est une ligne d'environ 900 milles de longueur. Quand elle sera achevée, on complétera le réseau en rattachant à ces ports toutes les lignes de l'intérieur.

— L'amiral Petz, chargé de conclure au nom de l'Autriche des traités d'amitié et de commerce avec les états de l'extrême Orient, vient d'arriver à Bangkok, où il a reçu le meilleur accueil de la cour de Siam. Il se rendra de là à Saïgon, à Peking et à Yédo.

— L'Espagne vient de conclure un traité d'amitié et de commerce avec le Japon.

CORÉE. — Les chambres de commerce de l'Angleterre s'occupent en ce moment des moyens d'assurer l'ouverture des ports de la Corée au commerce britannique.

— On vient de découvrir en Thrace une inscription curieuse, qui intéresse l'histoire militaire de notre campagne d'Egypte.

Il existe à Démotika (*Didymon-Teichos* des Anciens) une antique citadelle bâtie et fortifiée par les empereurs byzantins, et qui tombe aujourd'hui en ruines. Au milieu de ces ruines, on reconnaît des vestiges cyclopéens mêlés à des débris d'une construction romaine de l'époque des Antonins; on trouve aussi une *hypogée* ou souterrain, que les Grecs du pays appellent *prison du roi Charles*, en souvenir de Charles

XII dont la légende est encore vivante dans ces contrées. Ce cachot humide est creusé dans un terrain calcaire : l'obscurité qui y règne serait complète s'il n'entrait quelques rayons de lumière par une étroite ouverture. Jadis cette ouverture était fermée par une porte. Les murs sont couverts d'inscriptions : la plus étendue, celle qui attire d'abord le regard, est tracée avec une matière noire ; elle occupe une seule ligne de 4 mètres 40 centimètres de longueur. Ce texte a été écrit ou plutôt peint avec un soin remarquable : c'est un travail de patience fait à loisir par une main habile. Le temps et l'humidité des parois ont malheureusement détruit une partie de cette Inscription ; toutefois le début en est bien conservé et la lecture incontestable. Le voici: VINGT SOUS-OFFICIERS DE LA SIXIÈME DEMI-BRIGADE... Le reste du texte a été restitué par M. A. Dumont : *sont enfermés dans ce cachot et y sont restés... mois...* La date et le nombre des mois manquent et ne seront précisés, s'ils le sont jamais, que par des recherches ultérieures. Nous savons que l'article 8 du traité conclu le 25 juin 1802 entre la République française et la Porte contenait cette clause : « S'il existe encore des prisonniers qui soient détenus par suite de la guerre entre les deux Etats, ils seront immédiatement mis en liberté. » Il paraît enfin que les archives de notre ambassade à Constantinople possèdent de curieux documents sur les soldats de la République exilés par la Porte au centre de l'Asie-Mineure. Ces quelques malheureux donnèrent beaucoup d'ennui au gouvernement turc, qui les fit à plusieurs reprises changer de résidence. (*Journal officiel.*)

SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CHINE. — Une réunion vient d'avoir lieu à Hong-Kong, à l'effet de réorganiser la Société asiatique de cette ville qui avait cessé de fonctionner.

LIVRES JAPONAIS ORIGINAUX.

En vente par unité au bureau de la *Revue orientale*, 47, quai des Augustins — Les mardis de 4 à 6 heures. — Adresser les demandes *franco*.

- Nô-gyo-zen-syo***. Grande encyclopédie d'agriculture par Miyasaki Anteï. 11 vol. in-4°, avec figures. 56 fr. 50
- Ho-lan-zi-ï***. Grand dictionnaire hollandais-japonais, le plus complet qui existe au Japon. Magnifique édition en 11 volumes in-4°. 188 fr. 80
- Sin-dai-seï-go***. Langue antique des Japonais. Recueil historique. 3 vol. in-4°. 25 fr. 20
- Is-si***. Histoire moderne du Japon, depuis le premier taï-koun. Ouvrage très-estimé en 13 vol. in-4°. 69 fr. 50
- San-po-sin-syo***. Traité de géométrie, d'après les méthodes indigènes. 1 gros vol. in-4°. 16 fr.
- Kô-tsyô-si-ryakoû***. Abrégé des anciens historiens japonais en 10 vol. in-4° (caractères chinois corrects), belle édit. 49 fr. 50
- Zo-kô-tsyô-si-ryakoû***. Supplément à l'ouvrage précédent en 5 vol. in-4°. 16 fr. 50
- Kô-tsyô-sen-ryakoû-hen***. Histoire des guerres du Japon (caractères chinois corrects), magnifique édit., 14 vol. in-8°. 32 fr. 50
- Ni-hon gai-si***. Histoire du Japon. Ouvrage estimé d'une manière exceptionnelle et l'un des chefs-d'œuvre du pays. 12 vol. in-8° (belle édition). 79 fr. 50
- Ka-tsi-seï-kyokoû***. Traité du jeu d'échecs (*go*). 6 fr.
- Nippon seï-ki***. Histoire du gouvernement japonais. Un des meilleurs historiens du pays. 16 vol. in-4° (belle édition). 46 fr. 50
- Kawatsi-meï-syo-dzou-yé***. Description illustrée de la province de Kawatsi. 6 vol. in-4° avec fig. (belle édition). 39 fr. 10
- Saï-kokoû-san-zyou-san-syo-meï-dzou-yé***. Description illustrée des 33 lieux célèbres des pays occidentaux. Ouvrage rare et très-important. 9 vol in-4° avec fig. 71 fr. 70

Vient de paraître : *Syntaxe nouvelle de la langue chinoise*, fondée sur la position des mots, suivie de plusieurs traités sur les particules, les principaux termes de la grammaire et les idiotismes, et d'un grand nombre de fables, de légendes et d'apologues chinois, traduits mot à mot par M. STANISLAS JULIEN. Un beau vol. in-8°, chez Maisonneuve et C^{ie}, 15, quai Voltaire, à Paris. [11]

VIENT DE PARAÎTRE :

DE L'ORIGINE DU LANGAGE

Par Léon de Rosny.

(PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE)

In-8° broché — 2 francs.

Chez Maisonneuve et C^{ie}, libraires, 15, quai Voltaire, Paris. [12]

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 493^e livraison. — TEXTE : Voyage au Japon, par M. Aimé Humbert. Texte et dessins inédits. — Treize dessins de Rouargues et Tournois. — Bureaux à la librairie L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, à Paris. [13]

PHOTOGRAPHIE BERTALL & C^{IE}

15 bis, rue Boissy d'Anglas.

Spécialité de portraits carte de visite en dégradé. [14]

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, Imprimerie de SORDOLLET et fils, rue du faub. Stanislas, 3.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements : 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

Paris, le 22 juillet 1869.

La saison scientifique va bientôt se terminer : les cours du haut enseignement sont fermés, les sociétés savantes tiennent leurs dernières séances, les académiciens et les simples mortels abandonnent la reine des cités pour se reposer à l'ombre de quelques arbres champêtres et y rêver à l'ombrage de leurs futurs lauriers. Les orientalistes, comme les autres, prennent la clef des champs, et le bruit de leurs projets scientifiques se ralentit sensiblement de jour en jour.

La Société asiatique de Paris a tenu, le lundi 28 juin dernier, sa 47^e séance publique annuelle sous la présidence de M. Mohl, dans le local de M. Guillemot, 7, rue Vivienne. M. Renan y a fait une lecture en guise de *Rapport* dans laquelle il a raconté avec esprit l'histoire de cette Société qui, depuis son origine déjà très-reculée, n'a jamais changé de manière de voir, de statuts, ni même de caractère pour l'impression de son journal. On a écouté avec un vif plaisir cette lecture pleine de traits piquants et d'observations originales et on a vivement applaudi l'orateur académicien. Une observation contre les *tirages à part* a seule fait froncer quelques sourcils ; mais les fronts se sont déridés quand on a entendu M. Renan réclamer énergiquement et longuement contre les

peuples qui font de la science et écrivent en une autre langue que le français, l'anglais, ou l'allemand. Bien entendu qu'il ne s'agissait pas, dans cette docte enceinte, de rappeler l'idée d'une langue universelle, cette quadrature du cercle philologique dont un savant de bon goût aurait garde de se préoccuper. Mais alors pourquoi ne pas revenir à l'emploi du latin comme langue générale de l'érudition dans les deux mondes ? Parce que le latin ne se prête pas à l'expression des idées nouvelles, à moins d'abandonner le style de Cicéron pour adopter une latinité de bas étage. Et, au bout du compte, pourquoi ne pas y consentir ? Cette pédanterie linguistique fait à coup sûr plus de mal à la science qu'elle ne procure d'honneur à ceux qui s'en font gloire. Appeler le monde savant à constituer de nouveau le latin comme langue scientifique universelle, et discuter suivant quels principes ON PEUT en faire une langue vivante, ce serait rendre les plus grands services à la cause du progrès. Mais en sommes-nous arrivés au temps où la routine et les vieux préjugés pourront succomber dans le domaine de l'érudition, et les révolutionnaires de ce domaine sont-ils déjà nés ? C'est ce que nous n'osons affirmer.

Pour la dixième fois au moins, le bruit s'est répandu que l'Ecole spéciale des langues orientales allait être *enfin* réorganisée ; et pour la dixième fois nous apprenons de bonne source qu'il n'en est plus guère question pour le moment. M. Genteur devait lire ces jours derniers son rapport au Conseil d'Etat, et de là l'affaire devait être envoyée aux Chambres. De nouvelles difficultés ont été soulevées, et l'affaire a été renvoyée..... à une époque indéterminée. Devons-nous nous en plaindre ? Nullement. Nous en féliciter ? Peut-être.

Trois quarts de siècle ont fait de l'Ecole des langues orientales un établissement glorieux pour la France et auquel l'é-

tranger n'a rien à comparer. L'Ecole a formé les illustres orientalistes de la France et de l'Europe, et en forme de nouveaux chaque année. Elle forme également les maîtres habiles qui sont chargés de fournir des interprètes à nos consulats et à notre commerce, et ils en fourniront dès que le gouvernement leur en demandera et assurera l'avenir des jeunes gens destinés à la carrière du drogmanat. Eh bien ! qui oserait dire qu'il est à souhaiter qu'un tel établissement, rompant en visière avec tout son passé, abandonne son caractère d'enseignement supérieur pour devenir une école d'interprètes et élever des enfants à plus ou moins bien balbutier des mots orientaux. Nous disons des *enfants*, car eux seuls peuvent nous donner de bons interprètes, et nullement les hommes mûrs qui fréquentent l'Ecole pour y recueillir les leçons de ses savants professeurs.

Si on nous répond qu'on changera le public qui suit les cours de l'Ecole et qu'on y appellera des jeunes gens fascinés par l'espérance d'une position assurée par delà les mers, nous dirons à notre tour que les cours seront désorganisés et rien de plus. Les élèves qui obtenaient naguère de véritables succès seront troublés par ces nouveaux venus auxquels les mêmes leçons ne pourront convenir, et en sacrifiant les uns l'Ecole ne fera rien des autres, parce que les futurs interprètes n'y trouveront jamais, quoi qu'on fasse, l'enseignement qui leur convient.

Jouons cartes sur table..... *sed magis amica veritas*. Pour former des interprètes à l'Ecole des langues orientales, il faudrait des maîtres d'interprètes et c'est à peine si l'on peut en compter trois ou quatre qui feraient d'ailleurs ce métier avec répugnance. Pour être logique et raisonnable, du jour où l'on voudra faire de l'Ecole un collège de drogmans, on devra non-seulement changer le public, mais avant tout les professeurs. Une telle pensée ne peut venir à l'esprit de per-

sonne. Voilà ce qui fait que le projet de réorganisation de l'Ecole est de nouveau ajourné. L'éminent ministre qui a déjà tant fait pour le succès de nos études a défendu notre cause avec une énergie digne de son esprit supérieur. L'abaissement de l'Ecole des langues orientales sera évité, et la reconstitution de l'Ecole des jeunes de langues satisfera à tous les intérêts, sans sacrifier celui qui a toujours été le plus cher à la France, l'honneur national.

Actes officiels et Documents divers.

1^{er} JUIN 1869. — ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Ecole française d'Athènes. — M. GORCEIX, (Claude-Henri), né le 19 octobre 1842 à Saint-Denis (Haute-Vienne), préparateur d'histoire naturelle à l'Ecole normale supérieure, agrégé des sciences physiques, est nommé membre de l'Ecole française d'Athènes (section des sciences).

14 JUIN 1869. — ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Ecole pratique des hautes études. — M. MASPÈRO est attaché, en qualité de répétiteur pour l'archéologie égyptienne, à l'Ecole pratique des hautes études.

Variétés

EPISODE D'AKKAMADEVI.

(*Prabhulinga lîlâ*)²

Traduit pour la première fois du tamoul.

Il est une ville nommée *Uḍaḍaḍe*, entourée de bosquets

¹ Ce récit est un de ces nombreux épisodes mythologiques si abondants dans les poèmes çivaïstes du sud de l'Inde, en langue dravidienne, et pour cette raison très-peu connus en Europe. L'histoire de Mâdêvi est remarquable par sa conclusion en tout conforme aux principes philosophiques des Çivaïstes qui peuvent se résumer par une sorte de quiétisme exalté.

² Le *prabhulingatîlâ* est un poème purement dravidien. Il en existe deux

aux fleurs abondantes, d'où pleut le miel qui brise les écluses, en courant dans les canaux vers le lac parfumé, où les essaims d'abeilles avec leurs femelles murmurent bruyamment.

Là habitait un homme incomparable appelé Nirmala; le nom de ce digne personnage indique ses qualités : il possédait tout ce qui est bien, (savait) les quatre *véda* et était exempt de tout ce qui est bas.

Sa belle épouse était une femme sans égale, qui excellait dans la vertu domestique; on peut dire qu'elle était éminente par ses pénitences; elle s'appelait Sumati, comme l'or s'appelle *suvarṇa*.

De cette Sumati naquit au pur Nirmala une fille à la ceinture brillante, semblable à la gazelle de la belle main du dieu dont le haut pavillon porte un taureau (Çiva).

Après avoir enfanté cette fille comme la mer produit la lune, ils se réjouirent comme la glorieuse montagnè, à la naissance de la canne à sucre au front puissant de lune qui est aux côtés de notre dieu dont la chevelure porte le fleuve (Gange) ¹.

On dit que Nirmala, suivant les rites, mit à cette fille, pareille à la jeune déesse de la prospérité, la cendre (sacrée) et, prononçant les cinq lettres précieuses (Na, ma, çï, vâ, ya) l'orna du signe révélateur de la vérité (le lingam).

Pensant que c'était celle qui est aux côtés du (Dieu) dont la vaste chevelure porte la lune (Nirmala), qui s'était livré à d'excellentes austérités pour devenir père appela sa fille du beau nom de Mâdêvi.

versions, l'une canara et l'autre tamoule. Cette dernière doit remonter à la belle époque de la langue; elle est écrite d'un style très-pur.

¹ L'auteur rappelle la naissance de Parvati, que produisit l'Himalaya. Dans tout le reste du récit, on verra que l'auteur considère Mâdêvi comme une incarnation de Parvati.

La fille de Sumati sans taches grandit de telle sorte qu'avec elle et près d'elle grandirent, comme des enfants, ce qu'on appelle l'intelligence, la bonté, la bienveillance, la soumission, la sincérité, le vrai renoncement, les bonnes mœurs et la chasteté.

Quand était née cette enchanteresse à la ceinture fatiguée, Madan'a était accouru avec son arc recourbé pour troubler les pénitents; quand Mâdêvi grandit, il tomba désolé et son arc se détruisit.

Tout le développement des mauvaises actions tomba, toutes les bonnes œuvres s'élevèrent, quand grandit la fille de Nirmala telle que le joli croissant de la lune (ch. ix, str. 2-11).

.....

Mâdêvi qui savait tout atteignit l'âge de la puberté; la liane de sa taille s'affaissa sous le poids de ses seins¹, car elle devint belle comme le feu où l'on verse du beurre d'un beau vase tenu à la main; le monde disait partout : « nous n'avons » pas vu la pareille de cette fille ».

Bien que ses seins devinssent comme s'ils s'élevaient à l'environnement de l'un de l'autre, l'amour ne naquit pas dans son cœur, comme si elle fût restée enfant; elle commença, avec une persévérance efficace, à s'attacher au Dieu de béatitude dont le corps est à moitié celui d'une femme.

Ceux qui disaient : « elle est de l'âge jeune où Man'matha » au grand arc de canne à sucre lance ses flèches parfumées », en parlant de la femme au grand âge, attachée sans interruption au prince à trois yeux, sans aucun empêchement, se connaissant elle-même, étaient stupéfaits.

¹ On sait que les Indiens considèrent comme une grande beauté chez les femmes le développement excessif des seins et l'extrême minceur de la taille. De là ces expressions fréquentes : taille épuisée, reins fatigués par le poids des seins.

La beauté de la fille de Nirmala, l'illustre pénitent, brillait de manière à faire dire : « c'est un astre qui frappe la vue, » (c'est) le corps que n'approchent pas les abeilles de Mada » qui livra jadis bataille à Hara et qu'on hésite à distinguer » d'un *tchampaka* fleuri inaccessible aux abeilles ». Un jour, le (roi) nommé Kauçika vint se promener dans la rue où roulaient les chars d'or et de pierreries de manière à faire dire : « Mâra est venu sur un éléphant, protégé par le parasol de » lune ; » ses épaules et ses guirlandes étincelaient ; il était sur un éléphant aux trois *mada*¹, à la force inépuisable.

Il venait, pareil au dieu du ciel : les instruments grondaient comme la vaste mer ; des femmes à la taille fatiguée l'accompagnaient en chantant ; les jeunes gens marchaient à ses côtés montés sur des chevaux et les guirlandes de ses bras brillaient.

Les femmes qui le voyaient venir comme Purandara sur un éléphant superbe, sans y rien comprendre, par amour, perdaient leur pudeur, leurs vêtements, leurs bijoux éclatants ; et, gardant seulement leur vie, allaient (après lui).

Inquiètes, celles dont les yeux ressemblent à des javelots aigus et meurtriers disaient : « ô mouche dorée qui va avec » plaisir sucer sur ses tempes brillantes le doux *mada*, dis » doucement à l'oreille pendante de l'éléphant ardent : mar- » che bien doucement ».

Tandis que ces femmes souffraient ainsi de désir, le puissant monarque, qui passait dans la rue aux maisons ornées de pavillons, vit la jeune femme aux yeux prolongés jusqu'aux oreilles qui était la fille de Nirmala, le grand pénitent, exempt d'activité.

¹ Les Indiens désignent ainsi les trois liqueurs émises par un éléphant en rut : celle qui découle de ses tempes, celle de sa trompe et sa liqueur séminale. Aussi doit-on traduire souvent par *éléphant mâle* les mots *ma-dayānæ*.

Avant qu'il ait pu se demander s'il l'avait vue ou non, le cruel Mâra s'élança, prit son (arc de) canne à sucre, vint et le frappa de ses flèches. Le roi, qui gouvernait le monde, resta, sans se posséder, sur son éléphant, blessé dans son âme et se demandant : « l'ai-je encore (mon âme)? ou ne l'ai-je plus? »

« Est-ce la belle Mâ (Lakchmi) aux yeux fleuris venue ici, » sur cette terre, parce qu'elle ne peut plus résider sur sa » fleur, à cause du poids de ses seins? est-ce une étoile des- » cendue sur notre sol sous la forme d'une femme? est-ce » une (femme) aux bracelets d'or, *kânda!* (*gloriosa superba*) » odoriférant? Je ne le sais ».

« Marchant comme une liane, venant au devant de moi, » elle m'a troublé. J'ai perdu l'esprit, je suis tombé dans le » délire, je ne vois plus où je suis. Si elle ne me sauve au- » jourd'hui en me disant : n'aie pas peur, j'éprouverai par » ma douleur le sort du coton qui voit le feu ».

En pensant ainsi, le roi, devenu pareil à la graisse fondue au feu brûlant, s'adressa à un homme qui était devant lui, à côté, et, tout troublé, lui dit : « Sache quelle est cette femme, » cette vierge, qui est sortie de cette porte, pareille à [l'or » ou à Lakchmi) la déesse d'] or ».

Celui-ci courut, s'informa, revint et parla. Le roi, dans un grand trouble ardent, ayant appris que cette femme à la taille fatiguée était la fille d'un *tel*, s'en alla en se demandant : « par quel moyen arriverai-je à cette fille? »

Arrivé dans son palais, le roi pensa dans son esprit : « Les » prêtres qui sont purs et exposent la sagesse et les femmes » aux beaux bijoux brillants d'or pur, si on les approche par » force ne font pas plaisir; j'arriverai à elle par négociation ».

Celui qui possédait un vaste terrain choisit des matrones habiles à de pareils messages et leur donna cet ordre : « allez » et parlez à la fille de Nirmala, le juste, pour qu'elle

» devienne sans reproche la maîtresse de ma maison (mon épouse) ».

« Seigneur, nous ferons ainsi », dirent-elles, et elles s'en allèrent doucement à la maison (désignée), virent le visage sacré du bon Nirmala et lui exposèrent les intentions du souverain de la terre. Il refusa et dit : « ô femmes pures, ceci ne nous convient pas. »

« Si votre fille », reprirent-elles, « devenait la grande épouse du roi, ne savez-vous pas que toute la fortune de ce roi serait à vous ? Quels sont les hommes qui évitent l'arrivée de la déesse du bonheur (Lakchmi) quand elle se présente d'elle-même ? » Il répondit :

« Ceux qui, songeant au profit qui leur en arrivera dans cette vie, s'engagent à donner leur fille aux beaux et vastes seins à qui il ne convient pas, dans l'autre vie, tombent dans un enfer profond, y sont plongés et souffrent sans que personne les voie.

» On dit qu'il est mieux de quitter ce corps incommode par son poids que de vivre en faisant ce qui n'est pas convenable. Vous avez dit quelque chose qui ne me plait pas, ô femmes ! cela ne vous sied pas », dit-il, et les femmes reprirent :

» Une demande d'un monarque à son sujet ressemble à la demande d'un brigand qui court dans les bois, séjour des bêtes sauvages, le glaive nu à la main et qui dit : « donne-moi cet objet. Ne sais-tu pas cela, toi qui es sage ? »

A ces paroles des femmes, Nirmala dit : » Notre (fille) à l'abondante chevelure parfumée est-elle une enfant ? non. Allez lui dire vos projets. Si elle y consent, ce sera bien. Allez ». Il dit et elles, le cœur joyeux, se rendirent auprès de la jeune fille et lui parlèrent ainsi : « O toi, liane fleurie, dont les seins sont de beaux boutons de fleurs, si tu calmais avec une grande bonté l'âme de notre souverain, tu de-

» viendrais la mère de tous les êtres qui habitent sur la terre
» aux pays charmants ».

A ces mots, notre mère qu'avait mise au monde Nirmala, songea à un expédient pour quitter la maison (et faire pénitence), au moyen du roi. Elle dit : « ô vous qui ressemblez
» à l'or ! si le roi me fait un serment, ce que vous avez dit
» est bien. »

(A suivre.)

JULIEN VINSON.

Bibliographie.

Dictionnaire français-arabe des dialectes vulgaires d'Alger, d'Egypte, de Tunis et de Maroc, par J. J. MARCEL. 2^e édition. Paris (Maisonnette et C^{ie}), 1869; un vol. in-8^o.

Le *Dictionnaire français-arabe* de Marcel, était depuis longtemps épuisé. MM. Maisonneuve ont compris qu'il était utile de réimprimer un livre aussi commode et qui avait obtenu dans son temps un si légitime succès. La langue arabe, d'une importance déjà considérable à l'époque où écrivait le savant membre de l'expédition d'Egypte, est devenue un idiome des plus utiles pour la France, depuis la fondation de notre belle colonie algérienne. Nos relations sans cesse plus fréquentes avec le Levant, le développement que l'ouverture prochaine du canal de Suez doit donner à notre commerce en Egypte et dans la mer Rouge, tout contribuait à faire de ce livre, un ouvrage pratique des plus nécessaires à nos orientalistes.

Si Charles-Quint avait quelque raison de dire que « le latin est la langue pour parler aux savants, l'allemand aux chevaux, l'anglais aux oiseaux, l'italien à sa dame, le français à son ami, l'espagnol à Dieu », il n'est pas moins juste d'ajouter que ce monarque souverain des Espagnes et des Indes, mai-

tre des colonnes d'Hercule et des Portes de l'Aurore, aurait pu ajouter, comme M. Marcel, avec toute confiance : « *l'arabe est la langue spéciale du commerçant.* »

Si l'on réfléchit en effet aux immenses régions du continent africain que d'intrépides voyageurs ont livrées à notre curiosité, on peut dire que l'arabe, langue sacrée de toutes les populations musulmanes, est l'idiome le plus répandu dans toute l'Afrique, depuis la côte occidentale de Maroc, jusqu'aux limites orientales de la côte d'Aden et de Somal, et dans une certaine mesure jusqu'à l'île de Madagascar elle-même.

Le Dictionnaire de Marcel est un livre pratique avant tout. C'est donc l'arabe vulgaire dont il nous fournit les mots, notés d'abord en écriture indigène *nesky*, ensuite en lettres latines de manière à fournir la prononciation exacte au premier coup d'œil des commençants. Enfin l'auteur y a ajouté un choix de mots et de locutions berbères, dans le but de faciliter les relations des Français avec la nombreuse population Kabyle de l'Algérie.

Il est évident que le Dictionnaire que nous annonçons ne peut être considéré comme un livre complet en son genre, car il ne renferme guère que 10 à 12,000 mots; mais on peut assurer que ce nombre est plus que suffisant pour tous ceux qui, sans prétention littéraire, demandent avant tout à comprendre et à parler couramment l'idiome journalier des nombreuses populations musulmanes des pays barbaresques et des Echelles du Levant. — THÉOD. DHELIN.

Manuel d'histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques, par FRANÇOIS LENORMANT, sous-bibliothécaire de l'Institut, 3^e édition. Paris (Lévy, éditeur, 27, rue de la Seine), 1869; trois vol. in-12, avec atlas, in-4^o.

Le livre que M. François Lenormant vient de publier sous ce titre est devenu le *vade-mecum* indispensable de tous ceux

qui s'occupent d'histoire ancienne et d'érudition ; il a eu deux éditions épuisées en moins d'un an et a été traduit en allemand et en anglais. L'Académie française lui a décerné tout dernièrement un de ses prix.

M. Lenormant a comblé par ce livre une lacune des plus graves dans notre littérature scientifique. Il a le premier mis à la portée du grand public, dans un résumé substantiel et complet, les résultats des immenses découvertes faites de nos jours par la philologie et l'archéologie, découvertes qui ont révélé les annales, si longtemps ignorées, des vieilles civilisations de l'Asie antérieure et de l'Égypte. Il ne s'est pas borné à résumer les travaux des autres ; il y a joint les fruits de ses propres recherches, et sur bien des points ses récits ont un caractère aussi original que solide.

Dans l'édition qui vient de paraître, le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* est réellement un livre nouveau. Sans compter de très-nombreuses corrections et des additions de détail, faites presque à chaque page, qui ajoutent beaucoup à la valeur de l'ouvrage, certains chapitres des plus importants ont reçu une rédaction nouvelle, ceux qui traitent des Assyriens, par exemple, et bien des questions importantes y sont élucidées pour la première fois. De plus, l'auteur a ajouté un volume entier, consacré à l'Arabie et à l'Inde, qui n'est pas la moins curieuse partie de son livre.

En même temps que cette nouvelle édition de son *Manuel*, M. Lenormant publie un *Atlas d'histoire ancienne de l'Orient*, composé de vingt-quatre cartes magnifiquement exécutées. Nous y avons particulièrement remarqué la géographie des monuments égyptiens, celle des monuments assyriens et celle des inscriptions perses des Achéménides. C'est un travail du caractère le plus scientifique, entièrement neuf et que personne n'avait encore tenté. Il n'a pas moins d'importance pour l'ethnographie que pour l'histoire.

M. VICTOR DURUY.

M. Duruy n'est plus ministre : il appartient désormais à l'histoire. A la voix populaire, à tous les échos de la presse qui répètent à l'envie que peu ou point de ministres ont su rendre, en si peu de temps et avec si peu de ressources, des services aussi signalés à la noble cause de l'instruction publique, joignons-nous pour dire combien il a fait pour le progrès de l'orientalisme. Aucun de ses prédécesseurs n'a su donner un égal développement à l'enseignement des langues orientales ; et si M. Duruy n'a pas eu l'honneur d'attacher son nom à la réorganisation de notre Ecole spéciale, il a eu du moins le mérite, bien rare à notre époque, de savoir résister contre toutes les influences qui, sous prétexte de faire de cette Ecole un établissement essentiellement pratique, tendaient à la faire tomber du rang où trois quarts de siècle d'un enseignement glorieux avaient su la placer aux yeux de toute la science européenne.

La *Revue orientale*, qui n'a pas hésité à donner à l'illustre ministre démissionnaire de fréquents témoignages de son estime, désire lui apporter dans sa retraite la nouvelle expression de sa vive et respectueuse reconnaissance.

Pour toute la rédaction :

CHARLES DE LABARTHE. — LÉON DE ROSNY.

Nouvelles et Mélanges.

CANAL DE SUEZ. — Il paraît décidé que le sultan Abd-ul-Azis présidera à l'ouverture du canal de Suez.

HUSSEIN-PACHA. — C'est pour un mois entier que Hussein-Pacha va s'installer, avec son gouverneur, au château de Saint-Cloud, comme hôte de la cour de France. Il y est arrivé le lundi 12 juillet, lendemain du départ de son frère Hassan-Pacha pour le Caire ; dès l'avant-veille, samedi, le khédivé, son père, avait définitivement quitté Paris pour les Eaux-Bonnes. Une lettre, signée par le grand-chambellan duc de Bassano, a transmis hier au jeune prince égyptien cette auguste invitation.

ARRIVÉE DE COCHINCHINOIS. — De jeunes Cochinchinois, au nombre de 28, arrivés à Toulon sous la conduite de deux frères maristes, sont partis pour Marseille où ils doivent commencer leurs études ecclésiastiques au collège de Saint-Charles.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE. — La bibliothèque de la Société asiatique demeurera, jusqu'à nouvel ordre, dans le local très-insuffisant de M. Guillemot, et ne sera pas transportée à la Sorbonne, comme il en avait été question. Un nouveau projet, qui paraît avoir quelque chance de succès, consisterait à l'établir dans les bâtiments que l'on doit construire pour la réorganisation du lycée Louis-le-Grand, où elle serait contiguë au local affecté à l'Ecole des jeunes de langues. Un autre projet consisterait à réunir la Société à plusieurs autres Sociétés savantes de la capitale, afin d'arriver à l'édification si désirable à Paris d'un *Hôtel des Sociétés savantes*. Nos lecteurs pourront lire avec intérêt la lettre qui a été publiée à ce sujet par M. Gaidoz, dans la *Revue des cours littéraires* du 3 juillet courant.

— M. Sandou-Udhayar de Pachacaday, chargé du cours complémentaire de tamoul, a terminé ses leçons, le 30 juin dernier, par un discours prononcé dans la salle n° 3 du Collège de France. Nous avons le vif regret de ne voir publier

aucun des discours du savant dravidiste, de telle sorte que ses idées ne peuvent être discutées par les juges compétents.

MAHABHARATA. — Nous sommes heureux d'annoncer aux amis des lettres indiennes que la traduction française du *Ma-habharata*, la plus grande épopée de l'Inde brahmanique, demeurée inachevée par suite de la mort de Hyp. Fauche, a trouvé des continuateurs dans la personne de deux élèves de M. le professeur Foucaux.

SAMARKAND. — Le *Bulletin de la Société de Géographie*, de mars-avril 1869, contient un article intéressant sur Samarkand, traduit de l'*Invalide russe* par M. P. Wœlkel, et dû à la plume de M. de Khanikof, qui visitait la Boukharie en 1844 ; les progrès incessants de la Russie dans cette partie de l'Asie appellent de plus en plus l'attention sur une contrée que la *Relation* de M. Vambéry vient de mettre tout à fait en relief.

M. de Khanikof renvoie, pour la description complète de Samarkand, à son ouvrage sur le *Khanat de Boukhara*, publié en 1843, et au *Voyage* de Lehman, que le général Helmerssen nous a donné dans le dix-septième cahier des *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches* (Notices pour servir à la connaissance de l'empire russe). Il faut joindre à ces indications celles que M. Sédillot a réunies dans son *Introduction aux Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg* (t. I^{er}, p. civ), où il a inséré la description de Samarkand qui se trouve dans les *Mémoires* de Baber, et des extraits d'un opuscule peu connu de Kehr. — Nous devons aussi à M. Sédillot une notice sur une *Carte routière de Mesched à Boukhara* et un plan de *Boukhara* par un ingénieur persan, qui a paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de septembre 1852, ainsi que quelques remarques critiques sur l'ouvrage de M. Vambéry, qu'on peut lire dans le même recueil.

TÉLÉGRAPHIE. — Les concessions nécessaires ont été accordées à une compagnie télégraphique formée dans le but de relier à la Cochinchine française le système télégraphique de l'Inde anglaise par une ligne qui, de Bangkok, ira par Siam et le Cambodge à Saïgon, d'où elle sera prolongée jusqu'au cap Saint-James ou cap Padaran, et de là, par câble sous-marin, à Hong-Kong. (*Liberté coloniale.*)

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

EN VENTE . Le tome 1^{er} de la nouvelle série de la *Revue orientale*, comprenant les deux fascicules de mémoires orientaux. Un beau volume in-8° avec planches, broché 12 fr. 50. — Relié en demi-marquain, 15 fr. [15]

Nouvelle publication périodique à 12 fr. par an.

REVUE ETHNOGRAPHIQUE

MÉMOIRES ET TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE.

Le 1^{er} numéro de la *Revue ethnographique*, mémoires et travaux de la Société d'Ethnographie, renferme les articles suivants :

Essai sur la théorie de l'ethnographie, par le professeur *Léon de Rosny* (1^{er} article). — Les castes de l'Inde dravidienne, par *J. Vinson*. — Les migrations atlantiques, par *Clémence Royer*. — Recherches sur la législation des peuples malays, par le professeur *Dulaurier*, de l'Institut. — Sur la menstruation dans les différentes races, et sur quelques cérémonies pratiquées à l'époque de la puberté, par *Ch. de Labarthe*. — La haute antiquité et l'écriture sacrée du Yucatan, par *Brasseur de Bourbourg*. — De la crâniométrie, avec figures. — Ethnographie sémitique, par le vicomte *de Rougé*, de l'Institut. — Ethnographie slave, par *Duchinski* (de Kiew). — Bibliographie. — Nouvelles et mélanges. — **PLANCHES.**

La *Revue ethnographique* paraît régulièrement tous les trois mois par livraisons d'au moins 8 feuilles d'impression avec planches, de manière à former chaque année un beau volume accompagné d'une table analytique. Le prix de la souscription à l'année est de 12 fr. pour Paris et les Départements. Pour l'Etranger, le port en sus.

On s'abonne chez Amyot, libraire de la Société, 8, rue de la Paix, à Paris. [16]

Nancy, le 27 juillet 1869. — SORDOILLET et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

Paris, le 26 août 1869.

Le mois d'août est le mois des voyages et des décorations. Si cette année il est vrai que les orientalistes aient beaucoup profité de ceux-là, on ne peut pas en dire autant de celles-ci, et la faveur gouvernementale s'est montrée fort discrète à leur égard. C'est à peine si l'on peut dire que trois noms qui nous appartiennent figurent dans ces longues colonnes où les rubans rouges de toutes largeurs se répandent à profusion. MM. Franck, Bréal et Derenbourg, tous trois israélites, ont seuls obtenu l'honneur d'y figurer, et il n'y a guère que le dernier qu'on puisse appeler, à proprement parler, un orientaliste, c'est-à-dire un homme qui a établi sa réputation à l'aide de traductions de textes orientaux. M. Franck appartient à l'Académie des sciences morales et politiques, et est surtout un philosophe ; M. Bréal est le traducteur de la *Vergleichende Grammatik* de Bopp, et, comme professeur de grammaire comparée au Collège de France, est surtout un philologue ; M. Derenbourg, correcteur pour les langues orientales à l'Imprimerie impériale, s'est seul fait connaître par des traductions qui établissent sa profonde connaissance des idiomes sémitiques.

Quant à l'Ecole impériale des langues orientales, elle a été

complètement oubliée. On s'attendait cependant à voir décorer à l'occasion du 15 août un de ceux d'entre ses membres qui ne font pas encore partie de la Légion d'honneur : M. l'abbé Favre, présenté périodiquement depuis quatre ans, M. de Rosny, M. Latouche et M. Sédillot qui, par les services incessants qu'il rend à ce grand établissement, aurait dû être depuis longtemps promu au grade d'officier. L'absence de son nom sur les listes et celle de M. l'abbé Favre ont été tout particulièrement pénibles au monde oriental. Quant à M. de Rosny, au lieu de rester sur la brèche et de remuer tout l'entourage de la grande chancellerie, il a préféré passer la mer pour aller vivre au milieu d'une troupe de Japonais qui visite en ce moment l'Angleterre. Les absents ont toujours tort, qu'il ne l'oublie pas. En revanche, il nous annonce qu'il a réuni en Angleterre les plus curieuses observations et recueilli de nombreux matériaux pour ses études. S'il nous en fait profiter l'année prochaine à la réouverture du Collège de France, nous ne nous plaindrons pas qu'il ait si peu songé à faire rougir le ruban de sa boutonnière.

La prochaine fête de l'inauguration du canal de Suez doit être un véritable événement pour les orientalistes. Beaucoup d'entre eux se préparent à partir pour l'Egypte. La *Revue orientale* sera de la partie, et nous pouvons dès à présent promettre à nos lecteurs d'intéressants détails sur ce grand événement international.

Actes officiels et Documents divers.

11 AOUT. — DÉCRETS IMPÉRIAUX.

Légion d'honneur. — Sur la proposition du ministre de l'Instruction publique, ont été nommés :

Commandeur : M. FRANCK, membre de l'Académie des sciences morales et du Conseil impérial, professeur au Collège de France, auteur de plusieurs livres estimés, officier depuis 1844.

Chevaliers : MM. BRÉAL (Michel), professeur au Collège de France ;
DERENBOURG (Joseph), ancien chef d'institution, orientaliste ;
SACHOT (Octave), homme de lettres : mission en Italie et en Orient.

Sur la proposition du ministre des Affaires étrangères, ont été nommés :

Commandeur : M. DE BONNIÈRES DE WIERRE, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Téhéran.

Chevaliers : MM. BLANCHARD DE FARGUES, consul de France, à Tiflis ;
GRAMPON, consul de France, à Tauris.

Académies et Sociétés savantes.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE. — *Prix de linguistique, fondé par M. de Volney.* — La Commission avait annoncé, pour le concours de 1869, qu'elle accorderait un prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 1,200 fr. à l'ouvrage de PHILOGIE COMPARÉE qui lui en paraîtrait le plus digne parmi ceux qui lui seraient adressés.

Sept ouvrages imprimés ou manuscrits ont été envoyés au concours.

N° I. — *Einfacher Plan zur Systematisirung verschiedener Special-Alphabete, eines Universal-Alphabets und einer Pasi-graphie*, par Ant. SCHMITT ; Mayence, 1866 ; br. in-8°.

N° II. — *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par R. DOZY et le docteur W. H. ENGELMANN ; 2° édition ; Leyde et Paris, 1869 ; 1 vol. in-8°.

N° III. — *Les Français du Nord et du Midi*, par M. Eugène GARCIN ; 2° édition ; Paris, 1868 ; in-12.

N° IV. — *Origine du langage et des mythes*, par M. Morgan KAVANAG, manuscrit de 187 pages in-4°.

N° V. — *Extrait succinct de l'Essai d'alphabet général, harmonique et économique européo-arabe*, par un anonyme ; manuscrit de 9 pages in-4°.

N° VI. — *La langue primitive basée sur l'idéographie lunaire, principe des idiomes anciens et modernes*, par M. A. DE VERTUS ; Paris, 1868 ; br. in-8°.

N° VII. — *The old-northern Runic monuments of Scandinavia and England, now first collected and deciphered*, by George STEPHENS, F. S. A. ; Londres, 1867-1868 ; 2 vol. in-folio.

La Commission décerne le prix au *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par MM. R. DOZY et W.-H. ENGELMANN.

La Commission annonce qu'elle accordera, pour le concours de 1870, une médaille d'or de la valeur de 1,500 fr. à l'ouvrage de PHILOGIE COMPARÉE qui lui en paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui seront adressés. — Il faudra que les travaux dont il s'agit aient été entrepris à peu près dans les mêmes vues que ceux dont les langues romanes et germaniques ont été l'objet depuis quelques années. L'analyse comparée de deux idiomes, et celle d'une famille entière de langues, seront également admises au concours. Mais la commission ne peut trop recommander aux concurrents d'en-

visager sous le point de vue comparatif et historique les idiomes qu'ils auront choisis, et de ne pas se borner à l'analyse logique, ou à ce qu'on appelle la *Grammaire générale*. — Les mémoires manuscrits et les ouvrages imprimés, pourvu qu'ils aient été publiés depuis le 1^{er} janvier 1869, seront admis au concours. Ils ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1870. Ce terme est de rigueur. Ils devront être adressés, francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit.

Les concurrents sont prévenus que l'on ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours ; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Prix décernés pour 1868 et proposés pour 1869 et 1870.* — L'Académie a décidé, par délibération du 24 juillet, que sa séance publique de 1868 serait remise au mois de novembre, à un jour qui sera fixé ultérieurement. Elle a cru qu'il était nécessaire, pour la satisfaction et l'utilité des concurrents, de faire connaître d'avance les jugements des concours qui seront proclamés et les sujets de prix qui seront proposés de nouveau ou pour la première fois, dans la séance publique, ainsi qu'il suit.

L'Académie avait proposé en 1866, pour sujet du prix ordinaire à décerner en 1868, la question suivante : *De la lutte entre la philosophie et la théologie des Arabes au temps de Gazzali, et de l'influence que cette lutte a exercée sur l'une et sur l'autre.*

Un seul mémoire a été déposé pour ce concours. Le prix n'a pas été décerné.

L'Académie, désirant provoquer de nouvelles études sur cet intéressant sujet, proroge le concours, et, pour plus de

clarté, elle modifie les termes de la question (voir plus loin).

L'Académie avait prorogé jusqu'à 1868 le terme du concours ouvert en 1864, sur la question suivante :

Explication théorique et catalogue descriptif des stèles antiques, représentant la scène connue sous le nom de REPAS FUNÈBRE.

Deux mémoires ont été déposés pour ce concours. Le prix, de la valeur de *deux mille francs*, a été décerné à M. Albert DUMONT, membre de l'École française d'Athènes, auteur du mémoire inscrit sous le n° 2.

SUJETS PROPOSÉS POUR LES CONCOURS DE 1869 ET 1870.

L'Académie rappelle, pour sujet du prix à décerner en 1869, la question qui suit :

Faire connaître l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête romaine. Rechercher l'état de la population, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie ; exposer l'organisation administrative du pays ; montrer ce que les rois grecs ont conservé des anciennes lois de l'Égypte et ce qu'ils ont introduit des institutions de la Grèce et de la Macédoine.

Elle proroge au 31 décembre 1870 le terme du concours relatif à la *philosophie des Arabes au temps de Gazzali*, et elle modifie de la manière suivante les termes de la question :

Faire l'histoire de la lutte entre les écoles philosophiques et les écoles théologiques sous les Abassides ; montrer cette lutte commençant dès les premiers temps de l'islamisme avec les Moazélites, se continuant entre les Ascharites et les philosophes, et se terminant par la victoire complète de la théologie musulmane. Exposer les méthodes dont se servaient les deux écoles et la manière dont les théologiens ont emprunté

les procédés de leurs adversaires. Montrer l'influence que le soufisme a exercée à plusieurs reprises sur ces luttes ; mettre en lumière les circonstances principales qui ont pu contribuer à la ruine de la philosophie dans le khalifat d'Orient.

Chacun de ces prix sera de la valeur de deux mille francs.

Elle proroge également au 31 décembre 1869, le terme du concours dont le sujet est :

Faire l'analyse critique et philologique des inscriptions himyarites connues jusqu'à ce jour.

Enfin l'Académie propose pour sujet de prix à décerner en 1870, cette question nouvelle :

Étude des chiffres, des comptes et des calculs, des poids et des mesures, chez les anciens Égyptiens.

Le mémoire devrait comprendre : 1° l'étude comparative des chiffres, dans les diverses écritures hiéroglyphique, hiératique et phonétique ; 2° l'exposition des méthodes suivies pour les comptes et particulièrement pour la comptabilité publique, et l'étude des calculs de divers genres contenus dans les monuments ; 3° la détermination de la valeur des poids et mesures, et l'étude des procédés d'arpentage et de calcul des surfaces.

On appelle spécialement l'attention sur les renseignements fournis par les nombreux calculs reproduits sur les murailles d'Edfou, sur les registres de comptabilité publique conservés dans les divers musées et en général sur les papyrus et les ostraca contenant des calculs.

Chacun de ces prix est de la valeur de trois mille francs.

Par décision du Conseil de l'Athénée oriental, en date du 18 août courant, la *Revue orientale* publiera désormais le compte-rendu des travaux de cette Société.

Variétés.

EPISODE D'AKKAMADEVI.

(*Prabhulinga lîlâ*).

Traduit pour la première fois du tamoul (*suite et fin*).

Les messagères, croyant avoir compris par les paroles de la liane d'or qu'elle était prise d'amour : « ma fille », dirent-elles, « pour obtenir ta grande bienveillance, notre roi est » capable de (tout) faire, quelque chose que tu lui dises ».

Ces femmes, le cœur plein de zèle, allèrent le dire au roi. Ce héros se réjouit beaucoup en son cœur et se rendit au lieu où était celle qui ressemblait à la limpide ambrosie. Que ne consent pas à faire celui qui a la vile maladie de l'amour ?

Il ne pensa pas que les seins de cette liane étaient des col-lines d'or ; il crut que c'étaient des vases domestiques. Il supposa que son front était un arc ; il ne s'imagina pas que c'était le blanc croissant. Il dit qu'elle serait à lui, persuadé que c'était une (simple) femme.

« Pour que tu me fasses une grâce et que tu me sois favorable, dis ce que je dois faire. Je le ferai », dit le roi des rois. A ces mots : « ô toi dont les épaules sont des montagnes, jure-moi que tu ne me posséderas pas par violence, » répondit-elle en se tenant à l'écart.

« Je ne te ferai pas violence, si ce n'est avec le consentement de ton cœur. Pour cela je ferai un serment, ô toi » dont la taille est fine comme la liane de l'éclair qui s'élève » sur les nuages. Écoute ». Ainsi parla le roi des rois aux noirs éléphants mâles dont les (visages sont pleins de) petites taches.

« Celui qui va chez lui manger pendant qu'il a d'honorables hôtes ; le pécheur qui prend une autre nourriture que ses convives (une meilleure) ; le coupable qui ne mange

- » pas après sa mère et son père (mais avant eux) ; le cruel
- » qui prend ses repas sur le midi sans regarder les malheurs ;

- » Celui qui mange des mets réprouvés ; celui qui prend ses
- » repas sans avoir rendu son culte à l'Immaculée ; celui qui
- » fait manger (à ses hôtes) des mets dont ils ne veulent pas ;
- » celui qui se réjouit dans son cœur à la ruine de ceux qui
- » ont acquis de la fortune par de bons moyens et qu'il regardait avec un esprit envieux et chagrin ;

- » Celui qui traite une vache et prend le lait sans en laisser au veau ; celui qui détruit le bon service qu'on lui a
- » rendu ; celui qui dévie et manque à la justice ; le cruel
- » qui regarde palpir l'être qu'il a immolé ; le pusillanime
- » qui fuit et s'échappe en abandonnant son chef sur le champ de bataille ;

- » Celui qui repousse sans lui être bienveillant celui qui est
- » venu lui demander sa protection ; celui qui ne donne pas
- » après avoir dit : « nous donnerons » ; celui qui arrête (la main) et empêche (de faire) un don généreux ; celui qui
- » mène au péché et aide (à le commettre) ; celui qui trahit
- » après s'être lié avec intention ;

- » Le méchant qui transgresse les ordres de ses parents ; le
- » pécheur qui ne se lève pas en voyant venir à lui des pénitents ; l'inférieur qui apprend les sciences précieuses comme
- » par un larcin et ressemble ainsi au sage ; celui qui repousse sans leur faire place les honnêtes gens venus pendant la nuit comme hôtes ;

- » Celui qui après avoir dit en face des éloges fait par
- » derrière un sourire de mépris ; celui qui vit heureux, tandis que ses nombreux parents souffrent dans la misère ;
- » celui qui s'empare de l'objet précieux déposé par quelqu'un
- » avec confiance (chez lui) ; celui qui dit : non, quand on
- » réclame le salaire promis après avoir fait faire un travail pénible ;

» Celui qui continue à vivre avec une épouse qui a perdu
 » la chasteté; celui qui médite la possession de la belle épouse
 » d'autrui; celui qui a honte dans son cœur de vénérer le
 » (sage) qui a compris le sens des mots; celui qui se perd
 » en engraisant son corps du produit de la vente des choses
 » qui ne doivent pas se vendre;

» Celui qui dépose son urine ou ses excréments dans un
 » champ superbe, dans une rivière, dans un jardin, dans un
 » temple; celui qui repousse (le voyageur) de l'antique che-
 » min; l'avide marchand qui vend en trompant sur le prix;
 » celui qui s'humilie et pour un salaire exécute les ordres
 » vils d'un homme sans caste;

» Celui qui dans la brouille révèle ce qu'il a appris dans
 » l'amitié; celui qui cherche les fautes d'autrui et en parle;
 » celui qui prononce dans la colère des paroles cruelles et
 » contraires aux convenances; l'ignorance qui se conforme
 » aux dires d'une épouse insensée;

» Le violent qui sépare les gens unis pour voir la querelle;
 » celui qui dit des choses qui ne sont pas dans les livres
 » procurant la science; celui qui saisi d'envie pour le bien
 » (d'autrui) en parle mal; celui qui fait tomber une grande
 » colère sur les faibles;

» Celui qui confie les bonnes œuvres à la fortune des
 » autres; le pauvre ignorant qui, pour avoir du plaisir sur
 » cette terre, délaisse les œuvres à faire pour l'autre vie;
 » celui qui a du mépris pour les pénitents; celui qui commet
 » toujours le péché dans ses actions;

» Je deviendrai tel si je me conduis sans exécuter ce que
 » tu auras dit, quoi que ce soit ». Ainsi parla le beau (roi)
 envié de *Vél* (l'Amour). Mâdévî, aux yeux semblables au
 lotus bleu, consentit alors : « S'il en est ainsi », dit-elle,
 « allons; viens », et le monarque s'épanouit de bonheur.

Le roi se rendit le premier au palais. Mâdévî, au beau

front orné du *bottu*¹, à la bouche rose, aux longs yeux pleins de petits traits rouges et pareils à des lances brillantes, monta dans son palanquin, se mit en marche, environnée de ses femmes aux beaux bracelets, et entra où était entré le souverain des rois.

Le roi la voyant seule, la supplia, impatient en son cœur, brisé, fondu, amolli comme la laque au feu, en ces termes :
 « O jeune rameau fleuri, prend dans ta pensée (la résolution)
 » de donner la barque de tes seins pour traverser la mer de
 » l'amour, difficile à franchir ».

En voyant les abondantes paroles pleines d'amour du roi, la jeune fille fit un petit sourire : « O toi », dit-elle, « qui
 » ressembles à l'éléphant immobile, lié par la chaîne de l'hon-
 » neur, quand tu auras exécuté l'ordre dont je t'ai parlé,
 » nous causerons (d'amour) ».

« Quoi que je doive faire, je l'exécuterai. Parle », dit le roi. A ces mots, la (femme) aux beaux bracelets reprit :
 « Honore avec des fleurs sur l'autel de ta main, devenu un
 » homme pur, le grand *lingam* éclatant de Çiva, que cher-
 » chent (en vain) Arya et Mâl; tu me posséderas ensuite ».

Par ces paroles, elle, qui ressemblait à un cygne, arrêta (court) le monarque qui s'était levé en se disant : « Je la
 » presserai dans mes bras à écraser ses jeunes seins ». C'est ainsi que dans le désert on court, on saisit la main bienveil-
 lante qui porte de l'eau à la bouche.

S'il y avait du miel dans le bouton de fleur, s'il y avait des épis dans le bourgeon, si les plaisirs de l'amour pouvaient arriver dans l'enfance, la bonne conduite qui fait adorer le

¹ Le *bottu* (en sanscrit *tilaka*) est la marque distinctive du çivaïsme. C'est un cercle en cendre de bouse de vache, de la grosseur d'un pain à cacheter ordinaire, qu'ils se mettent au milieu du front. Quelquefois, on tire au-dessous trois raies de la même cendre.

dieu sans taches qui a un taureau pour monture serait venue dans le cœur du prince, imbu de la haine du çivaïsme.

Pensant au serment prononcé, le roi ne la toucha pas. « Il » ne convient pas », dit-il, « que nous rendions jamais hommage à votre seigneur irrité contre les trois villes » — « O incomparable ! » répondit-elle, « nous ne pouvons tous- » cher tes fortes épaules ».

Comme si les paroles de la jeune femme à la chevelure démesurée eussent lié ses mains et sa bouche, le (roi) dont les épaules étaient des colonnes de resplendissantes pierres précieuses resta sans rien faire, dompté, son amour s'étant détruit comme flamme s'éteint. Celle dont les yeux étaient de longues lances aux fers pointus songea à s'en aller faire pénitence.

Le prince qu'on nomme l'ascétisme s'emparant de l'antique cité de son âme, comme si toutes les suggestions du prince qui est le désir s'évanouissaient, elle se dépouilla de tous ses bijoux et de ses vêtements, dénoua sa chevelure et en recouvrit son corps, pareille à une statue d'or et de pierreries cachée dans une boue noire abondante.

Le roi demeura tout troublé et se dit : « est-elle devenue folle ? » Inspirée, le *lingam* de Çiva dans la main, pleine de joie, comme si elle avait obtenu l'objet de ses pensées, la femme dont les yeux répandent la grâce qu'elle possède, quitta le roi et se rendit dans la rue, brillante.

Sa mère et son père, l'apprenant, pensèrent : « qu'est-il » arrivé à notre précieuse fille ? » et ils vinrent tout en pleurs. « Vous vous déssolez », dit-elle, « croyant que je suis votre » fille ; ne géissez pas avec désespoir. Pour me connaître » moi-même, je cherche et je vais au saint Guru qui répand » sa grande miséricorde ».

A ces mots, sans les regarder, elle partit s'éloignant d'eux comme s'ils ne (lui) étaient rien. Le bienheureux nommé

Nirmala et **Sumati** dirent : « ce qu'elle a résolu est bien » ; ils songèrent : « la gloire appartiendra à toute notre race », et ils gardèrent [méritèrent] leur nom.

Tous ceux qui la voyaient, le cœur amolli et fondu, tout en pleurs, disaient : « pourquoi cette façon d'aller ainsi avec »
 » l'apparence d'un démon, de cette femme aux bracelets bril-
 » lants qui est venue comme l'éclatante déesse du bonheur
 » (Lakchni) au grand palais fleuri, sur un palanquin, à la
 » suite du puissant ? nous l'ignorons ».

Ils disaient : « nous avons vu cette femme ainsi ; nous de-
 » meurons avec le feu rampant dans nos entrailles. Que doi-
 » vent souffrir ceux qui l'ont mise au monde ? » Ils disaient :
 « pour que nos yeux qui réjouis ont vu sa forme charmante
 » voient aussi ceci et qu'une immense douleur nous arrive,
 » quel péché (avons-nous) commis ? »

Pendant que toute la ville se désolait ainsi, Mâdêvi s'en al-
 lait cherchant le Guru, seigneur du mystère, pareil à lui-même,
 qui procure le grand plaisir auprès duquel la canne à sucre,
 l'ambroisie et le miel sont amers. Ainsi ceux qui marchent,
 brûlés par le soleil, désirent une ombre agréable.

Arrivant à tous les bois, gravissant toutes les montagnes,
 pénétrant dans les cités, la liane qui avait triomphé de l'amour
 cherchait le Guru qui par sa miséricorde a toute notre race
 pour esclaves, et la foi croissait dans son âme infatigable.
 (Ch. x, 2-58.)

Julien VINSON.

Critique littéraire et Bibliographie.

Revue ethnographique, paraissant tous les trois mois. Mémoires et travaux de la Société d'Ethnographie. Paris (Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix), 1869; in-8° (abonnement à l'année, 12 francs, franco par la poste).

Par suite d'un traité conclu avec la maison Amyot, de Paris,

la Société d'Ethnographie, qui publiait depuis 1859 ses travaux dans la *Revue orientale et américaine*, vient de faire paraître la première livraison d'un nouveau recueil qui offrira tous les trois mois, aux amis des sciences ethnographiques, un fascicule de 130 à 150 pages ornées de gravures sur bois et de planches tirées hors du texte. Cette nouvelle *Revue* intéresse tout particulièrement nos lecteurs, car, à en juger par le numéro que nous avons sous les yeux et par la liste des collaborateurs, les études orientales doivent y tenir une très-large place. La première série (*Revue orientale et américaine*), qui forme 10 vol. in-8° avec cartes et planches, est aujourd'hui épuisée, et le petit nombre d'exemplaires qui ont passé dans les ventes publiques a toujours été adjugé à un prix supérieur à celui de vente aux abonnés. La seconde série n'aura certainement pas moins de succès. Les questions les plus palpitantes d'intérêt y sont traitées par les principales notoriétés de la science ethnographique. Le sommaire des travaux destinés à paraître dans ce recueil en fera mieux comprendre l'importance que tout ce que nous pourrions dire ici en sa faveur :

ETHNOGRAPHIE THÉORIQUE. — Origine, histoire et développement des nationalités normales. — Droit des peuples et droit international. — Constitution géographique et politique des Etats. — Education morale des nations. — Subsistance publique. — Institutions et relations internationales. — Colonisation.

ETHNOGRAPHIE DESCRIPTIVE. — Description des nationalités anciennes et modernes. — Élément des nationalités en voie de formation. — Aptitudes des races.

ETHNOLOGIE. — Modifications et transformation des races et des nations. — Influence des milieux. — Influence des institutions, des mœurs, des coutumes, de la nourriture, etc., sur le caractère des peuples.

ETHNOGÉNIE. — Origine et migrations des peuples.

ANTHROPOLOGIE. — Histoire naturelle de l'homme. — Anatomie. — Physiologie.

PALÉONTOLOGIE. — L'homme et les races primitives. — Le monde anté-historique. — Les nations étudiées par les monuments.

RELIGIONS COMPARÉES. — Cosmogonie et cosmologie. — Exégèse religieuse. — Mythologie comparée.

LINGUISTIQUE. — Philologie comparée. — Phonologie. — Littératures comparées.

MÉTAPHYSIQUE. — Psychologie. — Doctrines métaphysiques et théodicée des différentes races.

HISTOIRE NATURELLE. — Pathologie des races. — Zoologie comparée. — De la physiologie dans ses rapports avec les diverses classes d'êtres.

Imprimés et manuscrits asiatiques.

CURIOSITÉS ORIENTALES.

LIVRES JAPONAIS ORIGINAUX.

En vente par unité au bureau de la *Revue orientale*, 47, quai des Augustins — Les mardis de 4 à 6 heures. — Adresser SANS DÉLAI les demandes *franco* par la poste à l'administrateur.

14. *Setsou-měi-syo-dzou-yé*. Description illustrée du pays de Setsou, au Japon. 12 volumes in-4° (magnifique ouvrage). 80 fr. 80.

Nombreuses et grandes planches représentant les vues, scènes, industries, etc., du pays.

15. *Sei-gi-zi-rin-gyokoŭ-ben*. Dictionnaire chinois-japonais (en *kata-kana*) renfermant environ 25000 mots. Edition d'une netteté remarquable. 1 gros vol. obl. 75 fr. 20

16. *Kokou-goun-zen-dzoŭ*. Atlas de l'empire Japonais. 2 vol. in-4°, de cartes en couleur et très-curieuses. 30 fr.

17. *Yédo-kiri-yé-dzou*. Grand plan de la ville de Yédo, divisé par quartiers et imprimé en couleurs, en 30 cartes. 36 f. 50

Ce plan est le plus complet qui existe : il est d'une belle exécution.

18. *Ho-lan-zi-i*. Grand dictionnaire hollandais-japonais, le plus complet qui existe au Japon. Magnifique édition en TREIZ vol. in-4°. 250 fr.
19. *Go-kyô-syou-méô*. Traité du jeu de *go* (sorte d'échecs), 4 v. in-4°. 16 fr.
20. *Kam-pan Zis-sokou Nippon-tsi-dzou*. Carte de l'empire Japonais, publiée par le gouvernement. (Ne se vend pas aux étrangers.) 4 planches très-grand in-plano double, dans une boîte. 70 fr.
21. *Sam-pô-kiou-seki-tsou-kô*. Traité de géométrie, par Ousida Han-go. 5 vol. in-4° (ADMIRABLE IMPRESSION). 59 fr.
22. *Daï-zen-haya-biki-sets-yô-syou*. Grand dictionnaire japonais-chinois, avec les signes classiques et vulgaires en regard. Un gros vol. de 1148 pages in-8°. 47 fr.
23. *Man-daï-yô-boun-syô*. Manuel de la composition littéraire, avec la transcription de tous les signes en caractères alphabétiques. 1 vol. in-8°. 12 fr.
24. *Kwaï-hô-dô-zi-ô-raï*. Manuel pour l'enseignement de la jeu- nesse. 1 vol. in-8°. 16 fr.
25. *Kwaï-hô-sou-in-sets-yô-syou*. Vocabulaire des locutions litté- raires, classé par ordre alphabétique et suivant le nombre des syllabes. 1 vol. obl. 5 fr.
26. *Zi-ten-sets-yô-syou*. Vocabulaire japonais, classé par ordre de matières, chinois classique et cursif, avec transcription alphabétique. 1 vol. obl. 10 fr.
27. *Dai-gakou, Tsyô-yô*. La Grande étude et l'Invariable milieu de Confucius. Texte chinois et traduction juxtalinéaire en japonais kata-kana (charmante édition avec portrait). 1 vol. petit in-8°. 12 fr.
28. *Fou-zi-no-ô-raï*. Promenades dans les campagnes environnant le célèbre volcan Fouzi (curieuses vignettes, jolie édition). 1 vol. in-8°. 6 fr.
29. *Nippon-seï-ki*. Histoire du Japon. Edition d'une admirable impression d'un ouvrage très-estimé. 4 volumes grand in-8°. 52 fr. 50.
30. *Fou-sô-ki-fan*. Traité de stratégie. 8 vol. in-4° dont 1 de curieuses planches (belle édition, chinois et kata-kana). 36 fr. 40

(Remise de 10 pour cent à l'acquéreur de toute la collection ci-dessus.)

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, le 30 août 1869. — SORDOILLAT et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 8 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez M^{me} Jonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

Actes officiels et Documents divers.

30 AOUT 1869. — ARRÊTÉS MINISTÉRIELS.

Ecole orientale d'Alger. — M. COMBAREL (Edmond), professeur d'arabe à la chaire publique d'Oran, est nommé en la même qualité à la chaire publique d'Alger, vacante par le décès de M. Bresnier.

Ecole orientale d'Oran. — M. HOUDAS (Victor-Octave), bachelier ès-sciences, chargé du cours d'arabe au lycée d'Alger, est nommé professeur d'arabe à la chaire publique d'Oran, en remplacement de M. Combarel, appelé à d'autres fonctions.

Variétés.

DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ORIENTALES

EN EUROPE.

Second article ¹.

L'Ecole spéciale des langues orientales.

Nous avons réuni, dans un premier article, tous les renseignements que nous avons pu nous procurer, sur la fondation

¹ Voy. le 1^{er} article dans la 1^{re} série, *Revue orientale et américaine*, t. VI, p. 335 et suiv.

de l'Ecole des langues orientales et sur le développement que prit ce grand établissement scientifique depuis son origine jusqu'en 1844. Il nous reste à noter, pour compléter l'histoire de cette période, deux tentatives entreprises l'une et l'autre dans le but d'enrichir l'orientalisme de deux enseignements intéressants à des points de vue différents. Nous voulons parler des cours de tibétain et de berbère.

En 1841, M. Ph.-Ed. Foucaux, déjà connu par des travaux importants sur l'histoire du bouddhisme, fut autorisé à profiter de la salle de l'Ecole des langues orientales à la Bibliothèque royale pour y ouvrir un cours de TIBÉTAÏN. Aucune indemnité ne fut primitivement attachée à cet enseignement qui d'ailleurs demeura séparé de celui de l'Ecole, au moins au point de vue administratif, jusqu'à l'époque toute récente où le système des *cours complémentaires* fut adopté par l'autorité ministérielle.

En 1842, par arrêté du 30 novembre, M. Delaporte, ancien consul, fut à son tour autorisé à ouvrir un cours de BERBÈRE dans la même salle; mais ce cours ne fut pas continué par suite de circonstances regrettables dont nous avons entretenu nos lecteurs (*Revue orientale*, 2^e série, t. I, p. 70).

Il faut ensuite aller jusqu'à l'année 1863 pour trouver un enseignement nouveau à l'Ecole des langues orientales. Par arrêté en date du 20 avril 1863, M. Léon de Rosny fut autorisé, comme l'avaient été MM. Foucaux et Delaporte, à ouvrir un cours de JAPONAIS dans une des salles de la Bibliothèque impériale, avec cette seule différence que le nouveau cours fut tout d'abord attaché à l'Ecole, sur l'affiche de laquelle il figura l'année suivante sous le titre de *cours complémentaire*. Ce système de « cours complémentaires » fut bientôt imité par le Collège de France et par d'autres établissements d'enseignement supérieur. Il permit à l'Ecole de s'enrichir successivement de cours de TIBÉTAÏN et MONGOL,

d'ARABE ALGÉRIEN et de TAMOUL. Aucune indemnité ne fut accordée dans l'origine à ces enseignements libres, mais bientôt les orientalistes auxquels ils avaient été confiés reçurent des indemnités éventuelles de 1,200 à 2,400 francs par an. Le premier de ces quatre cours fut institué définitivement par décret impérial en date du 24 mai 1868, et M. Léon de Rosny fut nommé, par un autre décret en date du même jour, professeur titulaire de la nouvelle chaire.

COURS COMPLÉMENTAIRES AUTORISÉS.

1863. *Japonais* : M. Léon de Rosny, chargé du cours.

1864. *Tibétain* : M. Léon Feer, chargé du cours.

1866. *Arabe algérien* : M. de Slane, chargé du cours.

1868. *Tamoul* : M. Sandou, chargé du cours.

Ajoutons que, durant la période qui vient de nous occuper, plusieurs nouvelles nominations de professeurs eurent lieu pour remplir des chaires devenues vacantes par suite du décès de leurs titulaires :

NOMINATIONS DE PROFESSEURS ET DE CHARGÉS DE COURS.

Par ordonnance royale du 4 septembre 1830, M. LEVAILLANT DE FLORIVAL est nommé professeur titulaire de la chaire d'arménien, en remplacement de M. Chahan de Cirbied.

Par arrêté ministériel du 6 novembre 1863, M. Stanislas Julien est chargé du cours de chinois moderne en remplacement de M. Bazin, décédé.

Par décret impérial en date du 13 décembre 1863, M. BARBIER DE MEYNARD est nommé professeur titulaire de la chaire de turc, en remplacement de M. Dubeux, décédé.

Par décret impérial en date du 17 février 1862, M. DULAURIER est nommé professeur titulaire de la chaire d'arménien, en remplacement de M. Levailant de Florival, décédé.

Par décret impérial en date du 5 avril 1864, M. l'abbé FAVRE est nommé professeur titulaire du cours de malais et de javanais, en remplacement de M. Dulaurier, appelé à une autre chaire.

Par décret impérial en date du 21 septembre 1864, M. BRUNET DE PRESLE, est nommé professeur titulaire de la chaire de grec moderne, en remplacement de M. Hase, décédé.

Par décret impérial en date du 24 mai 1868, M. LÉON DE ROSNY est nommé professeur titulaire de la chaire de japonais, créée par décret du même jour.

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES.

M. *Foucaux* (Philippe-Edouard), élève d'Eugène Burnouf, naquit à Angers en 1817. Il fit ses études au collège de cette ville où il eut pour condisciples M. Léon Borée, aujourd'hui secrétaire général de la Congrégation des Lazaristes, et M. Théodore Pavie, tous les deux connus par les services que leurs ouvrages ont rendus aux lettres orientales. La position aisée dans laquelle se trouvait la famille de M. Foucaux, quand son éducation fut terminée, lui permit de consacrer une partie de ses loisirs à l'étude des langues, pour laquelle il avait un goût particulier. C'est ainsi qu'il apprit l'anglais, l'italien, l'espagnol et un peu d'allemand.

En 1837, des revers de fortune le forcèrent de chercher des ressources en dehors de sa famille. C'est alors qu'il vint à Paris où il retrouva M. Th. Pavie, son ami d'enfance, qui suivait le cours de sanscrit d'Eugène Burnouf, le cours de chinois de M. Stanislas Julien, et le cours d'hindoustani de M. Garcin de Tassy. Encouragé par les conseils de MM. Burnouf et Julien qui, à cause de l'importance du tibétain pour l'étude du bouddhisme, regrettaient que personne à Paris ne

s'occupât de cet idiome, M. Foucaux se mit à l'étudier à l'aide de la grammaire et du dictionnaire de Csoma de Koros. Autorisé en 1842 à faire un cours de tibétain à la Bibliothèque impériale, il le continua jusqu'en 1863, époque à laquelle il renonça à cet enseignement qui fut peu après repris par un de ses auditeurs, M. Léon Feer, aujourd'hui chargé du cours de tibétain à l'Ecole spéciale des langues orientales.

En 1857, M. Foucaux a été chargé du cours de sanscrit au Collège de France.

Le principal titre scientifique de M. Foucaux est l'ouvrage suivant :

38. *Rgya-tcher-rol-pa* ou Développement des jeux, contenant l'Histoire du bouddha Çakya-Mouni, traduit sur la version tibétaine du *Bkah-hgyour*, et revu sur l'original sanscrit (*Lalita-Vistara*). Paris, Imprim. royale et nat., 1847-48; 2 vol. in-4° (texte et traduction).

M. Foucaux a en outre publié :

37. Discours prononcé à l'ouverture du cours de langue et de littérature tibétaine, près la Bibliothèque impériale. *S. l. n. d.* (Paris, 1842); in-8°.

45. Le Trésor des belles paroles. Choix de sentences composées en tibétain, par le lama Saskya Pandita. Suivi d'une élégie tirée du Kandjour. Traduites pour la première fois en français. Paris, 1858; in-8° (texte autographié).

42. La Guirlande précieuse des demandes et des réponses, publiée en sanscrit et en tibétain, et traduite pour la première fois en français. Nancy, 1867; in-8° (texte tibétain autographié).

39. Parabole de l'enfant égaré, formant le chap. IV du Lotus de la Bonne Loi, publiée pour la première fois en sanscrit et en tibétain et accompagnée d'une traduction française. Paris, 1854; un vol. in-8°.

40. Grammaire de la langue tibétaine. *Paris*, Impr. impér 1858; un vol. in-8°.

M. *Delaporte* (J.-Honorat) fit partie de la grande expédition d'Égypte sous Napoléon I^{er}; il occupa plus tard les fonctions de consul de France à Mogador.

On cite surtout de M. Delaporte :

43. Grammaire élémentaire française-arabe; 2^e édition, un vol. in-8°.

44. Principes de l'idiome arabe en usage à Alger, suivis d'un conte arabe avec la prononciation et le mot à mot interlinéaire. *Alger*; un vol. in-8°.

45. Guide de la conversation française-arabe, ou Dialogues, avec le mot à mot et la prononciation interlinéaire figurée en caractères français, corrigés et augmentés, 3^e édition. *Alger*, 1846; in-8° oblong.

M. *Léon de Rosny*, né à Loos en 1837, commença en 1852 l'étude de la langue chinoise à l'Ecole spéciale des langues orientales et au Collège de France. En 1857, il entra au journal *La Presse*, comme rédacteur pour les questions orientales. En même temps qu'il collaborait à ce journal et à une autre feuille politique, le *Courrier du dimanche*, il tenta l'étude de la langue japonaise jusqu'alors inconnue en France, et cela avec le seul secours des ouvrages japonais-chinois de la Bibliothèque impériale. Envoyé en Angleterre (en 1858), par le ministre de l'Instruction publique, il réunit les matériaux d'un grand *Dictionnaire japonais-français-anglais* qui lui permit d'aborder l'interprétation des textes. La même année, il fondait à Paris la *Revue orientale et américaine* dont le présent recueil est la continuation, et en 1859 la Société d'Ethnographie qui compte aujourd'hui dix années d'existence et plus de 14 volumes de Mémoires.

En 1861, l'Institut de France récompensa, par un prix de 1,200 francs, un fragment de son *Histoire de la langue chinoise* qu'il avait envoyé au concours Volney. En 1862, il fut attaché par le Ministre des affaires étrangères à la première ambassade du taïkoun, avec laquelle il visita successivement la France, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et la Russie. A son retour, le Ministre lui proposa les fonctions de premier interprète de la légation de France à Yédo ; mais, sur les instances de sa famille, il déclina cette proposition, et resta en Europe pour y continuer les travaux qu'il avait entrepris.

En 1866, il a été nommé membre de la Commission scientifique de l'Exposition universelle de 1867, et a été chargé d'une mission scientifique du Ministre de l'Agriculture, à la suite de laquelle il a visité le midi de la France, l'Italie et une partie de la Suisse.

M. de Rosny est membre honoraire de plusieurs Académies et Sociétés savantes françaises et étrangères ; il a en outre reçu de nombreuses décorations des principaux souverains de l'Europe et de l'Orient.

Parmi les publications de cet orientaliste, nous citerons :

46. Introduction à l'étude de la langue japonaise. *Paris*, 1836 ; un vol. in-4° avec vii planches lithographiées.
47. *Yô-san-sin-sets*. Traité de l'éducation de vers-à-soie au Japon, traduit pour la première fois du japonais. (Publié par ordre du Ministre de l'Agriculture). *Paris*, Imprimerie impériale, 1868 ; un vol. in-8° avec xx planches et 2 cartes.

Une SECONDE ÉDITION de cet ouvrage a paru en 1869 ; la TROISIÈME ÉDITION est sous presse à l'Imprimerie impériale.

49. Dictionnaire des signes idéographiques de la Chine, avec leur prononciation telle qu'elle est usitée au Japon et leur explication en français ; accompagné d'un dictionnaire des

caractères difficiles à trouver, rangés d'après le nombre de traits, d'une table des signes susceptibles d'être confondus, de la liste des signes idéographiques particuliers aux Japonais, d'un index géographique et historique, d'un glossaire Japonais-Chinois des noms propres de personnes, etc. *Paris*, 1864 ; in 8°.

48. Manuel de la lecture japonaise, *Amsterdam*, 1859 ; in-12°.

Le Même, TRADUIT EN HOLLANDAIS. *Amsterdam*, 1862 ; in-12°.

50. Guide de la Conversation japonaise, précédé d'une Introduction sur la prononciation en usage à Yédo, 2^e ÉDITION. *Paris*, 1867 ; in-8°.

Le Même, TRADUIT EN ITALIEN par le professeur Severini. *Florence*, 1866 ; in-8°.

51. Thèmes faciles et gradués pour l'étude de la langue japonaise, accompagnés d'un Vocabulaire français-japonais. *Paris*, 1869 ; in-8°.

(A suivre.)

Critique littéraire et Bibliographie.

SUR QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES.

Parmi les publications les plus récentes qui intéressent l'orientalisme, nous mettrons au premier rang un nouvel ouvrage de M. Stanislas Julien intitulé : *Industries anciennes et modernes de l'empire chinois*, d'après des notices traduites du chinois, accompagnées de notices industrielles et scientifiques par M. Paul Champion ¹. Ce volume, pour lequel l'au-

¹ Paris, 1869. Eugène Lacroix, éditeur.

teur n'a pas été obligé, comme pour sa *Grammaire de la langue chinoise*, de recourir aux presses de Vienne, renferme les documents les plus variés sur une multitude de sujets peu connus; et M. Stanislas Julien a prouvé une fois de plus qu'aucune partie de la linguistique chinoise ne lui est restée étrangère. On trouve à la fin de l'ouvrage plusieurs recettes curieuses employées par les Chinois : la fabrication des miroirs magiques, la gravure sur un œuf, la méthode d'élevage des poissons, un procédé pour préserver les pigeons voyageurs de l'attaque des oiseaux de proie, etc., etc.

M. l'abbé A. Pougeois, curé de Bourron, dont nous avons déjà signalé plusieurs fois les travaux ¹, a mis la dernière main à sa *Réhabilitation du voyageur Vansleb* ². L'on peut dire que c'est un bon livre et une bonne action; tout le monde sait aujourd'hui quels services Vansleb a rendus aux lettres orientales en enrichissant la Bibliothèque des manuscrits les plus rares, et l'on regrette que ses derniers jours aient été troublés par d'injustes persécutions.

L'*Institut royal pour les langues et l'ethnographie des Indes néerlandaises* ³ continue ses publications sans relâche et devance de la manière la plus brillante les autres Sociétés littéraires ou scientifiques; nous signalerons à l'attention de nos lecteurs le travail considérable de M. E. W. A. Ludeking sur la résidence d'Amboine ⁴, les mémoires de MM. H. Kern, H. C. Klinkert, J. J. Meisma, N. Graafland, S. Van Dissel, A. Van der Gon, Netscher, P. A. Leupe, etc., etc.; ajoutons

¹ Voy. la *Revue orientale*, t. I^{er}, pages LXIV, 107 et suiv.

² *Vansleb, sa vie, sa disgrâce, ses œuvres*. 1 vol. grand in-8°. Didier et C^e et Pougeois, éditeurs.

³ V. la *Revue orientale*, 2^e série, t. I, octobre 1868, p. 73.

⁴ *Bijdragen tot de Taal Land en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, 1868. (La Haye, Martin Nijhoff.)

à cela les textes malais et javanais donnés par MM. H. N. Van der Tuuk ¹ et T. Roorda ².

Enfin M. E. Renan a fait paraître le troisième volume de ses *Etudes sur les origines du Christianisme* ³; il traite de saint Paul et déclare que sa doctrine a été *libératrice* et *salutaire*, tout en reconnaissant qu'il proclame l'inutilité des œuvres, le salut accordé par pure faveur de Dieu, la prédestination des élus, etc. Il n'est pas sans intérêt de comparer le *Saint Paul* de M. Renan avec le *Saint Paul* de M. H. Rodrigues ⁴, qui voit dans le *système de Paul* la discussion interdite et la vie de l'homme composée entièrement d'actes de foi, d'*auto-da-fé*.

SÉDILLOT.

Itinéraire pour l'isthme de Suez et les grandes villes d'Egypte. Navigation, Chemins de fer, Hôtels, Monuments et lieux célèbres, Calendrier, Poids et Mesures, Vocabulaire français-égyptien, etc. Avec une carte, par H. BERNARD et E. TISSOT. Paris (Maisonnette et Co), 1869; in-12.

Au moment où les touristes se décident à élargir la zone des régions visitées par les voyageurs amateurs, pour aller assister à la grande fête internationale de l'inauguration du Canal maritime de Suez, le volume que nous annonçons est d'une incontestable opportunité. C'est un livre intéressant,

¹ *Maleisch Leesboek*, in-12, 1868.

² *De Wajangverhalen Van Pala-Sara, Pandoe en Raden Pandji*, in het Javaansch met Aanteekeningen, grand in-8°, 1869 (Martin Nijhoff, à La Haye).

³ *Saint Paul*, par M. E. Renan, in-8°, 1869.

⁴ *La justice de Dieu*, introduction à l'histoire des Indes chrétiennes. Paris, 1869. — Voyez la *Revue orientale*, 2^e série, tome I, 1869, p. 118.

amusant même, mais à beaucoup d'égards insuffisant. On voit que les auteurs étaient très-capables de la tâche qu'ils se sont imposée, mais que, le temps pressant, ils ont fait un ouvrage de circonstance, bien plus qu'une publication sérieuse et durable. Un *Itinéraire*, tel que l'ont compris certains auteurs justement appréciés, est une œuvre qui demande une exploration minutieuse du pays décrit et la réunion de tous les faits précis qui peuvent intéresser le voyageur. On est en droit de lui demander une notice sur toutes les villes, villages ou hameaux par lesquels le touriste est appelé à passer, l'indication précise de tout ce qu'il est possible d'y rencontrer d'intéressant, et la mention de tout ce qui peut être un objet d'étude ou de récréation instructive pour le promeneur. Quand il s'agit d'un pays aussi riche en curiosités que l'est l'antique Egypte, on veut avoir un catalogue des objets les plus remarquables des Musées, l'indication de toutes les collections publiques et même particulières. Au lieu de cela, l'*Itinéraire pour l'isthme de Suez* ne nous apprend qu'une chose, à savoir que la vie est fort chère en Egypte, et qu'il faut se décider à payer 14 à 15 francs par jour dans un hôtel, qu'on y prenne ou non ses repas. Et après s'être ruiné, faut-il encore remercier le cicerone qui vous dit cette phrase par laquelle se termine notre petit volume : *Matakisnieh el akll deh mouch nîn magamak* : « Je regrette de vous avoir offert un aussi mauvais dîner. »

Néanmoins nous savons que l'*Itinéraire* de MM. Bernard et Tissot a été bien accueilli comme un livre devenu indispensable. De telle sorte que nous espérons voir bientôt paraître une nouvelle édition très-augmentée et comme sauront à coup sûr la composer les deux savants auteurs. — C. L.

Cours de japonais. Enseignement élémentaire, VII^e partie : *Thèmes faciles et gradués pour l'étude de la langue japonaise*, accompagnés d'un vocabulaire français-japonais de tous les mots renfermés dans le recueil, par LÉON DE ROSNY. Paris (Maison neuve et C^{ie}, éditeurs, 15, quai Voltaire); un vol. in-8° avec VIII tableaux lithographiés. = 5 fr.

Si les langues orientales sont encore si peu cultivées, s'il manque d'une manière si regrettable des travailleurs pour recueillir les produits aussi précieux qu'innombrables des mines littéraires de l'antique Asie, il faut s'en prendre non point tant au public, qu'on accuse d'indifférence pour nos belles études, qu'à l'absence presque générale de livres conçus de façon à rendre tout à la fois prompt et facile l'acquisition de ces riches idiomes. La langue japonaise, notamment, malgré sa littérature aussi riche que variée et malgré la curiosité qui s'attache depuis longtemps à tout ce qui vient de cette *terra ultima* de l'ancien monde, a été de longues années sans trouver d'adeptes, et les plus illustres orientalistes de la première moitié de ce siècle ont dû renoncer, faute d'instruments de travail, à aborder une étude qu'ils ont eu du moins le mérite de tenter à plusieurs reprises.

On possède, pour l'étude de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol et de la plupart des langues anciennes et modernes de l'Europe, une foule de livres admirablement coordonnés qui permettent à tous les élèves sérieux d'acquérir rapidement la connaissance de ces langues. La réputation des méthodes d'Ollendorf, de Robertson, et le succès de leurs ouvrages sont connus de tous. M. de Rosny a eu l'excellente idée d'appliquer une méthode analogue à l'étude du japonais, et a commencé dans ce but la publication d'un cours élémentaire en sept volumes, dont celui que nous annonçons aujourd'hui sera certainement l'un des plus utiles et des plus commodes.

Nous avons fait usage de ce livre et nous pouvons affirmer

que, même pour la personne qui veut étudier sans le secours d'un maître, il permet d'aboutir rapidement aux plus excellents résultats. Les exercices gradués qu'il renferme et qui l'ont successivement passer en revue toutes les règles de la Grammaire, sont facilités par l'usage d'un petit vocabulaire joint à l'ouvrage et où tous les mots sont donnés en caractères latins, de façon à écarter toutes les difficultés qui peuvent arrêter les commençants.

Avant la publication de cet utile manuel, nous avions à acquérir péniblement et lentement la connaissance de quelques mots donnés sans explication étymologique et grammaticale, dans des livres d'un prix excessif et d'un usage souvent embarrassant. Il suffit aujourd'hui d'un peu d'intelligence et de zèle pour aborder l'étude du japonais ; et lorsque les sept parties du *cours élémentaire* de M. de Rosny seront publiées, cette étude ne sera certainement pas plus difficile que celle de l'allemand ou de toute autre langue européenne. — JULES SARAZIN.

Revue de la Presse.

TÉLÉGRAPHIE. — Il est en ce moment question de la pose d'un grand câble sous-marin qui relierait l'Asie à l'Amérique, en passant par la Sibérie (provinces de l'Amour), le Japon et Yéso, Sakhalien et les îles Kouriles, les îles Aléoutiennes et l'Amérique du Nord. Plusieurs capitalistes ont offert les fonds nécessaires pour cette entreprise colossale. (*Gazette de Moscou.*)

— Le docteur EDWARD SACHAU, un des orientalistes les plus distingués de l'Université d'Oxford, vient d'être nommé pro-

fesseur de langues orientales à l'Université impériale et royale de Vienne. C'est une perte sensible pour l'Angleterre. (*Oriental Record.*)

-- Le docteur PORTER SMITH, qui a pratiqué pendant de longues années la médecine dans la Chine centrale, est prêt à imprimer un *Anglo-Chinese Materia medica*, à l'usage des missionnaires et des étudiants indigènes. Il sera précédé d'une introduction étendue renfermant des documents originaux sur la médecine chinoise. (*Oriental Record.*)

-- Le *Drio-joh*, corvette à vapeur cuirassée, construite à Aberdeen pour le compte du prince de Hiogo, vient de partir pour les états de ce prince au Japon.

-- Il est question de fonder une Société de Géographie à Saïgon (Cochinchine française). Cette importante création serait due à l'initiative de M. Karl Schröder.

-- Le Musée britannique vient d'acquérir une grande collection d'ouvrages japonais relatifs aux diverses branches de la science et de la littérature. M. DOUGLAS a été nommé conservateur de cette collection, en remplacement de M. J. Summers.

-- M. Abel des Michels, professeur de cochinchinois à l'école Gerson, s'occupe en ce moment de la composition d'un ouvrage sur les intonations musicales des langues de l'Asie orientale. Ce travail éclaircira plusieurs questions linguistiques du plus haut intérêt. Le même savant continue, en même temps, avec un zèle infatigable, à publier une série de petits ouvrages destinés à faciliter l'étude de la langue annamite dont il aura eu l'honneur de fonder l'enseignement dans notre pays.

-- M. LÉON DE ROSNY vient d'être élu associé étranger de la Société pour l'histoire nationale de Palerme (Sicile).

— M. le docteur REINHOLD ROST, secrétaire de la Société Asiatique de Londres, vient d'être nommé conservateur de l'*Indian Office Library*, en remplacement du docteur Fitz-Edward Hall, démissionnaire.

— MM. Oppert et Léouzon-Le-Duc sont partis pour Copenhague où ils vont assister au Congrès international des sciences préhistoriques.

— La seconde exposition de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie vient de s'ouvrir au palais des Champs-Élysées. Les objets d'art, chinois, japonais, turcs, persans et indiens, tiennent une place considérable et exceptionnelle dans cette exposition qui attire de nombreux curieux. La colonie française de Cochinchine y est représentée par de nombreux produits.

Nécrologie.

M. AUGUSTE SCHLEICHER, savant philologue allemand, est mort à Iéna le 6 décembre 1868. Né à Meiningen, le 11 mars 1821, il étudia les langues sémitiques, le sanscrit et le persan sous la direction d'Ewald. Successivement élève de Welcker, de Ritschl, de Lassen et de Gildemeister, il se livra à l'enseignement, d'abord comme *privat-docent* à Bonn et à Prague, ensuite comme chargé du cours de grammaire comparée à Iéna. Malgré son talent et sa réputation, il n'arriva jamais à être professeur titulaire. Outre son *Compendium de la grammaire comparée des langues indo-germaniques* qui l'a fait connaître du monde savant, on lui doit plusieurs ouvrages où il traite la linguistique d'après la méthode naturelle de Ch. Darwin. M. Schleicher s'était également fait remarquer par ses travaux sur les idiomes slaves et lithuaniens.

Curiosités orientales.

Exposition les mardis de quatre à six heures, 47, quai des Augustins. — Adresser SANS DÉLAI les demandes *franco* par la poste à l'administrateur de la *Revue orientale*.

31. *Kham-éb*. Dictionnaire des mots avec préfixe. Ms. ORIGINAL siamois, d'une main indigène. Provenant de la collection de l'évêque Pallegoix ; un vol. gr. in-8° rel. 47 fr. 50.

Ouvrage très-précieux pour la philologie indo-chinoise et qui n'a jamais été publié.

32. Arte de la lengua japona, dividido en quatro libros segun el arte de Nebrixa, con algunas voces proprias de la escritura, y otras de los languages del Ximo y del Cami, y con algunas periphraes y figuras : a mayor honra y gloria de DIOS y de la immaculada Conception de Nra-Sta patrona con este titulo del Japon, y para con mayor facilidad divulgar Nra-Sta Fè catholica en aquellos reynos dilatados, compuesto por el Hermano Pr. Fr. MELCHOR OYANGUREN DE SANTO-INEZ, religioso descalzo de Nro. S. P. San Francisco, ex-missionero. *Mexico*, Anno de 1738. ✕ 250 fr.

Rarissime.

33. Brevis Relatio eorum quæ spectant ad Declarationem Sinarum Imperatoris Kam-hi circa cœli Confucii, et avorum cultum, datam anno 1700. Accedunt Primatum, Doctissimorum virorum et antiquissimæ traditionis testimonia. Opera PP. Societatis Jesu, *Pekini*, pro Evangelii propagatione laborantium ; in-4° imprimé sur papier de Chine et sur planches de bois gravées, avec les textes chinois et mandchou. 120 fr.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, le 12 octobre 1869. — SORDOILLER et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements : 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez M^{onsieur} Neuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

Paris, le 31 octobre 1869.

Le monde des orientalistes revient à la capitale, et les travaux recommencent de tous côtés. Espérons que la nouvelle saison d'hiver sera féconde en œuvres utiles pour le progrès de nos études.

La question de la réorganisation de l'Ecole spéciale des langues orientales est de nouveau à l'ordre du jour ; et, après avoir été dix fois reprise et dix fois abandonnée, *elle semble* cette fois devoir faire un pas décisif. Le rapport de M. Genteur sur cette réorganisation, a été lu au conseil d'Etat, et il doit être lu de nouveau aux sections réunies sous peu de jours. Une fois sorti triomphant de cette dernière épreuve préparatoire, le rapport sera probablement envoyé aux Chambres où il aura à soutenir le coup de feu parlementaire.

On comprendra notre extrême réserve au sujet des conclusions de ce rapport, dont le texte précis ne nous est point connu. Cependant si nous nous en rapportons au dire de nos correspondants que nous avons lieu de croire bien informés, voici quels seraient les points les plus importants du projet :

Deux nouvelles chaires sont créées : l'une de *cochininois*, l'autre d'*histoire de l'Orient*. Cette double création, que nous avons demandée avec instance, sera accueillie avec une vive

satisfaction, car elle répond à un besoin réel ; et si l'on peut s'étonner de quelque chose, c'est qu'on ait attendu jusqu'à présent pour l'effectuer.

Le traitement des professeurs est élevé au chiffre de celui des professeurs du Collège de France. Cette augmentation, promise depuis longtemps, était devenue indispensable à une époque où tous les salaires sont augmentés, et elle place de nouveau l'Ecole sur un pied d'égalité avec les grands établissements d'enseignement supérieur.

Le nombre des heures de cours est supérieur à ce qu'il était, et des répétiteurs sont adjoints aux professeurs titulaires pour les seconder dans leur nouvelle tâche. Les élèves *inscrits* pourront recevoir des indemnités du gouvernement, et, après avoir donné des preuves de savoir, être appelés à remplir diverses charges dans le ressort de leurs connaissances acquises.

Le système de nomination des professeurs sur la présentation des membres de l'Ecole et de l'Institut de France est maintenu.

On le voit : le projet de réorganisation est conçu sur un plan large et libéral, et les professeurs conservent une position digne de leur importante étude et de la réputation qu'ils ont acquise dans le monde savant.

Notre satisfaction serait complète, et nous serions les premiers à nous féliciter dès à présent de ce projet, si quelques points importants ne demeuraient obscurs à nos yeux :

L'Ecole des jeunes de langues est-elle également reconstituée ? est-elle fusionnée avec l'Ecole des langues orientales ? ou bien est-elle supprimée purement et simplement. Si elle est supprimée, nous craignons fort que toutes les espérances fondées sur le projet actuel soient bientôt déçues. L'Ecole des langues orientales est ESSENTIELLEMENT UNE ÉCOLE SUPÉRIEURE ET SAVANTE : elle peut continuer à former les orientalistes dont

les travaux sont un honneur pour le pays ; elle peut fournir des maîtres à nos collèges de drogmans de la France et des pays d'outre-mer : *mais est-elle capable de produire de bons interprètes ?*

L'Ecole des jeunes de langues a-t-elle davantage les moyens de fournir les interprètes que réclament nos consulats et nos chambres de commerce ? Oui, mais seulement à certaines conditions :

Il faut que l'Ecole des Jeunes de langues soit reconstituée de façon à former un petit collège spécial, où seront admis, après un examen portant sur des connaissances élémentaires, un certain nombre de jeunes pensionnaires qui devront y faire leur éducation complète. Cette éducation comprendra, outre l'enseignement d'une langue orientale, les matières scientifiques et littéraires renfermées dans un programme conçu en vue de la carrière spéciale du drogmanat : histoire, géographie, notions de droit et d'économie politique, notions de médecine et de sciences naturelles, de mathématiques, etc. L'établissement d'un tel collège dans une ou plusieurs villes de province, en éloignant les élèves du centre de toutes les distractions, serait une nouvelle garantie de succès ; mais il faudrait compléter l'éducation des élèves par quelques années de séjour en Orient, sans lequel on ne saurait obtenir les résultats pratiques qu'on a en vue.

Au contraire, l'Ecole spéciale des langues orientales n'est et ne peut être qu'une Ecole supérieure ou de perfectionnement. Célèbre par son passé et par les éminents professeurs qu'elle compte dans son histoire et dans ses rangs, enviée à l'étranger, elle ne peut rendre des services au pays qu'à la condition de conserver le caractère de haut enseignement dont elle ne saurait se départir. Elle pourra prendre peut-être un caractère plus pratique ; mais il y a là un très-grand problème qu'il appartiendra à l'avenir seul de résoudre.

Nous avons confiance dans les administrateurs qui tiennent en ce moment une partie des destinées de l'orientalisme français entre leurs mains, et nous espérons qu'ils voudront bien réfléchir sur nos observations, et s'ils ne doutent de leur justesse, les soumettre à l'appréciation d'une commission composée d'hommes *compétents et désintéressés*.

La Société asiatique a fait paraître le Rapport annuel de son secrétaire, M. Renan, et à sa suite le tableau de la situation financière de l'association. Avec 155 membres seulement qui ont payé leur cotisation en 1868, la Société est parvenue, grâce à ses économies, à sa subvention ministérielle, à quelques legs, etc., à réunir un capital d'environ cent mille francs, ce qui pourrait lui permettre de grandes et importantes entreprises scientifiques et l'augmentation du cadre de son journal.

Variétés.

LE VIN CHINOIS.

Ce qu'on désigne communément sous le nom de vin en Chine est une liqueur fermentée dont la base est le millet ou le sorgho. C'est, à proprement parler, une sorte de bière. La fermentation se fait à l'aide de levain appelé *kiu-tsze* et fabriqué lui-même à l'aide de bonne farine de riz, de froment ou de seigle. La cuisson se fait dans des grands vases, et le vin est déposé dans des jarres désignées sous le nom de *kang*.

En dehors du vin de grain, les Chinois connaissent plusieurs espèces de vins dont les goûts sont très-différents et qui ont pour base le raisin, les coings, les cerises (de très-petite dimension), la mélisse, la canelle, etc.; quelques-uns d'entre eux sont très-nuisibles à la santé, donnent un embonpoint démesuré et amènent la phthisie : l'appétit se perd bientôt et les buveurs meurent n'ayant plus que la peau et les os. Il faut

dire, il est vrai, que d'autres vins chinois, pris modérément, **sont** à peu près inoffensifs et ont un goût qui les rapproche **des** vins d'Europe au point de causer des méprises. On les **boit** généralement chauds.

L'usage du vin remonte en Chine à environ vingt-deux **siècles** avant notre ère ; mais il paraît que dans l'antiquité, on **n'en** faisait guère usage que pour les sacrifices religieux. Les **Annales** du pays rapportent cependant qu'un jour l'empereur **Yu** (en 2198 av. n. ère), ayant traversé le *Kiang* et s'étant **approché** du lac *Tching-tsze* (aujourd'hui *Tai-hou*, dans le *Tché-kiang*), les habitants de l'endroit vinrent lui offrir une **boisson** tirée du riz et dont un certain *I-tché* avait découvert **la** recette. L'empereur y goûta et la trouva très-agréable ; **mais** comme il s'aperçut qu'elle pouvait troubler la raison, il **s'écria** : « Ah ! combien cette boisson causera-t-elle de malheurs à mon pays ; je veux exiler au-delà des frontières celui qui l'a inventée et je lui défends de jamais rentrer en Chine. » Ce décret d'exil fut le dernier de **Yu** surnommé *le Grand* qui mourut cette même année à *Hoeï-ki*, âgé de cent ans.

La vigne et le raisin sont mentionnés dans le *Chi-king* ou livre sacré du Vers, l'un des ouvrages les plus anciens et les **plus** authentiques de l'antiquité chinoise ; on les voit de nouveau cités dans le *Tcheou-li* ou Rites de la dynastie impériale du *Tcheou* (1134 à 256 av. n. ère), puis sous le règne de *Vou-ti* (140 à 27 av. n. ère), de la dynastie des *Han*. Le vin de raisin était très-recherché et se conservait longtemps. On en offrait en présent à l'empereur. Cependant de fréquents décrets ou mandements impériaux vinrent en condamner l'usage ; et, pour en rendre la production plus rare, voulurent que de nombreuses plantations de vignes fussent arrachées dans les campagnes pour être remplacées par des champs de céréales. Les prohibitions de cette nature firent non-seulement que les vignobles les plus riches disparurent de l'empire, mais encore que la qua-

lité de la vigne alla en s'amoindrissant. C'est ce qui explique pourquoi à certaines époques, on en tira du plant des pays voisins, notamment du Tibet, du Kachgar, de Samarkand et de la Perse. De là est venue aussi l'erreur de ceux qui ont prétendu que la vigne était d'origine récente en Chine. La dynastie mandchoue des *Tai-ts'ing*, actuellement régnante, a rendu à son tour un ordre à l'effet d'interdire l'usage du vin et de l'eau-de-vie.

L'invention de l'eau-de-vie est de date beaucoup plus récente en Chine et, si l'on en croit le *Pen-tsao-kang-mouh* (grand Traité d'histoire naturelle de date fort ancienne mais souvent refondu), cette invention ne remonterait guère qu'à la dynastie mongole des *Youèn* (1260 à 1367 de n. ère). Il n'est cependant pas impossible de trouver la mention de l'eau-de-vie à une date antérieure, notamment dans les poésies du VII^e siècle.

Les ouvrages chinois de tous les âges renferment une foule de détails curieux sur l'histoire du vin et fourniraient la matière d'une curieuse monographie qui ne formerait pas moins d'un fort vol. in-8°. On pourrait y réunir aussi un choix des plus jolies poésies qui ont été composées sur cette liqueur enivrante, qui a plongé dans le dernier sommeil, suivant leur désir, les deux plus célèbres poètes de la Chine moderne, *Tou-fou* et *Li T'ai-péh*. A un tel ouvrage, on pourrait joindre une étude critique des caractères idéographiques qui ont rapport à ce liquide, et dont le nombre est considérable. Ce ne serait pas la partie la moins riche en révélations réelles de ce singulier travail.

Pour ne citer qu'un petit nombre d'exemples, le mot *tsieou*, qui désigne le vin en chinois, s'écrit à l'aide de deux éléments graphiques dont le premier représente « l'eau » et le second « l'occident », ce qui indiquait peut-être que cette liqueur venait des pays occidentaux.

Un autre caractère prononcé *tsieou* (Basile, 11279) signifie également « vin » et « pays occidentaux », suivant l'autorité de l'ouvrage intitulé *Yang-tsze Tai-youèn-king* ; il désigne également « l'été, alors que tous les produits de la nature ont acquis leur forme parfaite et leur maturité ».

Les Chinois, suivant le *Tcheou-li*, font usage de trois locutions pour « boire le vin », savoir : *ssé-tsieou* « boire à l'occasion d'une affaire » ; *si-tsieou* « boire sans motif » ; *tsing-tsieou* « boire dans un sacrifice ». Un proverbe, cité par le Dictionnaire de *K'ang-hi*, dit : *Tsieou-péh-yoh-tchi-tchang* « le vin est le roi des médicaments ». Le mot *i*, « médecin », est sans doute suivant ce principe, placé à la clef du vin. L'expression *youen-tsieou* (litt. bleu-vin), signifie « eau claire ». — *Tien-tsieou* (litt. céleste-vin), signifie « rosée ». On appelle *niu-tsieou* (litt. femme-vin), « les servantes qui font bouillir le vin ».

L'histoire du vin chinois serait en même temps l'histoire de la débauche en Chine, et l'on trouvera, notamment dans le recueil intitulé *Kou-wen-ping-tchou*, plusieurs morceaux tristement caractéristiques, à cet égard, des mœurs de la haute société chinoise. — LÉON DE ROSNY.

Bibliographie.

UNE RECTIFICATION

BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Dans un article inséré au *Journal des Débats* à l'occasion d'un des ouvrages du célèbre chirurgien, le Dr Ch. Sédillot, l'auteur a fait une excursion sur le terrain de l'*orientalisme*, en rappelant quelques détails de la vie de M. Sédillot, père,

mort en 1832 ; nous nous bornerons à rectifier certains faits qui ne paraissent pas avoir été bien connus ; ainsi on n'a pas créé pour J.-J. Sédillot *une chaire d'astronomie arabe*, mais seulement *une place d'astronome-adjoint au bureau des Longitudes* ; on a tort aussi de dire que, ne travaillant que pour lui-même, il ne *voulut* rien publier, et que l'Académie des Inscriptions ne *voulut pas le prendre de confiance*, malgré l'appui de M. Silvestre de Sacy.

J.-J. Sédillot, qui avait remporté un des grands prix décennaux fondés par l'Empereur Napoléon I^{er}, pour sa traduction d'Aboul-Hassan (1810), ne put jamais en obtenir l'impression gratuite ¹, et il ne cessa, jusqu'en 1817, de communiquer ses découvertes et ses travaux à Delambre qui les insérait dans son *Histoire de l'astronomie au moyen-âge* ² dont ils forment la partie vraiment originale. J.-J. Sédillot ne voulut point réimprimer ce qui avait déjà été offert au public. — Comment donc l'Académie aurait-elle refusé de *prendre de confiance* un orientaliste et un géomètre éminent, dont on a pu dire comme de J.-J. Reiske, que *si on l'avait coupé en deux, on aurait eu deux savants de premier ordre* ; les rapports de Delambre ³ ne constataient-ils pas d'ailleurs, de la manière la plus explicite, les mérites de J.-J. Sédillot ! — La vérité est que l'appui de Silvestre de Sacy lui fit défaut. — M. de Sacy lui préféra toujours son *fidèle* Chézy ⁴ ; et puis, on tenait à ne pas désobliger M. Caussin de Perceval, père, qui était entré à l'Académie en 1804, pour avoir traduit quel-

¹ L'ouvrage a été imprimé en 1834 et 1835 en 2 vol. in-4° par les soins de son second fils, M. L.-Am. Sédillot.

² Publiée à Paris en 1819, in-4°.

³ *Analyse des travaux de l'Académie des sciences pendant l'année 1817*, p. 54 et suiv.

⁴ Né en 1793, mort en 1832, professeur de persan et de sanscrit.

ques chapitres d'un astronome arabe ; M. Caussin survécut à J.-J. Sédillot ; il mourut en 1835 ; et alors toute l'affection de M. de Sacy s'était portée sur le second fils de J.-J. Sédillot, professeur d'histoire de l'Académie de Paris, son élève et son secrétaire au Collège de France et à l'Ecole des langues orientales ¹, qui s'était dévoué à la plus honorable des missions ², celle de mettre en pleine lumière l'importance des travaux de son père et de les continuer. M. de Sacy l'encourageait et appuyait sa candidature à l'Institut, de concert avec François Arago et Alexandre de Humboldt.

Lorsque plus tard, privé, par une mort imprévue, de la protection de M. de Sacy, et malgré l'appui de son digne successeur, Et. Quatremère, le prince des orientalistes, M. L. Am. Sédillot échouait de quelques voix ³ devant les attaques passionnées de J.-B. Biot, et l'antagonisme de M. Villemain, devenu ministre, il acquerrait assurément le droit d'écrire en 1859 : *Si, comme mon père, je ne suis pas de l'Académie, je puis, après avoir consacré ma vie à la continuation de ses travaux* ⁴, *me glorifier d'avoir partagé avec lui ce nouveau genre d'ostracisme* ⁵.

CH. DE LABARTHE.

¹ J.-J. Sédillot exerça ces fonctions depuis 1797, sous l'administration de Langlès, et son fils l'a remplacé jusqu'à ce jour (1869) pendant les présidences successives de Silvestre de Sacy, Jaubert, Hase, Reinaud et Schefer.

² Dugat, *Histoire des Orientalistes*, 1868, t. 1^{er}, p. 122.

³ Id. id. *ibid.*, p. 140.

⁴ « Travaux, a dit Et. Quatremère (*Journal des Savants*, 1847, p. 562), dont M. L. Am. Sédillot a prodigieusement étendu le champ. »

⁵ Seconde lettre à Alex. de Humboldt, *Sur quelques points de l'Histoire des mathématiques et de l'astronomie chez les Orientaux* ; Paris, 1869, p. 6.

STATUTS DE L'ORDRE ROYAL DU CAMBODGE.

L'ordre du Cambodge se divise en cinq classes et se compose d'un médaillon oval en or portant les insignes de la royauté du Cambodge sur fond d'émail azuré avec un cercle d'émail grenat entouré de rayons d'argent. Il est porté avec un ruban moiré rouge bordé de deux liserés verts.

La 1^{re} classe consiste en une décoration qui sera suspendue à un ruban.

La 2^e classe portera à la boutonnière la décoration aux rayons vermeils et le ruban de 1^{re} classe.

La 3^e classe consistera en une décoration plus grande que celle de 2^e classe et qui sera portée au cou.

La 4^e classe consistera en une plaque ovale de même modèle que la décoration.

Les décorés de la 5^e classe porteront la décoration de la 3^e suspendue à un ruban passant de l'épaule droite au côté gauche en même temps que la plaque.

Il n'est attaché aucun privilège ni allocation à ladite décoration qui sera simplement honorifique.

Les brevets qui en seront délivrés porteront les armes du Cambodge avec la reproduction de ladite décoration, et seront revêtus de notre sceau royal.

Février 1864.

NIRODOM.

Académies et Sociétés savantes.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 JUILLET 1867.

Présidence de M. EICHHOFF, président.

La séance est ouverte par un discours du président.

M. CHARLES DE LABARTHE, secrétaire-adjoint, donne lecture

du *Rapport annuel sur les travaux de l'Athénée et sur les progrès des études orientales durant l'année 1866.*

M. LÉON DE ROSNY communique les derniers résultats de ses études sur l'*Histoire et la civilisation de la Corée.*

La séance est suspendue pour procéder au dépouillement du scrutin. A sa réouverture, le président annonce les résultats suivants :

Président : M. GARCIN DE TASSY, de l'Institut.

Président du Conseil : M. DULAURIER, de l'Institut.

Vice-présidents : MM. EICHHOFF et TEXIER, de l'Institut.

Vice-président administrateur : M. LÉON DE ROSNY.

Secrétaire : M. CHARLES DE LABARTHE.

Archiviste : M. LOUET.

La séance, ouverte à 2 heures, est levée à 5 heures 1/2.

SÉANCE DU 31 JUILLET 1867.

Présidence de M. EICHHOFF, président sortant.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance précédente. La rédaction en est adoptée. En conséquence, le président procède à l'installation des nouveaux membres du bureau.

Présidence de M. DULAURIER, président.

M. Dulaurier lit un *discours* ¹ à la suite duquel il remercie l'Athénée de l'avoir appelé à diriger ses travaux, et en particulier M. Eichhoff, son prédécesseur au fauteuil, qui a su conserver, pendant toute la durée de ses fonctions, les sympathies de la Compagnie.

¹ Ce discours a été publié dans les *Actes de la Société d'Ethnographie*, 2^e série, t. II, p. 77.

M. GARCIN DE TASSY écrit pour remercier l'Athénée de lui avoir décerné le titre de président d'honneur.

M. DE ROSNY communique deux lettres de MM. EDKINS, de Pé-king, et WYLIE, de Chang-haï, relatives à diverses questions d'érudition chinoise.

M. EICHHOFF lit un mémoire intitulé : *Du symbolisme dans la religion des Aryas*.

M. DE ROSNY lit une *Etude sur l'histoire de la soie chez les nations orientales*.

M. DUCHINSKI (de Kiew) fait une communication *Sur plusieurs poèmes mongols* dont le caractère général, selon lui, serait la déification du Pouvoir. Il demande à ajouter quelques observations sur le bouddhisme qu'il ne faut pas étudier seulement à sa source, mais dans toutes ses manifestations, jusque sur les rives du Volga.

La séance, ouverte à 8 heures, est levée à 10 heures 1/2.

SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1867.

Présidence de M. DE ROSNY, vice-président.

Le président de la Société d'Ethnographie écrit pour annoncer que le Conseil de cette Société a accordé une subvention de 200 francs à l'Athénée oriental. Des remerciements sont adressés à la Société d'Ethnographie.

M. DROUIN exprime ses regrets de ne pouvoir assister à la séance.

Il est donné lecture d'un mémoire de M. JULIEN VINSON, *Sur les castes de l'Inde dravidienne*.

La séance est levée à 10 heures 1/4.

¹ Publiée dans cette *Revue*, t. I, première partie, p. 110.

SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1867.

Présidence de M. EICHHOFF, vice-président.

M. DULAURIER, président, écrit pour annoncer qu'une **disposition** l'empêche, à son grand regret, de venir **présider la séance.**

M. EMILE BURNOUF, à Nancy, est nommé **correspondant de la Société.**

Sur la proposition de M. TURETTINI, il est décidé qu'une **médaille** sera **décernée** à l'avenir, en guise de diplôme, aux **membres** du bureau et du Conseil.

M. DE LABARTHE lit un *Mémoire sur les conditions d'un alphabet de transcription générale pour les langues orientales.*

La séance est levée à 10 heures.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1868.

Présidence de M. DULAURIER, président.

M. DULAURIER lit une introduction à ses *Recherches sur les Historiens de l'Arménie.*

M. FRANÇOIS LENORMANT lit un article *Sur le nom du roi de Saba* ¹ qu'il a retrouvé dans les inscriptions cunéiformes.

M. DE ROSNY lit une *Etude sur la géographie et l'histoire de la Corée*, d'après les documents japonais ².

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLE COLONIE ANGLAISE. — Le capitaine Morell, commandant le navire de guerre *Spitful*, a débarqué aux îles

¹ Publié dans cette *Revue*, t. I, seconde partie, p. 181.

² Publié dans cette *Revue*, t. I, première partie, p. 155.

Nicobar, le 7 mars de cette année, et a pris officiellement possession de l'Archipel au nom de Sa Majesté la reine d'Angleterre et d'Irlande, gracieuse souveraine de l'Inde. La prise de possession des îles Nicobar n'est pas un grand événement ; c'est une petite annexion faite précisément à une époque où les annexions coloniales ne sont pas populaires. Autrefois, ces îles appartenaient au Danemark, qui a fini par les abandonner ; c'est du consentement du gouvernement danois que les Anglais s'en emparent.

L'Archipel a beaucoup d'îles, aucune de vaste, toutes inhabitées, excepté quelques nids de pirates ; pour couper court aux exploits de ces écumeurs de mer l'Angleterre s'est décidée à occuper définitivement les trois îles septentrionales du principal groupe, Nangkowri, Karmota et Trincutt, principal asile des corsaires ; le reste de l'Archipel ne sera que *protégé*, et de temps en temps visité par les navires du Protectorat. L'administration de cette nouvelle colonie anglaise relèvera du surintendant de Port-Blair. La garnison consistera en une compagnie de cipayes ; de grandes baraques ont été construites pour recevoir les convicts attendus de Port Blair, convicts qui vont être employés aux travaux de première installation, mais les îles Nicobar ne sont pas destinées à former une colonie pénitentiaire ; on va les peupler de Chinois ; déjà nombre de fils du Milieu résidents de Singapore se sont déclarés prêts à quitter le bord du détroit pour s'établir dans l'Archipel. — (*Homeward-Mail.*)

GRÈCE. — On nous annonce la publication d'un ouvrage qui intéresse au plus haut degré les études et l'archéologie. C'est une *Topographie d'Athènes* enrichie de huit gravures hors texte, d'un plan d'Athènes et de ses environs, précédée d'une préface de M. C. Wesher, ancien élève de l'école d'Athènes. Cet utile et intéressant ouvrage est dû à M. Phocion Roque, chargé d'affaires de Grèce à Paris. Comme la plupart de ses compatriotes hellènes, M. Roque sait concilier les travaux de l'érudition avec les soins de la politique. — (*Correspondance d'Orient.*)

LES CHEFS-D'OEUVRE ASIATIQUES. — On nous annonce la prochaine publication d'une vaste collection devant comprendre, sous le titre de *Bibliothèque internationale universelle*, les chefs-d'œuvre de la littérature de tous les peuples, coordonnés suivant un plan philosophique imaginé par MM. Grazia et Pino, ses directeurs. L'Orient y sera largement représenté.

Le premier volume, qui va paraître très-prochainement, renfermera notamment des extraits des *Védas*, par Langlois, des *Hymnes bouddhiques*, par Foucaux, des fragments du *Chi-King*, par M. Pauthier, le poème du *Pentaour*, par M. de Rougé, les œuvres de *Pindare*, par M. Dehèque, etc.

EXPOSITION ORIENTALE

L'UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS.

Nous avons annoncé, dans un de nos derniers numéros, l'ouverture, au Palais de l'Industrie, d'une exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie à laquelle l'Orient était appelé à prendre une large part. L'Union Centrale, constituée à Paris, 15, place Royale, a fait de louables efforts pour répondre en cette occasion à l'attente du public; et, grâce au concours qui lui a été prêté de toutes parts par de riches collectionneurs, elle a réuni un nombre considérable d'objets orientaux extrêmement remarquables. Cette exposition durera jusqu'à la fin de novembre, et nous engageons nos lecteurs, qui ne l'auraient pas encore visitée, de ne pas manquer de s'y rendre.

Le reproche principal qu'on peut adresser à cette exposition orientale, est de manquer à peu près complètement de toute classification des objets. Les yeux du visiteur sont éblouis par des richesses de premier ordre, mais rien ne vient faciliter la comparaison, et l'esprit ne retient rien d'utile.

A ce sujet qu'on nous permette d'exprimer un vœu que l'Union Centrale est mieux que personne à même de réaliser, et qui aboutirait aux résultats les plus certains pour le progrès de l'industrie. Au lieu d'organiser des expositions où

l'on réunit pêle-mêle tout ce qui tombe sous la main, il faudrait créer des *expositions spéciales* et fréquentes, dans lesquelles un seul ordre d'objets apparaîtrait sous toutes ses formes, sous toutes ses variétés. Après les coiffures, les chaussures, les habits, viendraient l'un après l'autre les meubles de chaque espèce, séparément, les divers objets nécessaires à la vie : exposition de montres, exposition d'objets de chauffage, exposition de papiers, exposition d'articles d'éclairage. Qu'on fasse seulement une de ces expositions, aussi *spécialisée* que possible, et nous ne doutons pas que notre idée fasse son chemin dans l'avenir.

Curiosités orientales.

Exposition les mardis de quatre à six heures, 47, quai des Augustins. — Adresser SANS DÉLAI les demandes *franco* par la poste à l'administrateur de la *Revue orientale*.

OUVRAGES JAPONAIS. — 34. A pocket Dictionary of the English and Japanese languages. Second and Revised Edition. At Yedo, 1866. Un vol. in-8° obl. de 1000 pages (papier japonais, impression en types anglais mobiles par les indigènes). 57 fr. 50

Ouvrage très-important et d'une grande richesse. Curiosité typographique. Reliure indigène en soie noire ; tranche dorée d'une manière singulière.

35. *Yêdo Oho-setsou-yô-kai-dai-no koura*. Grand dictionnaire japonais-chinois en quatre écritures. NOUVELLE ÉDITION (3^e) précédée d'une Encyclopédie ornée de figures et de cartes en noir et en couleur ; 2 gros vol. in-4°. 90 fr.

36. *Si-gen-si-san-ron*. Traité d'accouchement, par le Dr Si-gensi. Myakô, 1765 ; in-4°, cart. g. Japon. 16 fr.

37. *Hô-nen-ko-syô soroi*. Recueil d'exercices littéraires. Un vol. in-4°, fig. Indes philologiques. 6 fr.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, le 8 novembre 1869. — SORDOILLET et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

bonnement : un an ; Paris et les Départements : 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

Paris, le 24 novembre 1869.

Nous avons à enregistrer ce mois-ci un décret qui est peut-être un véritable événement pour le monde orientaliste. Ce décret, reproduit *in extenso* dans nos colonnes, et qui a pour objet la réorganisation de l'Ecole spéciale des langues orientales, est enfin un fait accompli !! Nous reproduisons également à ce sujet l'opinion des journaux qui en ont parlé. Ces journaux sont en petit nombre, car la plupart d'entre eux, préoccupés par les élections partielles des députés de la Seine, n'ont pas même l'air de l'avoir vu figurer en tête du *Journal officiel*. La presse politique, il faut le dire, ne paraît pas y avoir compris grand'chose. Vivant jusqu'à ce jour dans une douce obscurité, l'Ecole n'a pas fait beaucoup parler d'elle depuis nombre d'années, et il ne faut pas s'étonner si le public ignore toutes les illustrations scientifiques qu'elle a produites, et les services réels qu'elle a rendus au pays. En dehors de la presse politique, le décret de réorganisation a été apprécié très-diversement dans le monde compétent auquel il était destiné. Interprété convenablement, il peut être accueilli comme un progrès, surtout s'il est admis par l'administration, comme on nous l'assure, qu'une faute d'impression s'est glissée dans l'article 13 et qu'elle sera corrigée dans

les réimpressions du décret. Sans cela, cet article 15 serait non-seulement ridicule, mais attentatoire aux prérogatives du haut enseignement. Cet article est ainsi conçu :

« ART. 15. — En cas de vacance d'une chaire, l'assemblée des professeurs et le conseil de perfectionnement présentent CHACUN deux candidats ; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en présente également deux ; le ministre de l'Instruction publique peut, en outre, après avoir pris l'avis des ministres intéressés, proposer au choix de l'Empereur un candidat désigné par ses travaux ou par son expérience pratique des langues orientales. »

En effet, s'il était admis que le mot *chacun* n'a pas été ajouté par erreur typographique, le droit des professeurs et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de présenter des candidats au choix de l'Empereur serait absolument illusoire ; car il est impossible d'admettre que ces candidats aient JAMAIS la moindre chance d'être élus, dès le moment où le Conseil de perfectionnement, *composé de délégués de presque tous les ministères et présidé par le ministre de l'Instruction publique*, aurait également à en présenter de son côté. Si l'on admettait l'exactitude du texte, il y aurait SIX PRÉSENTATIONS de candidats, sans compter celle que le ministre se réserve le droit d'y ajouter : SEPT PRÉSENTATIONS ! et dans le cas où le ministre userait de ce droit, cela laisserait place à une interprétation impossible suivant laquelle le ministre mettrait un candidat en opposition avec ceux que le Conseil *présidé par lui-même* aurait présentés !!!

A côté de cette critique qui perdra sa raison d'être devant un *erratum*, nous devons louer le gouvernement d'avoir rendu l'Ecole *vraiment pratique*, non pas par un enseignement élémentaire qui ne peut y être donné convenablement et qui est du ressort de l'Ecole des Jeunes de langue, mais en assurant aux élèves les moyens de continuer leurs études,

grâce à des subventions annuelles. On dit, il est vrai, que M. Magne se refuse à demander au Corps législatif les fonds nécessaires pour exécuter ces clauses du décret. Nous nous refusons, nous, absolument à croire à cette allégation qui compromettrait l'auguste signature placée au bas du décret et le rendrait lettre-morte, comme l'a été l'ordonnance de Louis-Philippe rendue sur la proposition de M. de Salvandy et mise au panier par un caprice de son successeur, M. Villemain. Pour notre part, nous n'admettons jamais qu'on puisse jouer de la sorte avec les lois, et le décret est un engagement formel qui crée des droits aux élèves, et dont ils pourront exiger dans un an la stricte exécution dès le moment où ils s'y seront conformés eux-mêmes.

On avait répandu le bruit que le décret ne serait pas mis en pratique cette année : nous apprenons le contraire ; et on a ouvert des registres à l'Ecole pour l'inscription des élèves, ce qui veut dire que, par exception, cette année, le délai du 1^{er} novembre, prévu par l'article 5, sera étendu au mois de décembre par la force des choses. Nous apprenons en outre que le *cours de tibétain* cessera de figurer dans la liste des cours complémentaires de l'Ecole et sera l'objet d'une affiche particulière.

La petite Sorbonne ouvre de nouveau ses cours et paraît prendre définitivement le titre d'*Ecole Gerson*. Une députation de ses professeurs, dans laquelle MM. Emm. Latouche et G. de Rialle représentaient les études orientales, a été reçue par M. Bourbeau. On ne paraît pas cependant avoir arrêté quel devait être le caractère définitif de cette Ecole, et la solution de la question est encore différée. En attendant, un *cours de chinois* est ajouté à l'affiche ; le professeur est M. le comte Klezkowski, *premier secrétaire-interprète de S. M. l'Empereur*. — L'Ecole Gerson annonce en outre cette année

DEUX COURS D'ANTHROPOLOGIE. Avis aux professeurs d'arabe ou de sanscrit en disponibilité.

Les actes officiels prennent une telle place dans notre numéro que nous sommes obligés de différer la publication de plusieurs articles importants qui nous ont été remis. Dans le prochain numéro, nous parlerons notamment de l'enseignement oriental en Italie et des riches acquisitions de livres faites par l'Ecole des langues orientales, grâce au zèle et au dévouement de son infatigable administrateur, M. Schéfer.

P.-S. — En réponse à une question posée dans notre dernier numéro, *une personne qui doit être bien informée*, nous assure que, non-seulement il n'est pas question de supprimer l'Ecole des Jeunes de langues, si utile au ministère des affaires étrangères, mais que les cours sont déjà repris et qu'il y a lieu de croire qu'il y sera ajouté cette année l'enseignement du chinois.

Actes officiels et Documents divers.

8 NOVEMBRE. — DÉCRET IMPÉRIAL.

École des langues orientales. — NAPOLEON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, salut ;

Sur la proposition de notre ministre de l'instruction publique ;

Vu : 1^o le décret du 10 germinal an III, portant « qu'il sera établi une école publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce » ;

2^o L'ordonnance royale du 22 mai 1838 ;

3^o Les avis de la commission composée des délégués des ministères de l'instruction publique, des affaires étrangères, de la marine et du commerce ;

Considérant qu'il est nécessaire de réorganiser l'Ecole pour la ramener à sa destination primitive ;

Notre conseil d'Etat entendu,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE PREMIER.

Art. 1^{er}. L'École impériale des langues orientales vivantes comprend des cours :

D'arabe vulgaire,
De persan,
De turc,
De malais et de javanais,
D'arménien,
De grec moderne,
D'hindoustani,
De chinois vulgaire,
De japonais,
D'annamite.

Art. 2. Ces cours ont pour objet d'apprendre aux élèves à lire, écrire et parler les langues dont l'énumération précède, et de leur enseigner la géographie politique et commerciale des pays où ces langues sont en usage.

Ils sont publics et gratuits.

La durée est de trois ans.

Art. 3. Chaque professeur est tenu de faire, par semaine, trois leçons d'une heure au moins.

Art. 4. Des répétiteurs sont chargés d'interroger les élèves et de les exercer à la conversation et à la lecture à haute voix.

Art. 5. Ceux des étudiants qui ont l'intention de se présenter aux examens de fin d'année et de fin d'études doivent se faire inscrire avant le 1^{er} novembre, au secrétariat de l'École.

Les inscriptions sont renouvelées tous les trois mois; elles se perdent par une absence non justifiée de six leçons dans le trimestre.

Art. 6. A la fin de chaque année, il est procédé à des examens publics. Tous les élèves sont tenus de les subir. Ceux d'entre eux qui ne s'y seraient pas présentés perdent leur titre d'élève de l'École, et ne peuvent continuer à suivre les cours que comme auditeurs libres.

Art. 7. Les examens ont lieu devant un jury composé de l'administrateur de l'École, président, du professeur de la chaire et du répétiteur.

Dans les examens relatifs à la langue enseignée par le professeur administrateur, un troisième juge sera désigné par notre ministre de l'instruction publique.

Art. 8. Après l'examen de fin d'études, il est délivré, par le ministre, aux élèves qui en sont jugés dignes, un diplôme d'élève breveté de l'École des langues orientales. Ce diplôme indique la langue sur laquelle l'élève a subi l'épreuve.

La liste des élèves français brevetés est transmise à nos ministres des affaires étrangères, de la guerre, de la marine et du commerce.

Sur l'avis de l'assemblée des professeurs et du conseil de perfectionnement réunis, les élèves brevetés qui se sont le plus distingués dans les examens peuvent être envoyés, aux frais des départements ministériels intéressés, dans les pays dont ils ont appris la langue, afin de s'y perfectionner dans la pratique de cette langue et dans la connaissance des intérêts politiques et commerciaux de la contrée.

Art. 9. Des cours complémentaires, ayant pour objet d'autres idiômes, pourront être institués par décret au fur et à mesure des besoins.

Le ministre de l'instruction publique pourra, en outre, autoriser des conférences dans l'enceinte de l'École sur les matières qui se rattachent à l'étude des langues vivantes, de l'histoire, de la géographie et des législations de l'Orient.

Dans les deux cas, le conseil de perfectionnement devra être appelé à donner son avis.

TITRE II.

Art. 10. L'École est placée sous l'autorité d'un administrateur nommé pour cinq ans par notre ministre de l'instruction publique.

En cas d'absence ou d'empêchement, l'administrateur est suppléé par un professeur désigné annuellement par le ministre, et qui prend le nom d'administrateur adjoint.

Art. 11. L'administrateur convoque et préside l'assemblée des professeurs, et porte à l'ordre du jour, après autorisation du ministre, les questions à mettre en délibération ; il visite les pièces de comptabilité, contresigne les diplômes, surveille tous les services et fait exécuter les règlements.

Tous les ans, avant le 1^{er} janvier, il présente un rapport au ministre sur les travaux de l'École et sur les progrès des élèves.

Art. 12. L'administrateur a sous ses ordres un secrétaire nommé par le ministre, qui remplit les fonctions de trésorier, d'archiviste et de bibliothécaire. Le secrétaire assiste aux assemblées avec voix consultative; il rédige les procès-verbaux et les transcrit sur le registre des délibérations. La copie de ces procès-verbaux est adressée au ministre par les soins de l'administrateur.

Art. 13. L'assemblée se compose de professeurs titulaires et du secrétaire. Elle se réunit au moins trois fois par an. Elle délibère sur les programmes et l'ordre des cours, sur les programmes et l'ordre des examens, sur les règlements intérieurs de l'École, et en général sur toutes les questions mises en délibération par l'administrateur.

Art. 14. Il est établi près de l'École un conseil de perfectionnement, composé de neuf membres, savoir :

Le ministre de l'instruction publique, président ;

L'administrateur de l'École, vice-président ;

Un délégué du ministère de l'instruction publique ;

Un délégué du ministère des affaires étrangères ;

Un délégué du ministère de la guerre ;

Un délégué du ministère de la marine ;

Un délégué du ministère de l'agriculture et du commerce ;

Le directeur de l'Imprimerie impériale, ou un fonctionnaire de cet établissement, spécialement délégué ;

Le président de la chambre de commerce de Paris.

Le conseil de perfectionnement se réunit sur la convocation du ministre ; il délibère sur les améliorations et les réformes dont l'enseignement serait susceptible dans l'intérêt des relations politiques et commerciales de la France en Orient, et entend le rapport de l'administrateur sur les travaux de l'École et les progrès des élèves.

Ses membres peuvent assister aux examens.

Le secrétaire de l'École, présent aux séances avec voix consultative, rédige la minute des délibérations.

Art. 15. En cas de vacance d'une chaire, l'assemblée des professeurs et le conseil de perfectionnement présentent chacun deux

candidats; l'Académie des inscriptions et belles-lettres en présente également deux; le ministre de l'instruction publique peut, en outre, après avoir pris l'avis des ministres intéressés, proposer au choix de l'Empereur un candidat désigné par ses travaux ou par son expérience pratique des langues orientales.

Art. 16. Les répétiteurs sont nommés par notre ministre de l'instruction publique, qui devra les choisir autant que possible parmi les personnes originaires du pays dont ils enseigneront la langue.

Ils peuvent être appelés, par décision ministérielle, à suppléer durant un trimestre les professeurs empêchés.

Ils peuvent aussi être appelés, par l'administrateur de l'École, à les remplacer accidentellement.

Art. 17. Le traitement des professeurs varie de 5,000 à 7,500 fr.; celui du secrétaire et des répétiteurs, de 2,500 à 3,500 fr.

L'administrateur reçoit un préciput de 2,000 fr.

Art. 18. Lorsqu'un professeur est suppléé durant tout un trimestre, le quart de son traitement annuel est attribué au suppléant; mais la retenue exercée sur la portion d'émoluments abandonnée au suppléant continue de profiter au titulaire.

Nul ne peut se faire remplacer pendant plus d'un semestre.

TITRE III.

Art. 19. Les élèves de l'École des langues orientales vivantes, qui justifieront d'une année d'études assidues, pourront obtenir des subventions dont le montant annuel sera de 1,000 francs au moins et de 1,500 francs au plus.

Ces subventions seront accordées par le ministre, après avis de l'assemblée des professeurs réunie au conseil de perfectionnement.

La révocation en sera, s'il y a lieu, prononcée de la même manière.

Art. 20. La collation et la jouissance des bourses fondées par les départements, les communes, les chambres de commerce ou les particuliers, auront lieu aux conditions indiquées par l'acte de fondation.

Art. 21. Des règlements arrêtés par le ministre, après avis de l'assemblée des professeurs et du conseil de perfectionnement, fixe-

ont les diverses questions relatives aux exercices intérieurs de l'École, aux vacances, aux examens et à la forme des diplômes.

Art. 22. Notre ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais de Compiègne, le 8 novembre 1869.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le ministre de l'instruction publique,

BOURBEAU.

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES.

Section des sciences historiques et philologiques.

La rentrée des cours et des conférences, pour l'année scolaire 1869-1870, est fixée au lundi 15 novembre.

Philologie et antiquités égyptiennes. Directeur d'études : M. le vicomte de Rougé, conseiller d'État, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Répétiteur : M. Maspéro.

Philologie et antiquités grecques. Directeur d'études : M. W. H. Waddington, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Répétiteur : M. Tournier, docteur ès lettres.

Épigraphie et antiquités romaines. Directeur d'études : M. Léon Rénier, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, administrateur de la bibliothèque de l'Université. — Répétiteur : M. Charles Morel, docteur ès-lettres.

Histoire. Directeur d'études : M. Alfred Maury, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, directeur des Archives de l'Empire. — Répétiteurs : MM. Monod et Rambaud, agrégés de l'Université.

Langue persane et langues sémitiques. Directeur d'études : M. Defrémery, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur suppléant au Collège de France. — Répétiteur : M. Guyard.

Philologie latine. Directeur d'études : M. Gaston Boissier, maître

de conférences à l'École normale, chargé de cours au Collège de France. — Répétiteur : M. Charles Morel, docteur ès lettres.

Grammaire comparée. Directeur d'études : M. Michel Bréal, professeur au Collège de France. — Répétiteur : M. Bergaigne.

Langue sanscrite. Directeur adjoint : M. Hauvette-Besnault, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Université. — Répétiteur : M. Bergaigne.

Langues romanes. Directeur adjoint : M. Gaston Paris, professeur suppléant au Collège de France.

M. Heumann, maître de conférences à l'École normale, continuera, pour les élèves de la section, son cours spécial et pratique de langue allemande.

Les salles de travail et de conférences de la section, à la bibliothèque de l'Université (à la Sorbonne, escalier n° 2), seront ouvertes pour les élèves, tous les jours non fériés, de trois à cinq heures après midi et de sept à dix heures du soir.

Les aspirants au titre d'élève pourront se faire inscrire au secrétariat de la faculté des sciences, à la Sorbonne, tous les jours, de dix à quatre heures, jusqu'au 15 novembre. — On peut se faire inscrire pour une ou plusieurs conférences; les conférences sont indépendantes les unes des autres.

École des hautes études. — M. Defrémery, membre de l'Institut, professeur-suppléant au Collège de France, est nommé directeur d'études pour le persan et les langues scientifiques, près l'École pratique des hautes études (section d'histoire et de philologie).

— Sont nommés élèves de l'École pratique des hautes études les candidats dont les noms suivent :

Sciences historiques et philologiques. — MM. Bauer, Beljame, Bonchère, Bonnardot, Calmettes, Cart, Courajol, de Coutouly, Darmesteter, Dubois, Fagniez, Fagnan, Favre, Giry, Grebaut, Guiesse, Gusse, Havet, Héron de Villefosse, Herz, Joret, La Berge, Longnon, Pannier, Pierret, Prost, Regnaud, Revillout, Rolland, de Rougé, Roy et Sepet.

Lycée d'Alger. — M. MACHUEL, professeur au collège arabe-français de Constantine, est chargé du cours d'arabe au lycée d'Alger, en remplacement de M. Houdas, appelé à d'autres fonctions.

Revue de la Presse.

Faute de place pour les apprécier, nous nous bornerons à reproduire ici les principaux articles publiés par les journaux sur le décret de réorganisation de l'Ecole spéciale des langues orientales. Quelques feuilles, comme le *Monde*, se sont bornées à la reproduction textuelle du document ; d'autres ne l'ont pas même mentionné.

OPINION DE LA PRESSE.

Le Soir.

Le *Soir* à l'air de tomber des nues à la vue du document ; il n'avait jamais entendu parler de l'Ecole impériale ! Voilà tout son article :

« Le *Journal officiel* contient un décret rétablissant une Ecole impériale des langues orientales. »

Le National.

« Un décret, annoncé depuis quelque temps, réorganise l'Ecole des langues orientales vivantes. Une chaire d'annamite est créée. Le décret a *pour but visible* d'ouvrir, grâce à un mode d'examen et de diplômes, *une carrière pour les élèves* de ces cours, si souvent professés par des savants de premier ordre et si souvent délaissés. Il établit un système d'allocations annuelles et de missions rétribuées, assez analogue à celui adopté pour l'Ecole des Chartes et pour l'Ecole d'Athènes.

« Une disposition particulière prescrit que les élèves brevetés après examen pourront être envoyés « dans les pays dont ils ont appris la langue, afin de s'y perfectionner dans la prati-

que de cette langue. » *Peut-être eût-il fallu commencer par là et exiger la connaissance de la langue parlée, avant admission* sinon aux cours, du moins aux avantages résultant du diplôme. On aurait pu trouver, dans l'organisation de ces études aux colonies anglaises, d'utiles indications. Pourtant il convient de ne pas être trop méticuleux : voilà un essai d'amélioration d'un établissement illustré par ses professeurs, quelquefois par ses élèves. Il convient d'attendre le résultat de l'épreuve.

« Une disposition spéciale, et très-louable si elle ne reste pas à l'état de lettre morte, institue près de l'Ecole un Conseil de perfectionnement, où seront représentés le ministère du commerce, la direction de l'Imprimerie de l'Etat et la Chambre de commerce de Paris. Ce sont là des dispositions libérales ; ce qui est moins libéral, c'est le maintien de la prérogative attribuant au seul choix du pouvoir exécutif la nomination des professeurs. Si on veut rendre quelque énergie au haut enseignement français, il lui faut accorder la liberté de recrutement dont il jouit en Angleterre, en Allemagne, en Belgique.

« Il est encore une disposition en apparence secondaire et qui, si on y tient la main, aura d'excellents effets. Aucun professeur ne pourra, dit l'article 17, « se faire remplacer pendant plus d'un semestre. » — D'ORNANT.

La Patrie.

Le *Journal officiel* publie ce matin un décret de l'Empereur, contresigné par M. le ministre de l'Instruction publique, qui réorganise l'Ecole des langues orientales vivantes, établie par le décret du 10 germinal an III. Outre les différents cours qui seront professés à l'Ecole impériale des langues orientales vivantes, *les élèves seront initiés à la géographie commerciale et politique* des pays où ces langues sont en usage.

« Ce qui nous a particulièrement frappé dans ce décret, rendu sur l'avis d'une commission de délégués des ministères de l'Instruction publique, des Affaires étrangères, de la Marine et du Commerce, c'est l'attribution facultative par le ministre, après qu'il aura recueilli l'opinion des professeurs de l'Ecole réunis au conseil de perfectionnement, de subventions annuelles de 1,000 à 1,500 fr. aux élèves qui justifieront d'une année d'études assidues.

« Telle qu'elle est aujourd'hui réorganisée, et en présence des besoins du commerce, qui exigent que les plus importantes langues orientales puissent être lues, parlées et écrites, on peut affirmer que l'Ecole, dont les cours comprendront : l'arabe vulgaire, — le turc, — le malais et le javanais, — l'arménien, — le grec moderne, — l'hindoustani, — le chinois vulgaire, — le japonais, — l'annamite, répondra complètement aux principes qui ont présidé à sa fondation, à une époque où les relations commerciales étaient cependant loin d'atteindre le développement qu'elles ont pris de nos jours.

— LOUIS BELLET.

La France.

« Le *Journal officiel* a publié ce matin le décret qui réorganise l'Ecole des langues orientales vivantes. L'enseignement de cette Ecole comprendra nécessairement des cours d'arabe vulgaire, de persan, de turc, de malais et de javanais, d'arménien, de grec moderne, d'hindoustani, de chinois vulgaire, de japonais et d'annamite. Le ministre de l'Instruction publique *pourra, en outre, autoriser* des conférences se rattachant à l'étude de l'histoire, de la géographie et des législations de l'Orient. Cette *faculté*, conférée au ministre, sera remarquée. Elle rejette sur l'arrière-plan du programme de l'Ecole tout un ensemble de connaissances indispensables dans les Echelles du Levant.

« Les rapports politiques et commerciaux entre les Etats de l'Europe occidentale et les pays musulmans sont, — le lecteur le sait, — réglés par des capitulations aussi nombreuses que variées. L'organisation des peuples de l'Islam offre, de plus, des singularités caractéristiques importantes à connaître, lorsqu'on se destine à des carrières qui vous mêlent aux populations mahométanes. L'ingérence continuelle des Etats européens dans les contrées de l'Orient, rend enfin nécessaire l'étude des traditions politiques suivies par les gouvernements de l'Europe, dans leurs relations avec le colosse musulman sur lequel les Etats chrétiens prennent, au dix-neuvième siècle, de si menaçantes revanches.

Deux chaires consacrées à l'étude des capitulations, des traités de commerce et des rapports politiques entre l'Europe et les pays du Levant, *eussent peut-être mieux complété le programme* de l'Ecole des langues vivantes orientales, *que de timides conférences précairement autorisées* et sans caractère officiel. — PRADIER-FODÉRÉ.

Le Temps.

Nous avons mentionné sommairement le décret concernant l'Ecole des langues orientales vivantes : nous allons aujourd'hui en indiquer les principales dispositions. Ce décret vise le décret du 10 germinal an III, portant « qu'il sera établi une école publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes, d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce. »

Remarquons d'abord que l'acte organique du 10 germinal n'est point un décret, mais une loi, votée par la Convention Nationale. C'est sous ce titre de *loi* qu'il figure dans le Recueil officiel des lois et règlements de l'instruction publique. Comme tel, il ne peut être modifié que par une loi. Mais le ministre, usant d'une élusion déjà employée, a équivoqué sur le mot *décret*, dont on se servait à la Convention pour se donner la faculté de changer une loi par un décret. M. Duruy lui en avait donné l'exemple, lorsqu'il a transféré au Collège de

France cette école, que la loi du 10 germinal avait expressément, et avec intention, placée « dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale. » Le successeur futur de ces deux ministres qui voudra changer ce qu'ils ont fait, n'aura d'autre peine que d'en constater l'illégalité.

Le nouveau décret vise aussi une ordonnance de 1838. Qu'on ne la cherche pas en cette année : elle est de 1839. Enfin, le décret de M. Bourbeau déclare « qu'il est nécessaire de réorganiser l'Ecole pour la ramener à sa destination primitive ; » mais il oublie de montrer en quoi elle s'était écartée de cette destination. L'article 3 de la loi de germinal prescrit que « les professeurs feront connaître à leurs élèves les *rapports politiques* et commerciaux qu'ont avec la République les peuples parlant les langues qu'ils seront chargés d'enseigner. » L'article 2 du décret du 8 novembre supprime ces *rapports politiques* et les remplace par la géographie politique ce qui est tout autre chose. A la vérité, l'article 7 dit que les élèves les plus distingués pourront être envoyés dans les pays dont ils auront appris la langue pour s'y perfectionner dans la pratique de cette langue et dans la connaissance des intérêts politiques et commerciaux de la contrée. Or, comment se perfectionner dans une connaissance dont on ne possède pas même les éléments ?

Le principal effet (et peut-être le principal objet) du nouveau décret, est de substituer partout l'autorité du ministre à celle qu'avaient autrefois le président de l'Ecole et l'assemblée des professeurs. Le président devient administrateur ; il est nommé par le ministre, mais celui-ci n'est plus tenu de le choisir parmi les professeurs de l'Ecole. Le secrétaire cesse d'être élu ; il est nommé par le ministre : c'est encore ce dernier qui nomme les gens de service, dont le choix est enlevé au chef de l'établissement. C'est toujours le ministre qui nomme les professeurs. En cas de vacance, l'assemblée des professeurs, le conseil de perfectionnement et l'Académie des inscriptions et belles-lettres présentent chacun deux candidats ; mais le ministre se réserve la faculté, déjà inscrite dans le décret dictatorial du 9 mars 1852, de présenter aussi son candidat.

Le conseil de perfectionnement est une création de M. Bourbeau. Il se composera de neuf membres, dont un seul appartenant à l'école (l'administrateur). On y voit, entre autres, le directeur de l'Imprimerie dite impériale, sans doute

parce que cette imprimerie possède des caractères orientaux ; la raison est concluante.

Le nouveau décret institue aussi des répétiteurs chargés d'interroger les élèves, de les exercer à la conversation et à la lecture à haute voix. Où et quand, puisque l'école n'a pas de local particulier ? L'important, c'est d'avoir des places à donner : or, il y aura, au moins, dix répétiteurs, car il y a dix chaires, et le traitement des répétiteurs sera de 2,500 à 3,500 fr. Celui des professeurs variera de 5,000 à 7,500, sans que rien justifie cette différence, chaque professeur devant faire trois leçons d'une heure au moins par semaine. Au Collège de France, au Muséum, tous les professeurs ont le même traitement.

L'ordonnance de 1839 avait établi des examens, des diplômes pour les élèves de l'Ecole. Le décret nouveau remanie un peu ces dispositions et institue, au profit des élèves ayant assidûment suivi les cours pendant une année, des subventions annuelles montant de 1,000 fr. à 1,500 fr. Ces subventions seront données par le ministre, après avis de l'assemblée des professeurs et du conseil de perfectionnement (*après* n'est pas ici, synonyme de *conformément*).

En somme, le nouveau décret peut se résumer ainsi : Pour le ministre un peu plus d'autorité, quelques places et de l'argent à distribuer. — Reste à trouver l'argent qui ne figure pas au budget.

FRED. LOCK.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la publication de notre correspondance de Suez, sur l'inauguration du canal et sur les orientalistes des diverses parties de l'Europe qui y ont assisté.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES A 2 FR. LE VOLUME.

BERNARD (Frédéric) : Les Evasions célèbres, 1 vol. — CAZIN (A.) : Les Forces physiques, 1 vol. — DUPLESSIS (G.) : Les Merveilles de la gravure, 1 vol. — JACQUEMART (A.) : Les Merveilles de la céramique. III^e partie (Occident). 1 vol. — TISSANDIER (G.) : La Houille, 1 vol. — VIARDOT (Louis) : Les Merveilles de la peinture, II^e partie, 1 vol. — Les Merveilles de la sculpture, 1 vol.

Nancy, le 30 novembre 1869. — SORDOILLET et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

AVIS A NOS CONFRÈRES. — Depuis longtemps les journaux quotidiens et autres nous empruntaient des nouvelles sans nous citer ; mais, au lieu de nouvelles, ce sont maintenant des articles presque en entier qu'on extrait de nos colonnes sans en faire connaître l'origine. Une feuille quotidienne publiait dernièrement un long fragment de l'article sur le vin chinois de notre collaborateur, M. de Rosny, en s'en attribuant la composition. Nous espérons que notre réclamation d'aujourd'hui suffira pour couper court à un abus dont nous pourrions nous plaindre en termes plus explicites et plus formels.

Paris, le 23 décembre 1869.

Le mouvement scientifique oriental a repris toute son activité, et les projets les plus divers sont mis à l'étude ou en commencement d'exécution. En même temps, quelques publications importantes viennent inaugurer la saison d'hiver : M. Alexandre Chodzko, le savant chargé du cours du Collège de France, qui serait depuis longtemps professeur titulaire si des raisons politiques, à ce qu'il paraît, ne s'opposaient à une nomination à la chaire de Mickiewicz, nous a donné sa belle *Grammaire paléo-slave*. C'est une œuvre des plus consciencieuses et qui prouve que la science française, dans cette di-

rection, marche de pair avec l'érudition allemande. Les textes et les fac-simile joints à ce beau volume, sorti des presses de l'Imprimerie impériale, forment une sorte de chrestomathie dont les étudiants et les philologues ne manqueront pas d'apprécier la valeur.

De son côté, M. l'abbé Perny vient de publier un grand *Dictionnaire français-chinois* que nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner, mais qui présente au point de vue de l'impression un véritable mérite. Il est imprimé à l'aide d'un petit corps de caractères chinois merveilleusement gravés, et qui est fort supérieur aux types des Imprimeries impériales de Paris et de Vienne.

On nous annonce aussi, comme devant paraître prochainement, la traduction des premiers volumes du *Talmud* par M. Schwab dont la Commission des impressions gratuites a décidé la publication à l'Imprimerie impériale, établissement qui est également occupé de la troisième édition du *Traité de l'éducation des vers à soie*, traduit du japonais par M. de Rosny; et à Vienne, le *Dictionnaire javanais-français* de l'abbé Favre, si nécessaire aux progrès des études océaniques.

Enfin, il doit paraître avant un mois, dans la collection dite *Bibliothèque internationale* deux volumes renfermant une traduction du *Chi-King* par M. Pauthier et le P. Lacharme, le poème du *Pentaour* traduit par M. de Rougé, divers textes de poésie lyrique égyptienne, expliqués par M. Chabas, une édition abrégée du *Rig-Véda* de Langlois, annotée par M. Eichhoff, des extraits de l'*Avesta*, etc., etc.

Pendant que le monde savant travaille à étendre le champ de nos connaissances relatives à l'Asie, l'Ecole spéciale des langues orientales, sous l'empire du nouveau décret qui la régit, s'occupe à augmenter le nombre des orientalistes. Les promesses de subventions aux élèves, contenues dans le décret du 8 novembre dernier, ont contribué à augmenter la liste

des travailleurs sérieux, et la mise à exécution *immédiate et complète* de ce décret, a évité à ce document le sort de l'ordonnance royale de 1838.

Nous n'avons point montré d'enthousiasme pour ce fameux décret qui eût abouti à de tout autres résultats s'il avait été préalablement étudié avec le concours des professeurs qui sont évidemment les hommes les plus compétents que nous ayons pour s'en occuper. Il faut reconnaître cependant qu'il est susceptible de produire de bons résultats, si l'administration se montre libérale et si elle consent à donner une interprétation large à quelques-uns de ses articles. Les professeurs de l'Ecole, convoqués par ordre du ministre, ont rédigé un projet de règlement intérieur, qui fera disparaître tout ce que le décret contenait de vague et d'insuffisant. Ce règlement doit être soumis à la haute sanction de l'Empereur, après avis du Conseil de perfectionnement. Au sujet de ce Conseil, il est *nécessaire* de signaler, dès à présent, combien il serait regrettable qu'il fût réuni sans que les professeurs de l'Ecole soient appelés dans son sein. Les professeurs peuvent mieux que personne exposer la situation sous son véritable jour, et si le Conseil se réunit d'un côté et l'assemblée des professeurs de l'autre, nous ne craignons pas d'affirmer que les décisions du Conseil seront mal exécutées ou ne le seront point du tout. On peut bien donner des consignes à des militaires, et compter qu'elles seront suivies scrupuleusement; on ne peut en demander autant à des membres de l'enseignement supérieur dont la valeur et l'initiative personnelles peuvent seules produire de bons résultats. L'avenir démontrera si nous avons raison. Qu'on veuille bien se rappeler seulement que nous avons signalé l'écueil, alors qu'il n'était pas encore inévitable.

Si nous sommes bien informés, la plupart des membres du Conseil de perfectionnement sont nommés, notamment : M. de

Guigné, pour le Ministre de l'Instruction publique; *M. Ozenne*, pour le Ministre du Commerce; *M. Jaurès*, pour le Ministre de la Marine; *M. Meurant*, pour les Affaires étrangères; *M. Pététin*, pour l'Imprimerie impériale.

Nous avons reçu de nombreuses demandes de renseignements au sujet de l'Ecole; il serait bien à désirer que l'administration se chargeât d'y répondre. La liste des élèves inscrits est-elle définitivement arrêtée ou peut-on s'inscrire à volonté jusqu'à l'époque des examens? Les noms des élèves admis ne seront-ils pas publiés, comme ceux des élèves de l'Ecole des Hautes-Études, dans le *Journal officiel* ou ailleurs? Les inscriptions relatives au cours de cochinchinois sont-elles valables, et quand commencera ce cours? Les élèves admis n'auront-ils pas une carte dans des conditions analogues à celles des élèves de l'École des Hautes-Études?

Critique littéraire et Bibliographie.

DE L'INDUSTRIE DES CHINOIS AU POINT DE VUE DU COMMERCE EUROPEEN.

Industries anciennes et modernes de l'Empire chinois, par M. Stanislas Julien. Paris, Lacroix, éditeur, 1869, in-8°.

Ce nouvel ouvrage du célèbre sinologue, outre sa valeur scientifique — car il est d'une difficulté inouïe de traduire et d'interpréter des textes industriels chinois — n'a pas moins d'importance pour notre commerce qui ne demande qu'à connaître les spéculations possibles, pour y consacrer son génie et ses richesses. De plus, c'est une source précieuse à consulter pour le progrès de certains arts industriels ou agricoles, dans lesquels le Céleste-Empire brille au premier rang, soit par la qualité supérieure des produits de son sol,

Soit par des procédés particuliers de fabrication qu'on pourrait imiter et peut-être perfectionner en Occident.

M. Stanislas Julien dont le savoir, la patience, la rare habileté linguistique nous a déjà initiés à l'art d'élever les vers à soie, et à la fabrication des belles porcelaines de la Chine¹, nous donne aujourd'hui des renseignements inédits sur les matières premières et sur les principales productions de cet empire : métallurgie, industries textile et tinctoriale, science agricole, engrais, fabrication du thé, du sucre, etc., pisciculture et jusqu'à des considérations sur le régime alimentaire des classes laborieuses. Rien ne manque à ce lucide et savant tableau des richesses d'exploitation et des procédés industriels de l'Extrême-Orient, que M. Paul Champion a enrichi de ses remarques et de ses observations personnelles.

Chose remarquable, tenant d'un côté à l'Europe qu'elle a probablement précédé dans tous les arts, de l'autre côté à son propre génie et à son sol, la technologie chinoise peut se partager en deux classes bien distinctes d'industries : celles de la PREMIÈRE CLASSE et leurs correspondantes de l'Occident emploient des procédés analogues. Elles paraissent avoir suivi la même marche dans leur développement, à cela près que souvent elles sont moins puissantes et moins parfaites, faute des moyens mécaniques et chimiques dont nous disposons actuellement. On pourrait citer comme exemples la réduction des métaux, la production de l'acier, la manipulation du verre, la fabrication de la poudre, etc. Le verre fondu se

¹ Signalons sur cette si belle production qui spécifie nettement la Chine, deux articles remarquables insérés dans le 4^e volume de la *Revue orientale et américaine*; l'un de M. le marquis d'Hervey St-Denys, l'autre de M. Ed. Le Blant, de l'Institut. Enfin M. Léon de Rosny, dans ses *Variétés Orientales*, nous a esquissé l'intéressante histoire de l'industrie et de l'art de la porcelaine à la Chine et au Japon.

prend à l'extrémité d'un tube de cuivre et se souffle comme chez nous. Les Chinois le colorent de différentes manières, mais n'ont pu obtenir la teinte rouge, vu que le cinabre (*sulfure de mercure*) qu'ils emploient, se décompose à la chaleur. Cependant ils préparent un verre bleu imitant le *lapis-lazuli*, mais ce n'est que depuis que les Hollandais leur ont fait connaître le bleu de cobalt. Ici, on le voit, comme dans tout ce qui va suivre, ce n'est pas la dextérité ni l'adresse particulières à la race jaune qui ont fait défaut aux Chinois, mais c'est le besoin peut-être, et par dessus tout la science européenne qui leur a manqué. La fonte, ou comme ils disent : le fer *cru*, s'obtient au bois ou à la *houille* dans des fourneaux alimentés par des soufflets mus à l'aide de la force humaine. Le fer affiné (métal *cuit*) se prépare dans des appareils et par des procédés analogues à ceux de la méthode *catalane*, usitée dans les Pyrénées. Quant à l'acier (fer *arrosé*) qui est la dernière transformation du métal civilisateur par excellence, il s'obtient par la réunion en faisceaux de tiges de fer cuit et de fer cru que l'on place pour les empêcher de brûler entre deux couches de terre glaise. Au feu, la fonte se liquéfie et vient *arroser* le fer cuit auquel elle cède une partie de son carbone et le transforme en acier. Mais il faut des soins et une habileté particulières pour bien conduire l'opération. — La poudre à canon, cette raison des peuples qui n'en ont pas de meilleure, se compose, comme ici, de soufre, de charbon et de salpêtre, matières premières qui se trouvent en Chine, mais ces ingrédients ne sont pas purs, ils sont mal triturés, le mélange en est imparfait, le grain trop gros ; il en résulte que leur poudre encrasse les armes et n'a pas la prompte inflammabilité de la nôtre. Le Chinois actuel outrant peut-être une heureuse disposition qui le porte aux arts de la paix, est plutôt rodomont que guerrier. De récentes défaites l'ont prouvé. Aussi se console-t-il de l'impuissance de ses armes, par les titres

pompeux de feu *empoisonné*, de feu *divin*, qu'il donne à sa poudre, aujourd'hui plus bruyante que terrible. Du reste, la force et la position politique de l'empire ne lui font pas une nécessité de la perfectionner.

Plusieurs des industries de la première classe datent d'une haute antiquité. On sait que la Chine connaissait la boussole plus de 2000 ans avant J.-C. Quelques-unes des autres industries, plus modernes, auraient hâté chez nous le progrès, si elles y eussent été connues aussitôt qu'en ce pays. Pour ne citer qu'un exemple, le Chinois qui vénère le papier imprimé ou écrit, qui le brûle en l'honneur de ses ancêtres, qui s'en sert pour garnir ses fenêtres (papier koréen pouvant valoir 60 à 75 centimes le mètre carré) en lieu et place du verre dont la cherté est trop grande, le Chinois emploie depuis plus de dix-huit siècles, pour la fabrication de ce produit de première nécessité, divers succédanés du coton et du chanvre, que nous cherchions, il y a quelques années encore, à substituer ou à mêler au chiffon devenu trop dispendieux et trop rare. Il existe d'anciens livres chinois où il est question d'excellent papier fabriqué avec diverses plantes, avec diverses écorces, et même avec des algues.

Si du papier, nous passons à l'art typographique, M. Stanislas Julien fait remarquer « que l'Europe aurait pu connaître l'imprimerie 860 ans plus tôt, si dès le vi^e siècle elle eût été en relation avec la Chine. » Il ajoute que « l'usage de la gravure sur bois pour reproduire des textes et des dessins est, en Chine, infiniment plus ancien qu'on ne l'a cru jusqu'ici. » Après ces paroles, notre savant sinologue cite, à l'appui de son allégation des passages de deux encyclopédies chinoises, et un morceau pris dans le recueil intitulé : *Pi-tsang*, d'après lesquels l'imprimerie ou la gravure sur bois daterait du commencement du règne des *Soui* (581 de J.-C.). Elle se généralisa graduellement sous les *Thang* (618 à 904),

sous les cinq petites dynasties, et arriva enfin à son plus grand développement et à son fini d'exécution sous l'empire des Song (de 960 à 1278).

Mais voilà un fait bien plus singulier. « Dans la période de *King-ti* (entre 1041 et 1049 de J.-C.), un homme du peuple, un forgeron, nommé *Pi-ching*, inventa une autre manière d'imprimer avec des formes appelées *Ho-pan* ou planches mobiles. » Ici suit la description du procédé. L'inventeur gravait les caractères sur une pâte molle. Reproduisant ensuite ces empreintes en relief, il en tirait un cachet, un *type* qu'il faisait cuire au feu pour le durcir. Puis il rangeait les types ainsi obtenus dans un cadre de fer, et les serrait étroitement les uns contre les autres, etc., etc. Voilà la typographie inventée, et il est présumable que si, dès cette époque, elle eût été connue en Europe, elle nous aurait évité des siècles de barbarie !!!

A côté de l'art qui meuble et incite l'esprit, qui conserve les souvenirs et l'histoire du pays, nous devrions peut-être citer l'art qui nourrit le corps et trempe pour ainsi dire le tempérament d'une nation : or, les Chinois cultivent le blé, ils font du pain de maïs et de froment ; les ouvriers, à certains jours, mangent de la viande de porc. Sous ce rapport et si ce n'étaient le riz et la bouillie de millet traditionnels, on les prendrait pour des Européens, surtout les ouvriers en soie, mieux et plus fortement nourris que les autres.

Si nous voulions sortir du cadre de l'ouvrage que nous analysons, nous citerions encore un nombre considérable d'industries et d'inventions qui ont leurs analogues en Europe. Parmi elles se placent au premier rang les écluses, la pratique des irrigations, enfin le moyen ingénieux de creuser, sans appareil et presque sans dépense, des puits artésiens qui se multiplient sans cesse et vont fertiliser les parties incultes de cet immense Empire.

Les industries de la seconde classe, — inconnues dans nos contrées — sont particulières aux Chinois, soit à cause des matières premières, et toute spéciales qu'ils possèdent, soit par suite du secret et de l'adresse de leurs manipulations, soit enfin par le caractère même de leurs habitudes lesquelles ne nous paraissent singulières que faute de les avoir suffisamment étudiées et approfondies. Ces arts de l'Extrême-Orient sont des plus utiles à connaître tant pour le perfectionnement et la direction de nos industries, que pour le développement si désirable de notre commerce maritime. Par curiosité, par besoin, par l'appel et par l'entraînement contagieux du luxe, nos nationaux apprécient de plus en plus les produits chinois, dont l'importation en France, sur une grande échelle, nous ouvrirait des débouchés correspondants. Le mouvement qui pousse les deux extrémités de l'ancien monde l'une vers l'autre, pour échanger leurs produits, leurs idées et leur âme, existe en puissance ; et il se réalisera nécessairement. Il ne s'agit plus que de le diriger. Nous voudrions donc mentionner tous les renseignements utiles que MM. Stanislas Julien et Paul Champion ont pris la peine de réunir, mais le temps et l'espace nous manquent. Nous nous bornerons donc à l'analyse succincte, de ce qui, dans cet ouvrage, se rapporte à quelques-unes des industries les plus importantes ou les moins connues de la Chine.

Parlerons-nous d'abord des *gongs* et des *tamtams* qui ont causé l'étonnement des oreilles occidentales ? Comme l'art de la musique en Chine, leur usage remonte à la plus haute antiquité. L'alliage qui les compose est connu, la chimie en a séparé les éléments, et cependant tous les essais tentés en Europe sont demeurés infructueux, et n'ont pu reproduire leur timbre et leur harmonieuse sonorité. Il est à penser que la qualité de ces instruments dépend d'un secret de fabrique, d'un *tour de main* des ouvriers chinois. Afin d'aider à péné-

trer ce mystère, les auteurs nous donnent tous les renseignements qu'ils ont pu réunir sur cette industrie curieuse, mais qui n'a pas, quant à présent du moins, une grande importance commerciale. Sous ce rapport, la question des miroirs métalliques est une question de même ordre. Ils se composent d'un alliage de cuivre, d'étain, de zinc et de plomb. On en lime la surface, on la polit, puis on y applique un amalgame de mercure afin sans doute d'en resserrer l'étoffe, et d'en boucher tous les pores. La qualité des miroirs ou leur puissance réfléchissante dépend du fini du polissage, de l'homogénéité des surfaces, et surtout du temps plus ou moins long pendant lequel on a frotté la surface amalgamée. Ces miroirs montés sur des supports en bois sculptés, sont placés dans les chambres de réception. Les Chinois qui sont d'habiles fondeurs, ce que prouvent les cloches qu'ils exécutent par des procédés presque primitifs, sont tout à fait experts en fait d'alliages. Ils savent leur donner les qualités les plus diverses. Tous les amateurs se souviennent de leurs magnifiques bronzes *niellés* dont il n'existe plus, même en Chine, que de rares échantillons. Leurs bronzes ordinaires sont colorés en nuances variées, soit par l'exposition aux vapeurs sulfureuses, soit par l'immersion dans une eau chargée de vinaigre et de vert de gris.

L'habileté des Chinois n'est pas moins grande dans l'art de la teinture, où par un sens pour ainsi dire pratique de chimie naturelle, ils ont deviné l'usage des mordants et les transformations des matières colorantes. Ils ont surtout une couleur superbe : le *vert de Chine*, sur laquelle M. Natalis Rondot, a publié une notice au nom de la Chambre de Commerce de Lyon. Cette couleur, dont il serait bien désirable que notre industrie pût s'enrichir, provient de l'écorce d'un arbre, le *lo-kao* (graisse verte) qui croît dans les provinces de *Sse-tchouen* et *Kouei-tcheou*. Il en est de deux espèces : la variété

des montagnes, le *Pe-bi-lo-za* (la blanche peau du vert sarment) qui est supérieure en qualité puisque le fagot du poids de 100 kil. se vend une somme équivalente à 13 fr. tandis que le même fagot de la variété des plaines dont l'écorce est rougeâtre se cède pour une valeur de 5 fr. Voulant aider à l'élucidation des renseignements contradictoires qui ont été fournis sur cette précieuse substance, M. Stanislas Julien nous donne les traductions de textes desquels il résulte que des espèces différentes d'écorces assorties sont d'abord traitées à l'eau bouillante, à laquelle on mêle une faible solution de carbonate de soude. Dans ce bain et pour servir de support à la couleur, on plonge des pièces de coton que l'on étend ensuite sur l'herbe, afin que l'extrait obtenu s'oxide, et se fonce à l'action du soleil levant. On retire ces toiles après 3 heures du matin, car plus tard la lumière et la chaleur devenues trop fortes altéreraient la nuance. Une fois la teinte obtenue, on roule sur elles-mêmes les toiles de coton, et on les vend à d'autres fabricants qui en extraient le vert, pour le livrer au commerce. Cette couleur, vu son haut prix, est exclusivement réservée à la teinture de la soie.

A part leur porcelaine, leur soie, leur encre, leur papier, leur thé, la Chine et le Japon sont surtout remarquables par leur cire végétale, leurs vernis et leurs laques. Ces sept ou huit produits sont la caractéristique industrielle de ces contrées et c'est surtout par là que ces pays répondant ainsi aux besoins de l'ameublement, du vêtement, de la nutrition et de la pensée, ont toujours été réellement le noyau et comme l'axe du commerce du monde.

Le vernis chinois et japonais est la sève d'un arbre spécial, le *Rus vernificera*. A une certaine époque de l'année, on pratique une incision au pied de cet arbre, et il s'en écoule une liqueur visqueuse, dont la couleur varie du jaune au noir, et qui sert directement au vernissage des meubles, mais

comme tout bienfait a sa contre-partie, destinée peut-être à surexciter l'attention et l'industrie de l'homme, ce vernis émet des vapeurs caustiques dont il faut prudemment se garantir. Le contact même du liquide produirait de vives brûlures et des ulcérations douloureuses. On peut du reste se garantir de ces inconvénients en se frottant les mains avec une huile épaisse imprégnée de camphre. Malheureusement, ce vernis est d'un prix très-élevé.

Les bois destinés à être *laqués* (couverts de vernis) doivent d'abord être rebouchés avec un mastic d'argile et de colle de pâte qui se durcit à l'air — puis, poli avec le plus grand soin. Souvent on encolle préalablement, et de plusieurs couches, la pièce, avec ce mastic. Ensuite à l'aide d'un pinceau de *crin*, on applique successivement plusieurs couches du vernis cuit, et coloré en rouge ou en noir. Après chaque application, on ponce, afin d'avoir une surface plane, glacée, sans aspérités et sans grains.

La cire végétale, produit singulier de ces contrées, qui semblent être nos antipodes sous le rapport de la nature, comme sous celui de la société — est la sécrétion d'un insecte, le *La-tchong*, naguère encore inconnu de nos entomologistes. Ce petit animal serait-il un anneau intermédiaire entre le puceron qui transsude une liqueur sucrée, et l'abeille qui fabrique des gâteaux de cire pour y enserrer son miel? Quoi qu'il en soit, la Chine possède l'abeille, et avant les dynasties des *Thang* et des *Song*, les bougies n'étaient faites qu'avec sa cire. La cire blanche provenant du *La-tchong* ne commença à être en usage que sous la dynastie des *Youen*, c'est-à-dire au milieu du ^{xiii}^e siècle. Ce fut probablement alors que l'on s'attacha à la culture des trois arbres, le *Niu-tching* (*Rhus succedaneum*), le *Tong-tsing* (*Ligustrum glabrum*) et enfin le *Choui-kin*, ou *kin* des lieux humides, qui portent ces insectes. Le *Niu-tching* brave les froids les plus

rigoureux et reste toujours vert. C'est même de cette qualité que vient son nom, lequel signifie *virginal* et *pur*, car les Chinois le comparent à une vierge toujours jeune parce qu'elle aurait conservé sa chasteté. Les *La-tchong* se nourrissent de la sève du végétal, et après l'avoir digérée, ils la convertissent en une graisse blanche qui se répand et s'agglutine sur les branches. Quand survient l'automne, on enlève la cire en raclant l'écorce. On la fait bouillir dans l'eau pour la nettoyer, et on la passe dans un filtre d'étoffe. De là, on laisse tomber cette cire dans une eau froide où elle se fige, et se prend en une masse solide. Cette substance mêlée à une certaine quantité d'huile fournit des bougies moins coulantes et bien supérieures à celles de cire d'abeilles. Un auteur chinois va même jusqu'à affirmer qu'elles sont dix fois plus avantageuses que les bougies ordinaires. Outre les bénéfices que le commerce peut trouver dans des spéculations portant sur un pareil produit, de quelle utilité immense serait l'acclimatation, peut-être possible, de ces arbres et de ces insectes dans les pays septentrionaux où l'abeille ne trouverait pas suffisamment à butiner? Cette question mérite bien d'être étudiée.

Mentionnons en passant les *émaux cloisonnés* que recherchent toujours avec persévérance les nombreux amateurs d'objets d'art chinois. Écoutons ici, M. Paul Champion : On croit que les Chinois durent le secret de ces émaux aux Mahométans qui ont laissé tant de traces de leur passage en Asie et dans le Céleste-Empire. On assure également que ce secret est perdu et cela est vrai s'il s'agit de créer des pièces comparables aux cloisonnés antiques, mais on reproduit actuellement en Chine de petits objets qui ne le cèdent en rien aux anciens sous le rapport du fini et de l'éclat.

Nous terminerons ici ce rapport que nous abrégeons à regret, car nous n'avons signalé encore qu'une partie des documents

que renferme cet ouvrage, produit du travail combiné du sinologue et du chimiste. Cependant nous ne fermerons pas ces lignes sans les remercier tous deux, au nom de la science et du commerce.

Charles DE LABARTHE.

Nouvelles et Mélanges.

ÉCOLE GERSON. — La réouverture des cours de la petite Sorbonne a eu lieu le 29 novembre. Les cours consacrés à l'Orient sont les suivants : Histoire et philologie comparées, professeur : M. EICHHOFF. — Mythologie comparée : prof., M. LAROCQUE. — Hébraïque et chaldéen : M. Emm. LATOUCHE. — Sanscrit : M. HAUVELLE-BESNAULT. — Zend et sanscrit védique : M. DE RIALLE. — Arabe : M. H. DERENBOURG. — Annamite : M. DES MICHEL. — Chinois : M. KLECZKOWSKI. — Siamois : M. GRÉGOIRE. — Le désordre de l'année dernière continue dans la mention des cours sur l'affiche.

— M. GARCIN DE TASSY vient d'être nommé administrateur adjoint de l'École spéciale des langues orientales.

— Par décision ministérielle, MM. les élèves *inscrits* de l'École spéciale des langues orientales sont invités à prendre leur SECONDE INSCRIPTION du 1^{er} au 15 janvier 1870.

— De nombreuses candidatures au titre de répétiteur à l'École des langues orientales ont déjà été adressées au ministère.

Académies et Sociétés savantes.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 1^{er} FÉVRIER 1869.

Présidence de M. DE ROSNY, vice-président.

Il est donné communication des ouvrages offerts.

Sur la proposition de plusieurs membres, il est décidé

que l'Athénée oriental publiera un *Annuaire* sur le même plan que celui de la Société d'Ethnographie.

M. ABEL DES MICHELs présente un exemplaire de son *Discours d'ouverture du cours de Cochinchinois*, professé par lui à l'Ecole-annexe de la Sorbonne, et profite de cette occasion pour communiquer quelques renseignements sur le système phonétique et grammatical de la langue annamite.

M. DE LABARTHE expose *Les caractères de la langue siamoise* dont il distingue le fonds national, ainsi que les influences qu'elle a reçues du chinois, du malais et des langues de l'Inde.

Enfin M. SARAZIN présente des observations subséquentes et conclut à l'unité primitive des langues de la presqu'île transgénétiq.ue.

L'ordre du jour appelle le renouvellement annuel des membres du bureau. Sont nommés :

Président : M. DULAURIER, de l'Institut.

Président du Conseil : M. FOUCAUX, professeur au Collège de France.

Vice-présidents : MM. DES MICHELs et EICHHOFF, de l'Institut.

Vice-président administrateur : M. GUSTAVE DELONDRE.

Secrétaire : M. EMMANUEL LATOUCHE, secrétaire-adjoint de l'Ecole spéciale des langues orientales.

Secrétaire-archiviste : M. DUCHATEAU.

La séance est levée à 11 heures 1/2.

Curiosités orientales.

Exposition les mardis de quatre à six heures, 47, quai des Augustins. — Adresser SANS DÉLAI les demandes *franco* par la poste à l'administrateur de la *Revue orientale*.

OUVRAGES BOUDDHIQUES JAPONAIS. — 38. *Zen-kô-zi Nyo-raï Hen-ki*. Histoire de l'établissement du *Tathâgata*, de la célèbre pagode de Zenkosi. 5 vol. in-8° 30 fr.

Magnifique impression, en caractères chinois et en *hira-kana*, avec la transcription phonétique interlinéaire de tous les mots indiens cités en signes chinois. Illustrations. Ouvrage très-intéressant.

39. *Oun-setsoû-hô-syô-betsoû-gyô-nen-boutsoû-ri-yakôû-den*. Histoire des grâces du Bouddha, publiée par le supérieur Ounsets. 2 vol. in-4° 25 fr.

Belle impression un peu inférieure à celle de l'ouvrage précédent

que celui-ci surpasse d'ailleurs en importance bien que s'y rattachant.
Même système d'explications indiennes. Planches très-curieuses.

40. *Kiou-ô-dô-wa*. Entretiens de Kioû-ô ; recueil de contes moraux.
9 vol. in-8°..... 30 fr.

Ouvrage excellent pour l'étude de la langue japonaise. Impression très-nette, tous les signes chinois transcrits en japonais interlinéaire.

41. *Kan-ki-dan*. Recueil d'historiettes intéressantes, avec illustrations. 4 vol. in-8°..... 6 fr.

Ouvrage à l'usage des étudiants, même système d'impression que le précédent.

42. *Ko-man-yô-syôû*. La collection antique des dix-mille feuilles.
20 vol. in-4°..... 80 fr.

Magnifique édition ponctuée en violet de cette collection de poèmes anciens, la plus célèbre de la littérature japonaise. Ouvrage rare à l'usage des savants.

43. *Nippon-ô-dai-ïtsi-ran*. Histoire des empereurs du Japon.
9 vol. in-4°..... 70 fr.

Ouvrage traduit par Titsingh et publié en français par Klaproth. C'est un excellent livre pour apprendre la langue écrite sinico-japonaise ; malheureusement il a toujours fait défaut aux étudiants.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

LIVRES D'ÉTRENNES

publiés par la Librairie de L. HACHETTE et C^o,

ANNÉE 1870

LE JAPON ILLUSTRÉ

par Aimé HUMBERT.

Ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse

Deux magnifiques volumes in-4°, contenant 500 gravures sur bois, d'après les dessins de Bayard, de Neuville, Thérond, Hubert-Clerget, Crépon, Catenacci, etc.

Une carte du Japon et cinq plans

Brochés, 30 fr. — La reliure dos en maroquin, tranches dorées, se paie en sus 20 fr. [18

Nancy, le 30 décembre 1869. — SORDOILLET et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

AVIS IMPORTANT.

Nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré sont priés de le renouveler sans délai, s'ils veulent éviter toute interruption dans l'envoi des numéros. — Une LIVRAISON SUPPLÉMENTAIRE sous le titre d'*Annuaire de l'Athénée oriental* a été envoyée, il y a quelques jours à tous nos souscripteurs ; elle doit être reliée avec le présent volume.

Actes officiels et Documents divers.

8 DÉCEMBRE 1869. — ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Collège de France. — M. LÉON FEER est autorisé à faire, pendant l'année 1869-70, dans les bâtiments du Collège de France, un cours de tibétain et de mongol.

13 DÉCEMBRE. — ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Ecole impériale des langues orientales. — M. SCHEFER, président de l'École impériale des langues orientales vivantes, est nommé administrateur de ladite École.

M. GARCIN DE TASSY, professeur d'hindoustani à ladite École, est nommé administrateur-adjoint pour l'année scolaire 1869-70.

M. SCHEFER, professeur de persan à ladite École, est autorisé à

se faire suppléer, pendant le premier semestre de l'année scolaire 1869-70, par M. KAZIMIRSKI, secrétaire-interprète de l'Empereur.

27 DÉCEMBRE. — DÉCRET IMPÉRIAL.

Enseignement de l'arabe en Algérie. — M. RICHEBÉ, professeur à la chaire publique d'arabe de Constantine, est nommé professeur d'arabe à la chaire publique d'Alger, en remplacement de M. Combarel, décédé.

M. MARTIN, interprète principal de l'armée, en retraite, est nommé professeur à la chaire publique d'arabe de Constantine, en remplacement de M. Richebé.

2 JANVIER 1870. — DÉCRET IMPÉRIAL.

Ministère de l'Instruction publique. — M. SÉGRIS, député, est nommé ministre de l'Instruction publique, en remplacement de M. Bourbeau, dont la démission est acceptée.

23 DÉCEMBRE 1869. — ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Distinctions honorifiques. — Sont nommés officiers de l'Instruction publique : MM. le vicomte de ROUGÉ, professeur d'archéologie égyptienne au Collège de France. — Alfred MAURY, professeur au Collège de France. — Michel CHEVALIER, professeur au Collège de France.

Officiers d'Académie : MM. BUC, directeur de l'institution communale secondaire, à Tlemcen. — BROCA, secrétaire de la Société d'Anthropologie. — M. DUCLOS DE FONDEVILLE, professeur au Collège de Constantine (Algérie). — JOUBERT, commissaire-adjoint de marine, chef du secrétariat général du gouvernement de la Cochinchine.

Revue de la Presse.

La *Revue de l'Instruction publique* s'occupe de l'Ecole Gerson, et exprime avec raison le regret que le nom de M. Menant, professeur d'assyriologie, ait disparu du pro-

gramme des cours. M. Larocque, auteur de l'article, aurait pu ajouter à ses regrets la perte qu'a faite cette Ecole dans la personne de M. Grimblot. Ce savant, qui seul à Paris possédait sérieusement la connaissance du pali, du barman et du singhalais, a refusé de continuer son précieux enseignement dans les conditions faites à la petite Sorbonne. Voilà certes une perte déplorable pour notre haut enseignement, et l'on se plaint ensuite que le niveau de l'enseignement baisse en France ! Il est vrai que nous avons l'Ecole pratique des hautes études pour le relever.... dans l'avenir.... Mais pour le moment, il serait digne d'une grande nation comme la France de ne pas perdre le peu d'hommes vraiment supérieurs qu'elle possède.

M. Larocque signale ensuite la position fâcheuse faite à l'Ecole Gerson, dont le caractère est encore des plus hypothétiques. Si notre honorable confrère avait pris la peine de lire l'article que nous avons consacré à cette école dans notre numéro de juin dernier, il aurait certainement modifié sa manière de voir sur plus d'un point. Mais nous revenons à la charge, et cette fois nous espérons bien que son concours ne nous fera pas défaut.

En attendant, bornons-nous à exprimer une opinion que nous serions charmés de lui voir partager et que nous avons déjà eu l'occasion de soutenir : Ou l'Ecole Gerson est une école libre et alors l'administration ne doit point accorder la parole aux uns et la refuser aux autres, dès le moment où la place ne fait pas défaut ; ou l'Ecole Gerson est un nouvel établissement *officiel* et alors il est urgent de préciser son caractère, de choisir les sujets de cours dans l'intérêt du public et non dans l'intérêt de quelques personnes à qui l'on veut accorder une maigre faveur, et enfin de n'admettre aucune médiocrité reconnue dans les chaires de l'établissement. Nous déplorons ce système d'indécision

continuelle qui ne peut amener qu'à de graves inconvénients, parfois irremédiables. Ajoutons enfin qu'il n'est pas digne d'une grande nation de faire travailler des citoyens sans les payer, et qu'il est imprudent de se créer de gaieté de cœur des charges pour l'avenir.

— Une série d'articles dirigés contre notre ami et collaborateur M. François Lenormant, ont été publiées dans le *Gaulois* et dans le *Pays*. Nous ne pouvons que regretter cette polémique acerbe et malveillante de parti pris.

Variétés.

LES DIVERS GENRES D'ÉTUDIANTS

D'APRÈS LES TAMOULS.

M. Sandou, professeur de Tamoul, à l'Ecole impériale des langues orientales, veut bien nous communiquer le fragment suivant du discours *inédit* qu'il a prononcé à l'ouverture de son cours, ce qui nous paraît de nature à intéresser nos lecteurs, comme un spécimen très-original de la littérature populaire des Dravidiens.

TEXTE TAMOUL : *annamâvé-mannodhou-kilhié.*
illiecoudha mâ dhéroumay neyeri
annar talay idhay kadhay manakar.

TRADUCTION LITTÉRALE : Cygne et génisse. — Terre et perroquets — cruche perforée — chèvre — buffle et tissu végétal : ceux-là (ceux qui ressemblent à ces objets) sont la tête, le milieu et le bout (1^{er}, 2^e et 3^e et dernier) parmi les étudiants.

TRADUCTION LIBRE. — Les étudiants sont de trois catégories : La première ressemble au cygne et à la génisse ; la seconde ressemble à la terre et au perroquet ; et la troisième à la cru-

che perforée, à la chèvre, au buffle, et au tissu végétal naturel palmiste.

1^{re} catégorie. — Voici les qualités reconnues de ces objets de comparaison : Le cygne a la propriété de séparer le lait d'avec l'eau qu'on y a mêlée (ce cygne est une espèce particulière probablement disparue aujourd'hui).

La génisse ne mange que des herbes bien tendres et choisies ; et, une fois rentrée du pâturage, elle rumine.

Seconde catégorie. — La terre ne produit que ce qu'on a semé.

Le Perroquet ne répète que ce qu'on lui a appris.

Troisième catégorie. — La cruche perforée s'emplit de suite, mais ne retient rien.

La chèvre est réputée courir manger toutes sortes d'herbes et de feuilles, de telle sorte qu'on ne sait jamais la composition de ce que contient son estomac.

Le buffle a pour habitude, quand il a envie de boire, de se jeter dans l'eau, de la troubler, de soulever la vase, de nager dessus, de marcher au fond, y sauter, y jouer, et y faire même des incongruités ; ce n'est qu'alors qu'il lui vient l'idée d'en boire et d'en sortir plus sale qu'il n'était en y entrant.

Le tissu naturel des palmistes sert de filtre.

Réflexions des commentateurs. — Les étudiants de la première catégorie assistent à la leçon avec les dispositions et préparations voulues, l'écoutent avec une attention minutieuse et soutenue ; puis rentrés chez eux, ils ruminent la leçon, en tirent et séparent la substance d'avec la matière et en absorbent l'essence.

Ceux de la seconde catégorie sont, comme la terre et le perroquet, tout simplement réfléteurs, pour ainsi dire. Ils ne savent point autre chose que ce qu'ils ont entendu, sans y rien ajouter ni retrancher.

Ceux de la troisième catégorie sont ceux qui, 1^o comme la

cruche perforée, semblent comprendre le professeur à demi mot et peut-être avant même qu'il explique, montrent une intelligence remarquable, mais sortis de la leçon, n'en ont rien gardé; 2° comme la chèvre, ils courent après beaucoup de choses, s'occupent de toutes les branches de la science sans en approfondir aucune, de manière à n'avoir aucune connaissance sérieuse et sans qu'on puisse dire en quoi consiste leur savoir; 3° comme le buffle, ils troublent par étourderie, par d'inconséquentes questions, l'ordre de la leçon, l'à-propos des arguments et des exemples, même parfois l'esprit des professeurs, sortent de la leçon plus ignorants qu'ils n'étaient, en y allant, et 4° comme le filtre, ils laissent échapper la substance de la leçon pour n'en retenir que les incidents et les exemples.

SANDOU-UDHAYAR DE PATCHACADHAY,

chargé du cours de tamoul à l'Ecole spéciale des langues orientales.

Critique littéraire et Bibliographie.

REVUE MENSUELLE.

M. Max Muller, le célèbre professeur de l'Université d'Oxford, à qui l'on devait déjà la publication du texte sanscrit et du commentaire du *Rig-véda Sanhita*, vient d'entreprendre la publication d'une nouvelle édition romanisée de ce grand monument de l'antiquité indienne, à laquelle il joint une traduction critique et motivée¹. L'ouvrage complet formera huit volumes in-8°; le premier qui a paru dernièrement renferme les hymnes aux *marouts* ou dieux des vents et de

¹ *Rig-Véda-Sanhita. The Sacred hymns of the Brahmins*, translated and explained by F. MAX MULLER. Vol. I. London (Trübner and Co), 1869; in-8° de CLII-264 pp.

la tempête. Non-seulement le savant indianiste s'attache à rendre avec une exactitude scrupuleuse le sens du texte original, mais encore il se fait un devoir de justifier ses interprétations et de discuter celles de ses devanciers (Langlois, Wilson et Benfey) qu'il reproduit en notes comme terme de comparaison.

M. Max Müller, on le sait, est un des fondateurs de cette branche des sciences historiques et philologiques, à laquelle on a donné le nom de « mythologie comparé ». Aussi a-t-il profité de la publication qu'il a entreprise du plus beau monument védique, pour discuter amplement les noms des divinités indiennes et tous les mots qui se rattachent à leur culte. A ce point de vue, le livre que nous annonçons est un véritable trésor d'érudition. Les linguistes ne lui trouveront pas d'ailleurs ce seul mérite; et les discussions philologiques que M. Max Müller entreprend à chaque page, non moins que ses études sur la métrique des hymnes, seront pour eux pleines d'intérêt. Au point de vue de la science également nouvelle des « Religions comparées », la nouvelle traduction du *Rig* ne sera peut-être pas aussi satisfaisante. Au milieu de tout cet arsenal philologique, la pensée religieuse est difficile à saisir, et le savant traducteur ne paraît pas porté à en rechercher le caractère et la portée. Tout bien réfléchi, il faut peut être se féliciter de ce que le célèbre professeur d'Oxford n'ait pas voulu élargir le cadre déjà si large de ses investigations. La critique philosophique de la religion védique eût pu le conduire fort loin, et l'entraîner souvent en dehors du domaine philologique où il a jugé à propos de se renfermer. Avec cette marche prudente, chaque chose pourra venir en son temps. Avant de discuter le védisme, il fallait en posséder les monuments interprétés d'une manière précise et rigoureuse. Avec l'admirable édition que nous donne M. Max Müller, les adeptes de la Science des religions qui ne redou-

teront pas une étude longue et pénible, pourront faire avancer leurs études d'une manière sûre et éviter les mirages dont souffrent beaucoup d'autres études analogues, celle du bouddisme, par exemple.

Le problème de l'origine du langage est certainement un des plus difficiles à résoudre, s'il n'est pas absolument insoluble, parmi tous les problèmes d'origines qui se présentent dans le domaine des sciences ethnographiques et linguistiques; et cependant il en est peu qui, depuis quelques années surtout, excitent à un pareil degré le zèle et l'imagination des savants. Les différents auteurs qui se sont livrés à l'étude de cette intéressante question, se sont presque tous placés à un point de vue spécial. Grimm l'a considérée comme l'histoire psychologique d'une série d'idées primitives qui se développent comme le germe dans la graine, M. Renan a soutenu la complexité originaire du langage; l'école de Schleicher a appliqué à son étude les principes du darwinisme; M. Max Müller en a recherché les éléments dans la formation naturelle des sons dans le larynx; M. de Rosny l'a trouvée intimement liée avec les premiers développements de la musique; M. Wedgwood soutient habilement la thèse trop déconsidérée dans ces derniers temps de l'origine onomatopique du langage. A ce titre surtout, le petit livre de ce savant philologue¹ mérite toute l'attention des linguistes.

On possède depuis longtemps, en France et dans presque tous les pays de l'Europe, de nombreuses relations historiques et géographiques de l'empire chinois, destinées au commun des lecteurs et qui ne sont guère autre chose que des copies les unes des autres. M. l'abbé O. Girard a éprouvé le besoin d'enrichir notre littérature d'un nouveau monument de ce

¹ *On the Origin of Language*, By HENSLEIGH WEDGWOOD. London (Trübner and Co), 1866; in-12 de 165 pages.

genre¹. C'est une compilation en deux volumes in-8° de quelques compilations françaises antérieures et qui n'offre absolument rien de nouveau. L'ouvrage est bien écrit et intéressant, surtout pour les personnes qui n'ont jamais entendu parler de la Chine; mais il dénote une ignorance regrettable de tous les travaux sérieux de la sinologie. L'auteur cite quelques ouvrages chinois, mais il est évident qu'il puise chez autrui ces citations. Il est probable qu'il ne comprend pas l'anglais, car il ne cite jamais que quelques livres français d'une valeur plus ou moins incontestable, et laisse de côté toutes les sources précieuses qu'il eût pu trouver pour son travail chez nos voisins d'outre-Manche. Quand on songe combien de côtés remarquables de la civilisation chinoise restent encore à étudier, on ne peut que voir avec tristesse des hommes évidemment zélés comme M. Girard, passer leur temps à répéter ce que beaucoup d'autres ont écrit avant lui dans des livres qui encombrent aujourd'hui les cases de nos bouquinistes.

La langue grecque moderne est trop négligée, et bien que nous ayons à Paris un excellent cours, celui de M. Brunet de Presle, où l'on peut en acquérir une solide connaissance, un très-petit nombre de personnes seulement se décide à apprendre cet idiôme si utile et si riche en publications de tous genres. Il faut dire que les gens instruits, parmi lesquels se recrutent les orientalistes, ne savent pour la plupart de la Grèce que ce qu'on en apprend au collège, et ne se doutent guère de la vie intellectuelle moderne de son petit peuple hé-

¹ *France et Chine. Vie publique et privée des Chinois anciens et modernes. Passé et avenir de la France dans l'Extrême-Orient, etc., etc.*, par O GIRARD, ancien curé et témoin synodal de St-Paul aux îles Mascareignes, Paris (Hachette et C^{ie}); deux volumes in-8°.

roïque. C'est pour appeler l'attention du public sur l'intérêt que présente la littérature grecque moderne, que M. Emile Legrand a entrepris sa collection des chefs-d'œuvre néo-helléniques¹.

Ce jeune savant qui lit et écrit le grec moderne avec autant de facilité que sa langue maternelle, a voulu faire de cette collection une véritable œuvre de bibliophile, et les sept parties qu'il a déjà publiées ne sont pas moins recommandables par l'exactitude de la correction que par la beauté typographique et par la qualité supérieure du papier vergé.

Le Roi des Juifs, par M. HIPPOLYTE RODRIGUES. Paris, 1870; 1 v. in-8°.

Nous avons déjà parlé² d'un ouvrage publié l'année dernière par M. H. Rodrigues sous le titre de : *La justice de Dieu, Introduction à l'histoire des Judéo-Chrétiens* et nous avons signalé l'importance d'un livre qui nous montre comment les écrivains israélites envisagent et apprécient les origines du christianisme.

Le *Saint-Paul* de M. Renan donne un intérêt de plus aux recherches de M. H. Rodrigues; notre auteur suit d'abord, à travers la Bible, l'*idée de la justice de Dieu*; puis il constate l'identité de l'enseignement de Moïse, des prophètes, des docteurs du second temple et de Jésus; puis il nous présente, PAUL s'écartant de la *voie tracée par le maître*, et fondant l'Église catholique avec ses aspirations à la domination universelle; c'est ce qu'il appelle la *déviatiou de Paul*; ici nous retrouvons M. Renan qui voit dans saint Paul un *novateur*, un autre *Luther*. Mais pour M. H. Rodrigues le *Pauli-*

¹ *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*. Paris (Maisonueuve et C^{ie}), 1869-70; sept parties in-8°.

² *Revue orientale*, janvier 1869, p. 118; septembre, p. 59.

nisme est la négation du progrès, la négation de la liberté ; les terribles conséquences de cette doctrine, combattue avec succès par Wicief et ses successeurs, sont résumées dans un tableau saisissant que l'auteur trace de l'Espagne actuelle (page 154 et 155).

Les conclusions de M. H. Rodrigues se trouvent formulées dans une idée bien simple (p. 290), celle d'une conciliation de toutes les dissidences dans une direction unique qu'il appelle *la religion intérieure*.

Dans son nouvel ouvrage, *le Roi des Juifs*, M. H. Rodrigues traite le côté politique de la vie de Jésus d'après les évangiles ; il nous le présente comme le chef du parti Juif opposé à la domination romaine : Jésus — successeur de Jean-Baptiste décapité par ordre d'Hérode — réalisant les temps messianiques prédits par Isaïe, définis par Hittel, — aurait eu pour but le rétablissement de l'indépendance nationale et l'expulsion des Romains au moyen d'un soulèvement général qui ne fut que partiel. A cette occasion, M. Rodrigues explique d'une manière fort ingénieuse cette parole célèbre : *rendez à César ce qui appartient à César* (p. 119 à 128).

SÉDILLOT.

Académies et Sociétés savantes.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

•

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 30 DÉCEMBRE 1869.

Présidence de M. DE ROSNY.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté. Il est donné communication des ouvrages offerts. Sont présentés pour faire partie de la Société :

MM. J.-A. ROSENTAL, professeur de langues et de littératures étrangères ;

EDGAR BEHNE, secrétaire-adjoint de l'Association des anciens élèves de l'Ecole impériale et spéciale des langues orientales vivantes ;

Émile CALMETTE, à Paris. Le secrétaire-adjoint donne lecture du *Rapport annuel sur les travaux de l'Athénée oriental*.

M. CHARLES DE LABARTHE donne lecture d'une notice intitulée de *l'Industrie des Chinois au point de vue du commerce européen*.

Il est procédé au renouvellement annuel des Membres du bureau pour l'année 1870. Le scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. OPPERT.

Président du Conseil : M. LÉON DE ROSNY.

Vice-Présidents : MM. EICHHOFF, le marquis D'HERVEY DE SAINT-DENYS, DES MICHEL.

Secrétaire : M. J.-J.-R. DUCHATEAU.

La séance est levée à 10 heures du soir.

Le secrétaire-adjoint, J. DUCHATEAU.

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

constituée par deux décisions ministérielles à Paris, 47, quai des Augustins.

PROGRAMME DES PRIX PROPOSÉS POUR 1870.

I. — *Prix d'Ethnographie générale.*

La Société d'Ethnographie décernera à sa première séance générale de 1871, une MÉDAILLE D'OR de la valeur de cent francs, à l'auteur du mémoire sur le sujet suivant, jugé digne de cette récompense par le jury mixte d'examen :

Etude ethnographique anthropologique et linguistique sur les populations dravidiennes.

Les concurrents sont invités à s'inspirer pour leur mémoire des travaux les plus récents qui ont été publiés sur l'ethnographie considérée comme science historique et philosophique des nationalités normales. La carte ethnographique demandée précédemment comme un appendice du mémoire, sera l'objet d'un concours ultérieur.

II. — *Prix Nestor-Viquesnel*,

Fondé par M. Duchinski (de Kiew).

La Société d'Ethnographie décernera à sa première séance publique de 1871, une MÉDAILLE D'ARGENT et une MÉDAILLE DE BRONZE, s'il y a lieu, aux auteurs des meilleurs mémoires sur la question suivante :

Etude sur la limite occidentale de l'établissement des Slaves en Europe.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les Mémoires présentés au concours de la Société doivent être adressés *franco* à son secrétariat, 47, quai des Augustins avant le 31 décembre de chaque année qui précède la distribution des médailles annoncées. Ils devront être rigoureusement inédits, et les auteurs ne devront pas faire connaître leur nom, sous peine d'exclusion, avant que la Commission des Prix ait prononcé son jugement. Ils inscriront en conséquence sur le titre de leur Mémoire une épigraphe qu'ils reproduiront à l'extérieur d'une enveloppe cachetée, à l'intérieur de laquelle seront mentionnés leur nom et leur adresse.

Les langues dans lesquelles les mémoires des concurrents pourront être rédigés sont : le latin et le français.

Le jugement de la Commission des Prix sera rendu sur le rapport d'un jury mixte, composé de deux membres de la Société et de deux savants étrangers appelés à examiner les mémoires des concurrents.

Dans le cas où aucun des mémoires adressés à l'un des concours ne répondrait complètement à la question posée par la Société, la Commission pourra, si ces mémoires présentent d'ailleurs un mérite réel, décerner des médailles d'or, vermeil, d'argent et de bronze pour les récompenser.

La Société ne rend point les manuscrits soumis à ses concours, mais des copies pourront en être faites aux frais des concurrents. Elle se réserve en outre le droit de publier les mémoires qui auront été l'objet de récompenses ; et, dans ce cas, cent exemplaires tirés à part seront mis à la disposition de leurs auteurs.

N. B. — Une souscription est ouverte au Bureau de la Société d'Ethnographie, tant pour élever le montant des prix déjà mis au concours, que pour la fondation de nouveaux prix.

Nonvelles et Méléanges.

Le nombre des salons orientalistes, nous avons le regret de le constater, tend à diminuer d'une manière fâcheuse pour le progrès même de nos études, car il est hors de doute que plus d'une grande entreprise scientifique orientale a été décidée à la suite d'une de ces soirées où le monde savant se trouvait mis en contact avec le monde artistique et élégant. Il y a plus, ces entreprises avaient généralement un caractère plus large et plus utile que celles qui naissent dans le calme plat du cabinet de l'érudit. On ne saurait donc trop souhaiter que de nouveaux salons viennent remplacer ceux que nous avons perdus avec Charles Lenormant, Jomard, Reinaud. L'autorité dont jouissaient ces célèbres orientalistes était basée à coup sûr pour une certaine part, sur la valeur des relations que l'on pouvait faire en assistant assidûment à leur réceptions.

— A l'hôtel de ville, le nouveau préfet de la Seine, M. Chevreau a ouvert ses réceptions du samedi au milieu d'une affluence considérable. On distinguait dans la foule quelques sénateurs, des députés, des diplomates et des journalistes. La

science y était représentée par un très-petit nombre de savants. Le deux bals de la saison n'ont différé en rien de ceux de son prédécesseur ; mais les invitations avaient été faites d'après des listes nouvelles qui ont un peu modifié le personnel qu'on était habitué à y rencontrer.

— Le nouveau ministre de l'Instruction publique, M. Segris, a également ouvert ses réceptions du mercredi. La première a réuni dans la rue de Grenelle, un public d'élite plus considérable que ceux qu'on était habitué à y rencontrer. M^{me} et M^{lle} Segris ont fait les honneurs de la soirée.

— Aucune réception toutefois n'a pu approcher du luxe et de la magnificence qui caractérisait celle d'un riche persan Saïd Dada, qui vient de s'établir pour quelques mois à Paris. A côté des rafraichissements, des fruits aussi vermeils qu'en plein été, le nouveau nabab avait disposé des tables couvertes des plus riches produits de l'Irân, et une large distribution en a été faite aux invités. Voilà un avant-goût des fêtes que nous donnera sans doute le nouveau ministre de Perse que nous attendons ici sous peu de jours. Ce nouveau ministre est M. Nazar Aga, qui a déjà habité plusieurs années notre capitale, et qui s'est fait aimer de tout le monde, des dames surtout, par son charmant caractère et par la grâce exquise de ses manières.

— Un riche étranger, qui a su acquérir la connaissance d'un grand nombre de langues étrangères et qui a fait le tour du monde en plusieurs sens, M. Henry Schliemann, a ouvert pour quelques semaines ses salons à l'élite du monde savant et orientaliste. Sa jeune femme, une gracieuse enfant des Héliènes, contribue à donner à son salon, un parfum oriental dont on est chaque jour plus friand dans notre capitale.

— Une autre fête a été donnée par M. Léouzon Le Duc, à l'occasion du mariage de sa fille. Parmi des personnages distingués de tous les pays, on remarquait un lettré chinois en costume national et portant une grande décoration en papier d'argent de la forme d'une plaque de commissionnaire. Ce Chinois a dansé avec une grâce toute orientale tous les quadrilles de la soirée, à la grande joie des assistants.

— M. Léon de Rosny vient d'accorder le droit de traduction de son *Traité de l'éducation des vers à soie au Japon*, traduit du japonais, en langues italienne, grecque moderne

et hollandaise. Toutes les gravures des deux éditions françaises ont été clichées de façon à pouvoir figurer dans les éditions en langues étrangères qui se préparent en ce moment.

Publications de la Librairie de L. HACHETTE et C^{ie}

ANNÉE 1870

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

publié sous la direction de **M. Edouard CHARTON**
et très-richement illustré par nos plus célèbres Artistes

ANNÉE 1869

Les dix premières années sont en vente.

Elles contiennent 200 voyages et près de 5,500 gravures et de 500 cartes et plans.

Prix de chaque année, brochée en un ou deux volumes, 25 fr.

Maisonneuve et C^{ie}, libraires, 15, quai Voltaire, Paris.

Il vient de paraître le n° 1 des

ARCHIVES PALÉOGRAPHIQUES

DE L'ORIENT ET DE L'AMÉRIQUE

Recueil trimestriel destiné à publier la collection des alphabets de toutes les langues connues, des inscriptions, des médailles, etc.

Avec des fac-similés de manuscrits imprimés en noir et en couleur.

Un an : Paris : 15 francs. — Etranger : 18 francs.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE

traduit du japonais par **LÉON DE ROSNY**.

2^e édition. — Un vol. in 8° avec planches en noir et en couleur. 5 fr. [21]

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, le 30 janvier 1870. — **SORDOILLET et fils, imprimeurs.**

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

LA CHAIRE D'HÉBREU.

DU COLLÈGE DE FRANCE.

- MM. les professeurs du Collège de France, convoqués le dimanche 6 mars 1870 pour la présentation de deux candidats pour la chaire d'Hébreu déclarée vacante, ont placé M. Renan à l'unanimité au premier rang.

Dans une circonstance semblable (il s'agissait de la réintégration de M. Tissot dans la chaire de poésie latine en 1830), le ministre ne crut pas devoir consulter le Collège ; tout le monde connaît la lettre qui fut écrite à cette occasion par M. Guizot, et qui fut imprimée dans les journaux du temps, à l'éternel honneur du signataire ; cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser une ampliation de l'ordonnance royale du 31 août 1830, qui rétablit M. Tissot dans la chaire de poésie latine qu'il occupait au Collège de France : vous concevez parfaitement les motifs qui m'ont déterminé dans cette circonstance toute spéciale à ne point attendre la présentation de MM. les professeurs du Collège de France, ainsi que cela se fait ordinairement. Il ne s'agit point ici d'une

nomination, mais d'une restitution, et il importait, même dans l'intérêt des professeurs, que la reconnaissance de leurs droits injustement violés, fût proclamée par l'autorité. Personne, Monsieur, n'a plus à cœur que moi, de respecter et de faire respecter l'indépendance des corps savants, et j'espère que MM. les professeurs du Collège de France verront une nouvelle preuve de mes intentions dans le soin que j'ai mis à faire consacrer formellement leurs prérogatives dans le texte même de l'ordonnance que je vous adresse. »

Agréez, etc.

Le Ministre de l'Intérieur,
GUIZOT.

Un décret du gouvernement provisoire, en date du 7 avril 1848, supprimait cinq des chaires du Collège de France; l'assemblée nationale les rétablit dans sa séance du 14 novembre, et le principe de l'inamovibilité des professeurs fut de nouveau proclamé; la lettre de M. Guizot ne fut pas étrangère à cette décision, et le ministre, M. de Falloux, écrivit individuellement à chacun des cinq professeurs destitués, qu'ils étaient *réintégrés* dans leur chaire.

Le décret du président de la République rendu le 9 mars 1852 modifia profondément la législation existante; et ce fut sous l'empire de ce décret qui plaçait les professeurs du Collège de France dans une position inférieure à celle des professeurs de Facultés, révocables seulement après jugement, que MM. Barthélémy Saint-Hilaire, Michelet, Quinet, Renan, se sont trouvés exclus du Collège de France; il est question de revenir sur ce décret et d'en obtenir l'abrogation; rien ne s'opposerait alors à la réintégration de ces honorables professeurs dans leurs droits et privilèges.

CHARLES DE LABARTHE.

Variétés.

NOTES D'UN VOYAGE SUR LA RIVIÈRE HAN¹

Since the ratification of the treaties with European powers, more than twenty years past, our knowledge of the interior of China has been gradually enlarging. Journies into the country have been extending both in frequency and distance, and much information has been gathered regarding the physical features and the means of locomotion. Many of these journies have been given to the public in permanent records, and have proved incentives to the more cautious to swell the number of such adventures.

Few of the eighteen provinces have been left unpenetrated; most of the main rivers have been traced hundreds of miles from their embouchures; the principal lakes have been visited; the recent changes in the current of the Yellow River investigated; every city and town explored for a thousand miles up the Yang-tsze, and many more important places visited even five hundred miles beyond that.

A rich field of investigation still remains untouched, in the numerous affluents of the latter stream. One of these the Han, from its length and importance, is almost entitled to rank higher than a secondary river. Indeed it is so described in the oldest Chinese record. The venerable Shoo having stated thad — « The Kéang and the Han pursued their common course to the sea, as if they were hastening to court, » proceeds to tell us afterwards, that — « From Po-chung (hill), the Great

¹ Conformément à des précédents, nous avons cru pouvoir livrer à nos lecteurs cet important document du savant missionnaire dans la langue originale dans laquelle il a été rédigé.

Yu surveyed the Yang (the ancient name of the river near its source) which flowing eastward became the Han. Farther east it became the water of Ts'ang-lang; and after passing the three embankments, went on to Ta-p'êe, south of which it entered the Keang. Eastward still and whirling on, it formed the marsh of P'ang-le; and from that its eastern flow was the northern K'ang, as which it entered the sea. »

If any confidence is to be placed in the « Tribute Roll of Yu, » four thousand years ago the rude inhabitants of the Province of King-chow might be seen navigating its waters with their tribute cargoes of « feathers, hair, ivory, and hides; gold silver, and copper; the ch'un tree, wood for bows, cedar and cypress; grindstones, whetstones, arrow-head stones, and cinnabar; the k'wan and loo bamboos, and the wood of the hoo tree; three ribbed rushes, silken fabrics and pearls. » Such we are told was the traffic of ancient times, and although the commodities of commerce may have changed with the exigencies of advancing civilization, yet we may fairly believe that there has been an uninterrupted transit from that time to the present, and that the river crafts of today, laden with cotton, pottery, and the interchangeable products of north and south, are but the continuators and anti-type of those old world pioneers.

Now as of old, the Han rises in a mountainous region in the south of Shen-se province, the source being found at the Po-ch'ung hill, E. long. 106° 25, N. lat. 33° 0. With a general easterly course of some 500 miles, it enters the province of Hoo-pih, and passes the city of Kwang-hwa in the prefecture of Seang-yang. From that, with a prevaillingly southward course of about 500 miles more, after two or three sharp bends, it reaches Han-kow, where it discharges its waters into the Yang-tsze. Through its entire length it drains eight prefectures and a departement, in the provinces of Shense,

Honan and Hoopih; and runs past or very near six prefec-tural, one departemental and twelve district cities.

The Ta-pée, a hill of very moderate size, better known by the natives as the Kwei-shan — which marks the entrance of the Han, is a during memento of the Herculean, not to say fabulous labours of the ancient hydrographer Yu. The extraordinary assemblage of junks, of all sizes and varieties of build; the shear masts, the high poops, the round bows, and other distinctive characteristics, marking the vessels from Tze-chuen, Hoo-nan, Seang-yang and other places; with the gay parade of pennants and streamers in fair weather, give an exceedingly picturesque effect to the first two miles from the mouth. Such was the day on which I embarked, towards the middle of October, 1866, in a Seang-yang boat, commodious and in good condition, our party consisting of six, four of whom were natives.

The water, which at times retains a clear blue tint till it enters the Yang-tsze, had now in consequence of recent rains, assumed the same appearance as the turbid waters of the latter, which it retained till we were near the city of Keen-chow. There had been a fall in the water for several weeks, it being in places near twenty feet lower than the summer level.

At Tsae-teen, the first considerable town, which lies on the right bank, twenty miles from Hankow, there is a custom-house, where every boat passing up or down had to be examined; but on a simple declaration that our object was the circulation of the Christian scriptures, we received a ticket to pass, without the slightest delay. Little more than a day's sail beyond brought us to the city of Han-chuen, where the Seaou-pée hill stands on the opposite bank, famous as being the place mentioned in the Spring and Autumn Annals, where the troops of Woo cros-

sed the Han, and were drawn up to resist the forces of Tsou. Up to this point, a few hills occur at intervals on the south, but beyond this the country is almost a dead level, till we reach the Ma-leang hill, which we did on the twelfth day of our journey; another spot of historical interest, being the Nuy-fang hill surveyed by Yu in the course of his engineering labours. On the east of Tsae-teen a stream from the Ch'ih-yay lake flows into the Han; and twenty miles higher up, the Yun-kow tang, a much more formidable stream, emerges on the left bank, after a course of nearly two hundred miles, in which it passes the cities of Suy-chow, Tih-gang and Yun-mung. Many of the water courses marked on the maps were dry as we passed, it being only during the wet season that they retain a supply of water.

Among the more important towns that we visited along the banks, may be named the following, with their successive distances, beginning from Han-chuen :

Yih ma kow	30 <i>le</i> .
Fun shwuy tsuy.....	60 "
Ma wang tsuy.....	30 "
Seen tao chin.....	60 "
Pang se ho	52 "
Yo kow.....	45 "
Hih nen t'ow	30 "
Chang tseih keang.	30 "
Ye kea tan.....	75 "
To paou wan	70 "
Sha yang chin.....	30 "

At most of these there is a considerable trade, and the people seem generally in a prosperous condition. Where there is a large boating population, there are usually a number of unruly characters, which require some considerable caution in their management. As a rule however we

found the inhabitants most friendly, and the good feeling was sufficiently dominant to overrule any tendency to tumult.

Just beyond Ma-leang hill, a stream leads up to the Chow city of King-mun. Two or three hours further sail brought us to the landing-place for Shih pae, a large town, standing three miles in land from the right bank. Some conspicuous hills soon appear on the same side, known as the San tseen shan, being the terminus of a range of some tens of miles, lying east and west.

At several points along the left bank, we found pyramidal brick structures, erected at sharp turns of the river, to resist the force of the current. The face is about an angle of 60 degrees, and probably thirty or forty feet in height; the bricks forming steps up to the top, which is a level terrace. Are these the modern representatives of the *San she* « three embankments », spoken of in Yu's survey of the Han? The identity appears extremely probable. In this part of our course we found ourselves daily in contact with barges laden with barrows of a peculiar construction, having double wheels. These were the execution of a contract for fifteen hundred, to be used as vehicles of transport for the Imperial forces acting against the Mohammedans in Shense. The principal cargoes bound southward appeared to be cotton grown in the province. The specimens of the crops of this plant that I saw, were miserably poor and stunted, and the produce was said to be below the average this year. The vessels ascending the stream were laden with pottery and miscellaneous cargoes including European goods. An inferior slaty anthracite coal is exposed for sale, which comes from some of the hills not far distant.

At the village of Le ho kow on the right, an insignificant stream emerges from an opening between the hills; but in the summer this forms a considerable river, a hundred

miles in length, passing several busy towns. As we were against this village, a search was going on for the body of a person who had just fallen into the water. Enquiring what method was adopted by the natives for the *restoration of life in cases of asphyxia*, I was informed that it was customary to suspend the patient head downwards, front to front, with his legs fastened round the neck of a living person, who walked about a mile or two with him in this position, shaking the body, and pressing it against his own. A range of tolerably lofty hills now appear nearly parallel with the river, about a mile from the right bank, and some low-lying hills on the left, consisting of a coarse red grit stone, which is much used in building about Hankow.

The following day we arrived at Lew shwuy kow, a busy town standing on the declivity of a rising ground, a range of hills appearing at no great distance to the east.

Much of the next day was spent in E-ching, which stands about a mile and half from the right bank. This was the first walled city we had come to, since leaving Han-chuen. The people were very peaceable and friendly. Ground nuts and tobacco are grown largely in the neighbourhood.

A. WYLIE.

(*La fin prochainement.*)

Critique littéraire et Bibliographie.

REVUE MENSUELLE.

Les études de grammaire et de philologie comparées ont fait depuis trente ans les plus sérieux progrès, mais depuis une dizaine d'années seulement elles ont commencé à se répandre dans le public lettré et à compter de nombreux adeptes. Aujourd'hui toute une école de jeunes gens laborieux s'a-

donne aux recherches les plus minutieuses de la comparaison des langues, et quelque arides et ingrates que soient ces recherches, elles sont chaque jour cultivées avec une nouvelle ardeur.

La philologie comparée est essentiellement une science allemande. Aussi, n'est-il pas étonnant que nous allions chercher de l'autre côté du Rhin les ouvrages fondamentaux sur lesquels elle a été établie. Malheureusement le nombre des personnes qui comprennent suffisamment l'allemand pour lire des œuvres grammaticales est encore très-restreint, et s'il est vrai que la plupart de nos savants comprennent tant bien que mal l'anglais, on a vite cité le nom de ceux qui savent réellement la langue teutonique. La traduction des ouvrages capitaux de la philologie allemande est donc devenue nécessaire, et chaque jour les orientalistes français éprouvent davantage le besoin de les posséder dans leur langue nationale. Il est certainement bien regrettable que nous ne possédions pas encore la traduction de ces livres célèbres qui, comme l'*Ueber die kawiische Sprache* de Guillaume de Humboldt, le *Compendium* de Schleicher, le *Charakteristik der Typen des Sprachbaues* de Steinhall, ont si puissamment contribué à la formation de cette grande école allemande de philologie et de critique dont nous sommes habitués à citer avec éloge les écrits, le plus souvent sans les connaître autrement que de titre.

En attendant que ces ouvrages considérables aient trouvé de savants et zélés interprètes, il faut se féliciter toutefois de ce que le livre essentiellement classique de la philologie indo-européenne en Allemagne, la grande *Vergleichende Grammatik* de Fr. Bopp, ait rencontré en France un traducteur aussi bien préparé pour une telle entreprise que l'était M. Michel Bréal, aujourd'hui professeur au Collège de France. Ce savant, qui a puisé aux écoles allemandes elles-mêmes les principes de la critique linguistique qu'il est chargé de pro-

pager dans sa chaire et à l'École des hautes études, n'a pas reculé devant la tâche souvent pénible de rendre en français une œuvre d'aussi longue haleine que celle de l'illustre philologue de Berlin. Sa traduction¹ qui formera quatre forts volumes in-8°, imprimés à l'Imprimerie impériale de Paris, nous a paru généralement d'une grande fidélité; et, si nous regrettons, pour notre part, que M. Bréal n'ait pas cru devoir enrichir l'ouvrage original d'une ample série de notes destinées à nous signaler les progrès de la science et ses idées personnelles, nous n'en devons pas moins nous féliciter de posséder une édition d'une clarté et d'une exactitude irréprochables. D'ailleurs, M. Bréal a fait précéder chacun de ses volumes d'une préface étendue qui permet d'aborder, avec une excellente préparation, l'étude toujours si délicate des procédés philologiques adoptés par le savant allemand.

Quand cette importante traduction sera terminée, nous nous proposons de lui consacrer une étude dans laquelle nous chercherons à apprécier le caractère et les tendances de la méthode de Bopp. Mais nous n'avons pas voulu tarder plus longtemps à signaler à nos lecteurs cette belle et utile publication, et à les engager à en faire une étude sérieuse avant de se lancer dans de nouvelles investigations linguistiques et ethnographiques.

S'il est vrai que l'étude comparée des langues indo-européennes ait fait depuis quelques années surtout les plus remarquables progrès, si cette étude et ses résultats sont dus surtout à l'érudition allemande, on ne peut en dire autant

¹ *Grammaire comparée des langues européennes*, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand, par M. FRANÇOIS BOPP; traduite sur la deuxième édition, et précédée d'une introduction par MICHEL BRÉAL. Paris, Hachette et C^e, éditeurs. Tomes I et II; deux vol. in-8°.

d'une foule de familles de langues non moins intéressantes et qui sont encore l'objet du plus regrettable délaissement. Il n'y a cependant pas à douter que les progrès vraiment importants de la linguistique se feront désormais en dehors du champ si souvent exploré de la philologie indo-européenne et dans lequel il ne reste plus guère qu'à glaner plus ou moins misérablement. Aussi, voyons-nous avec un vif plaisir paraître des ouvrages qui doivent nous fournir les moyens de faire pour d'autres groupes d'idiomes ce qu'on a fait pour ceux du groupe arien. Parmi ceux-ci nous avons à appeler tout particulièrement l'attention des linguistes sur le dictionnaire turk-oriental¹ dont nous devons la publication à M. Pavet de Courteille, professeur au Collège de France. En dehors de M. Max Muller d'Oxford, bien peu de savants ont parlé avec autorité des idiomes anariens de l'Asie centrale, et encore ce dernier a-t-il plutôt appelé l'attention de la science vers leur étude que traité à fond de leur nature et de leur constitution. Dans l'impossibilité où l'on s'est trouvé de former, pour les langues de la race Jaune et des pays occupés par la race turque, des familles et des groupes analogues à ceux qu'ont fournis les idiomes indo-germaniques, M. Max Müller et ceux qui l'ont suivi, ont donné à toutes les langues ni ariennes, ni sémitiques de l'Asie, le nom général de *langues touraniennes*. Il s'est formé de la sorte sur les cartes de géographie linguistique, un prétendu domaine touranien dans lequel ont été réunis les peuples les plus divers; et les Hongrois, les Turcs, les Samoièdes, les Mongols, les Coréens, les Annamites et les Tamouls.

¹ *Dictionnaire turk oriental*, destiné principalement à faciliter la lecture des ouvrages de Bâber, d'Aboul-Gâzi et de Mir-Ali-Chir-Nevâi, par PAVET DE COURTEILLE. Paris, Imprimerie impériale (Maisonneuve et C^o, éditeurs), 1870; un fort vol. gr. in-8° de xiv-362 p. 15 fr.

se sont trouvés pour la première fois apparentés par décret scientifique. Ce procédé est des plus commodes, et l'emporte de plus d'une toise sur le système naïf de nos pères, qui, dans leurs atlas par exemple, avaient la simplicité de désigner sous le nom de *terra incognita* les régions qu'ils ne connaissaient pas. L'érudition du XIX^e siècle n'ignore rien, et quand elle n'a pas le temps d'étudier pour résoudre les questions, elle les tranche avec un grand sabre qu'elle avale ensuite aux applaudissements d'une foule de membres de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères. Ceux qui ne se sentiraient point de goût pour ces sortes d'exercices, feraient bien de réduire leurs investigations à un petit nombre d'idiomes parlés sur des territoires limitrophes et de se procurer des livres d'une valeur aussi incontestable que celle du beau Dictionnaire de M. Pavet de Courteille. Ceux-là obtiendront des résultats sérieux et d'une portée que nul ne peut prévoir dans l'état actuel de nos connaissances philologiques.

Je dois signaler enfin à nos lecteurs une jolie petite édition des voyages de l'infortuné Mouhot¹, extraite du journal et de la correspondance de l'auteur, par M. Ferdinand de Lanoye, auquel les sciences géographiques et historiques sont déjà redevables de tant de publications utiles. C'est un livre très-substantiel et qui est rempli des observations les plus nouvelles sur l'intéressante région du Siam, du Cambodge et du Laos. C'est en outre l'œuvre suprême du modeste voyageur qui a péri au milieu du domaine même de ses explorations, victime de son dévouement à la science.

¹ HENRI MOUHOT, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-Chine*. Relation extraite du journal et de la correspondance de l'auteur, par FERDINAND DE LANOYE. Paris, Hachette et C^e, éditeurs; un vol. in-12 avec planches. 2 fr.

Nécrologie.

M. le D^r FAVROT (Pierre-Alexis) est mort le mardi 27 juillet 1869, jeune encore, à la suite de chagrins de famille. Né à Paris le 28 mai 1819, il avait montré de bonne heure une intelligence et une activité d'esprit remarquables. Fils de médecin, médecin lui-même, il a laissé plusieurs ouvrages spéciaux fort estimés de ses confrères ; nous n'avons à parler ici que d'une excursion qu'il a faite sur le terrain de l'orientalisme.

Avide d'instruction, le D^r Favrot s'était mis à étudier les médecins arabes dont les écrits ont régné si longtemps sans partage dans les Ecoles publiques ; de là *cette vue générale* sur les travaux de l'école de Bagdad et son influence, qui fut accueillie avec une faveur marquée ¹.

On a pu dire du D^r Favrot, comme d'un illustre personnage, qu'il était plus oriental qu'orientaliste ; lui-même répudiait cette dernière qualification dans une lettre que la *Revue orientale* a insérée à l'occasion d'un article de M. Ch. Labarthe sur son *Histoire des inhumations* ².

La lecture des savantes recherches de A. Jourdain sur *Les traductions d'Aristote* ³, d'un chapitre de notre *Histoire des Arabes* ⁴, et d'un excellent opuscule de M. H. Narducci ⁵, lui inspira l'idée d'étendre le champ de ses études, et lui permit de signaler un *desideratum* bien regrettable dans les lexico-graphes français, au moment où M. Marcel Devic adressait le même reproche au dictionnaire de M. Littré ⁶. Les quatre lettres qu'il a publiées à ce sujet ⁷ resteront comme point de départ d'investigations nouvelles que réclame la science, et à

¹ *Mahomet ; les Sciences chez les Arabes*, Paris, 1866, in-12, chez Lacroix, éditeur.

² Composée en collaboration avec le D^r Moura. *Revue orientale*, juillet 1868, p. xxviii ; août, p. xi ; mars 1869, p. 150.

³ Reimprimées par son fils, M. Ch. Jourdain, en 1846.

⁴ Paris, 1834, page 332.

⁵ H. Narducci : *Saggio di voci Italiane derivate dell' Arabo*, I, II, Rome, 1858 et 1863.

⁶ *Revue de l'instruction publique*, 28 janvier 1866.

⁷ Le *Nain Jaune* des 10 et 15 octobre 1867 ; 1^{er} et 2^e articles : Lettres à M. le professeur Sédillot, la *Nomenclature médicale des Arabes* ; tirage à part, publié par Lacroix en 1868 ; 3^e article dans le *Nain Jaune* du 24 nov. 1867 ; 4^e article : 11 février 1868.

ce titre, il est à désirer qu'un éditeur intelligent les reproduise sous une forme plus accessible au public.

A. SÉDILLOT.

Nouvelles et mélanges.

COLLÈGE DE FRANCE. — La chaire d'Hébreu du Collège de France, ayant été déclarée vacante par arrêté ministériel, M. Renan a été présenté en première ligne et M. J. Derenbourg en seconde ligne, par MM. les professeurs du Collège et par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES. — Cette école, qui doit être la pépinière des gloires scientifiques de la France future, et qui poursuit avec une touchante modestie la brillante carrière qui lui est réservée, vient de faire paraître à la librairie Frank, rue Richelieu, un recueil des travaux de sa section philologico-historique. Nous engageons vivement nos lecteurs à prendre connaissance des morceaux qu'il renferme.

EPIGRAPHIE SÉMITIQUE. — M. le comte Melchior de Vogué a communiqué à l'Académie des Inscriptions une étude de M. Ganneau sur la découverte et l'interprétation de la stèle de Méša, que M. Renan a cru pouvoir qualifier du titre de « la plus importante inscription sémitique connue jusqu'à ce jour. » Déjà toute la science orientale s'est emparée de ce précieux document que plusieurs savants s'attachent à compléter et à interpréter de nouveau. Un important mémoire sur cette stèle paraîtra dans le prochain numéro des *Archives paléographiques*, publiés par la librairie Maisonneuve à Paris.

NOUVELLE SOCIÉTÉ SAVANTE. — On annonce la fondation à Philadelphie d'une nouvelle Société savante sous le titre de *American Numismatic and Antiquarian Society*.

AMBASSADE DE PERSE. — Le nouveau chargé d'affaires de Perse, M. Nazar Aga, a célébré le 21 mars dernier la fête nationale persane du premier jour du printemps. Peu de personnes se sont rendues à cette réunion, très-nombreuse les années précédentes et si brillante à l'époque des ambassadeurs Ferrukh-Khan et Hassan Ali-Khan.

MANUSCRIT TROANO. — On nous prie d'insérer la note suivante : « Des considérations personnelles ayant obtenu du

ministère de l'instruction publique que l'auteur modifiait la première partie de la page iv du *Rapport* avec lequel commence le premier volume, M. Brasseur de Bourbourg prie ses lecteurs de considérer comme inutile et non avenu le feuillet *carton* accompagnant le second volume de l'ouvrage.

THÉÂTRE CHINOIS. — Voici de curieux détails empruntés à une correspondance de San-Francisco sur les spectacles chinois : Les salles chinoises sont bâties dans le genre de nos grands amphithéâtres. Les musiciens sont derrière la scène. Leurs *gongs* font, durant le dialogue, un bruit assourdissant que les acteurs cherchent à étouffer en criant à tue-tête. Je ne saurais parler du mérite de la pièce, il y a plusieurs mois que l'on en joue le premier acte, et le dernier ne sera représenté que l'année prochaine ; cela vous donne une idée de la longueur de la pièce. Rien ne peut égaler la mémoire d'un acteur chinois. Considéré seulement comme une pantomime, c'est un spectacle remarquable de tours de force et d'agilité. Les combats d'épée à deux acteurs sont d'un réel horrible, tellement énergiques sont les coups portés, prompts et habiles les coups parés. Lorsqu'ils se poursuivent, on élève entre eux des obstacles, comme on fait pour les chevaux dans un cirque. — Ici on entasse meubles, etc., à une grande hauteur ; alors la course et les culbutes deviennent affolées, et l'on ne sait comment en retombant les acteurs ne se cassent pas les os, car ici l'on ne connaît, — ou on ne veut pas connaître le tremplin. Tous les spectateurs ont un manille à la bouche.

— On annonce la prochaine publication d'une *Anthologie japonaise*, traduite en français par M. le professeur Léon de Rosny et publiée avec un luxe tout oriental.

— M. le comte de Montblanc est de retour à Paris, où il est appelé à représenter le gouvernement japonais avec le titre de chargé d'affaires. M. Flury-Hérard est démissionnaire de ses fonctions de consul général du Japon.

— M. Dunant vient de fonder à Paris, sous le titre de *Société internationale de Palestine*, une association qui a pour objet de patronner, favoriser et encourager, par tous les moyens en son pouvoir, les associations, sociétés, œuvres ou entreprises sérieuses déjà créées ou à créer, dont le champ d'activité est la Palestine ou les pays environnants. Cette Société qui a déjà obtenu de hauts patronages se propose de fonder prochainement un *Musée de la Terre-Sainte* dans notre capitale.

— Le comte Ladislas Plater annonce la fondation en Suisse d'un *Musée historique polonais* et fait appel aux personnes qui voudraient bien contribuer à cette utile et intéressante fondation.

— Un congrès géographique et ethnographique se tiendra à Anvers au mois d'août prochain. Le prix de la souscription est fixé à dix francs.

— On annonce le mariage de M. Jules Oppert, le célèbre assyriologue, avec une jeune et jolie veuve de 28 ans.

Curiosités orientales.

Adresser SANS DÉLAI les demandes *franco* par la poste à l'administrateur de la *Revue orientale*, 47, quai des Augustins. (Exposition les mardis de 4 à 6 heures).

44. — Arte de la lengua mandarina, compuesto por el M. R^o P^o FRANCISCO VARO, de la sagrada orden de M. P. S. Domingo, acrecentado y reducido a mejor forma, por N^o H^o Fr. Pedro de la Pinuela, P^o y Commissario provinc. de la Mission Seráfica de China. Anadio se un confesionario muy util y provechoso para alivio de los nuevos ministros. Impreso en Canton, ano de 1703. (Texte gravé sur bois par le P. Horace de Castorano). TRÈS-RARE..... 850 fr.
45. — *Hyakou-nin-is-siou hito-yo-gatari*. Collection des pièces des cent poètes célèbres du Japon. Grande édition accompagnée d'un commentaire perpétuel, des biographies des auteurs et de nombreuses historiettes avec la transcription phonétique de tous les signes cursifs. 9 vol. in-4° avec nombreux dessins. 80 fr.
46. — *Nippon-ô-daï-itsi-ran*. Annales des empereurs du Japon. Edition originale sinico-japonaise de l'ouvrage traduit par Titsingh et publié par Klaproth. 6 vol. in-4°. 75 fr.
Excellent ouvrage pour l'étude du japonais écrit.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, le 28 mars 1870. — SORDOUILLET et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an ; Paris et les Départements ; 3 fr. 50. — Etranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction. — Annonces : la ligne, 25 cent. — la page, 10 fr.

DE L'ORGANISATION DU HAUT ENSEIGNEMENT

DANS LA LUNE.

En ce temps-là, le marquis de Carabas dit à ses sujets : A vous tous présents et à venir, salut ! Or, sachez que je veux vous assurer, gloire, tranquillité et bonheur. Je veux que seigneur Ordre épouse aujourd'hui dame Liberté, et qu'une longue lune de miel assure à jamais la prospérité d'une si belle union. Je veux pour vous la vie à bon marché, et pour notre patrie commune, une large place dans l'histoire du monde. Or, Louis le quatorzième, mon aïeul, d'auguste mémoire, disait : Le progrès des sciences et des lettres est l'auréole des grands règnes. Je veux que les sciences et les lettres environnent de leur plus vif éclat le trône de mes ancêtres. Dites-moi ce que je puis faire pour relever le niveau scientifique qui tend à s'abaisser dans mes états.

Blagstein dit : Seigneur, nulle part la science ne brille d'un plus vif éclat que chez les Prussiens ; envoyez un ambassadeur à M. de Bismark et priez-le de vous donner une douzaine de privat-docent qui puissent apprendre à nos enfants à approfondir les hautes questions de la métaphysique et à raisonner dans le vide. D'ici vingt ans, vous aurez toute une

jeunesse d'élite qui saura disputer sur le être et le non-être dans les brouillards des temps hypothétiques.

Le sénateur Tirasoi dit ensuite : Blagstein, mon confrère, vous avez raison ; mais je crois qu'il faudrait avant tout augmenter le nombre des chaires du haut enseignement, afin de développer le génie national. Ajoutez à chaque faculté et avant tout au Collège de France des cours d'épigraphie tudesque, de philologie picarde, de grammaire comparée des dialectes tourangeaux, de littérature auvergnate, d'exégèse bouddhique, de timbrotechnie et autres, et vous verrez bientôt la renaissance des sciences signaler la glorieuse transformation de votre empire. On pourrait utilement doter aussi votre capitale de cinq ou six nouveaux cours de sanscrit, et tout y irait pour le mieux comme chez le meilleur des princes. J'insiste tout particulièrement sur la nécessité de créer les cours de sanscrit, parce que je connais des élèves intéressants qui se chargeraient volontiers de recevoir le traitement affecté à ces cours. Il y aura peu d'auditeurs, je le sais, mais le professeur y amènera certainement bien quelques amis complaisants, et n'eût-il personne, que ce serait déjà une grande gloire pour votre règne que d'avoir des cours pour enseigner des choses que personne ne veut apprendre.

Le docteur Cataguélastus dit à son tour : Blagstein et Tirasoi, mes confrères, vous avez raison ; il serait, en effet, très-digne d'un grand prince de créer des chaires pour tous ceux qui n'en ont pas, dans un pays où l'on veut asseoir l'ordre et la liberté. Mais cela ne suffit point : et à l'instar de nos voisins, je crois qu'une école des hautes études où l'on fabriquerait chaque année quelques douzaines de génies pour l'avenir, serait une institution bien vue des professeurs appelés à y répéter ce qu'ils enseignent ailleurs.

— Très-bien, dit le marquis de Carabas ; messieurs mes savants, vous avez raison. Mais s'il est vrai que nous ayons à

imiter chez nos voisins des institutions grandes comme le Monde et profondes comme l'Océan, que n'aurions-nous pas à apprendre des pays les plus lointains et les moins connus ?

— Bravo, dit unanimement l'assemblée. — Moi, je demande une mission à Berlin, moi une mission à Cracovie, moi une mission dans la lune, aux frais du chapitre 7 du budget de l'Instruction publique.

— Accordé !

— Vive le marquis de Carabas !!!

Or, les savants chargés de ces missions sont de retour et leurs rapports sont déposés. Voici ce qu'une indiscretion me permet d'extraire du troisième, en faveur des lecteurs qui seront sans doute bien aises d'avoir la primeur de cet incroyable mais très-authentique document.

— L'auriez-vous cru, monsieur le marquis, le roi de la lune a organisé le haut enseignement dans ses états d'une manière qui ne ressemble en rien à ce qui a lieu sur notre planète. Dans ce pays fort arriéré, on crée des chaires pour le public et non pour ceux à qui l'on désire en donner, de sorte qu'il y a une foule de gens, et des plus savants, qui n'ont pas de chaires, et ceux qui en ont, c'est ordinairement parce qu'ils savent enseigner. Il est vrai que lorsqu'il surgit un homme remarquable par ses idées et par sa science, le pays lui fournit largement les ressources nécessaires pour produire les œuvres de son talent et de son génie, mais encore une fois, on ne le charge pas d'un cours, quand l'intérêt public ne l'exige point, lorsque la nature de son esprit ne le porte point à enseigner, ou lorsque ce qu'il enseignerait est déjà enseigné par d'autres. Ensuite on a l'étrange idée de vouloir qu'un professeur s'occupe sérieusement de son enseignement, et qu'il y renonce quand il est un âge où un maître doit remettre à ses élèves le soin de lui succéder dans la carrière. Il est vrai que, dans ce pays sauvage, quand un savant a pro-

fessé un nombre d'années suffisant, on ne l'oblige pas à prendre une retraite, insuffisante pour vivre honnêtement sans être obligé de cirer lui-même ses bottes. Quand le moment de la retraite est arrivé, le professeur doit avoir formé un élève capable de le remplacer dignement, et alors on le nomme professeur honoraire, et on continue jusqu'à sa mort à lui servir des appointements qui sont même supérieurs à ceux qu'il avait durant son activité. Puis, s'il éprouve le besoin de monter en chaire, de poursuivre la propagation des idées qu'il a cultivées pendant toute la période de ses services effectifs, il est libre d'y monter, quand et comment cela lui convient. Il demeure en outre membre effectif du conseil de l'établissement dont il fait partie, et sa voix est toujours écoutée avec sympathie et avec respect.

Un mot sur ces conseils du haut enseignement. Dans les états de la lune, chaque établissement du haut enseignement s'administre soi-même, et la liberté la plus absolue règne dans son organisation. Le gouvernement ne se croit pas le droit d'intervenir dans le mode d'enseignement des professeurs, ni de peser sur leurs idées. Les professeurs ne sont justiciables que des crimes et délits de droit commun ; ils n'ont d'autre juge que leurs pairs, pour tout ce qui touche aux délits de la parole, délits auxquels on se refuse d'ailleurs à croire dans ce singulier pays, et il y est interdit à tout tribunal de connaître ce qui dépend du domaine de la pensée.

Quant à l'élection des professeurs, elle est faite par le gouvernement sur la présentation de deux candidats ; l'un est choisi par les professeurs de l'établissement qui compte une vacance dans son sein ; l'autre par une académie élue au suffrage universel par tous les savants et les hommes de lettres de l'empire. Cette académie est tenue de discuter les titres des candidats en présence des professeurs électeurs qui, dans son sein, ont, en cette circonstance, voix consultative.

Un mot au sujet du suffrage universel dans les états du roi de la lune. Le suffrage universel, chez ces étranges populations, a pour but de représenter *tous les intérêts* dans les assemblées où ces intérêts peuvent être discutés et réglés. Or, dans la lune, les instituteurs primaires sont élus directement par les citoyens qui prétendent avoir quelque droit de choisir ceux qui doivent former l'esprit et le cœur de leurs enfants. Ce premier vote se fait dans chaque commune.

Les professeurs de l'enseignement secondaire sont élus par ceux qui sont préparés par leurs études à les choisir en connaissance de cause, c'est-à-dire par tous les gradués des universités reconnues par l'Etat.

Quant aux académies et aux corps du haut enseignement, on procède un peu différemment. Convaincus que les hommes supérieurs, les hommes d'idées, les découvreurs de la science ne surgissent jamais là où l'on dresse des poteaux, où l'on rive des chaînes, où l'on décrète des statuts et des règlements, on livre le soin de les appeler au grand jour et de les élire, d'une part à ceux qui les ont précédés dans la carrière et qui représentent le *principe conservateur* qu'il serait imprudent de repousser dans les sciences, et d'autre part à ceux qui sont les représentants naturels du *principe transformateur et progressif*, c'est-à-dire à tous les pionniers des hautes études, à tous ceux qui ont contribué par leurs travaux et par leurs publications au développement de la science.

Mais comme on croit généralement dans la lune que pour être électeur, il faut être capable de juger ce qu'on doit élire, chaque représentant d'une branche de la science est élu exclusivement par les représentants spéciaux de cette science : les académiciens et professeurs chargés de représenter la chimie sont élus par les chimistes ; pour la médecine, on choisit des électeurs médecins ; pour l'astronomie, des astronomes ; pour la linguistique, des linguistes, etc.

Une telle organisation présuppose une classification préalable des branches de la science, d'après laquelle se détermine le nombre des hommes à élire ; cette classification a été l'œuvre première de l'assemblée constituante de la science nationale chez les peuples de la lune ; elle est susceptible d'améliorations et de changements qui sont votés dans ce satellite, à la demande de la majorité des intéressés inscrits par un sénat composé des gloires nationales et élu par chaque groupe de représentants de chacun des intérêts publics.

Voilà, monsieur le marquis, quelles sont les bases principales de l'édifice scientifique élevé au Progrès par les habitants de la lune. Malgré toute mon éloquence, je n'ai jamais pu les convaincre de l'avantage qu'ils auraient à remplacer leurs institutions par les nôtres. Aussi je me résume en disant : la constitution de Votre Altesse est la première constitution du monde !

Vive le marquis de Carabas !

Variétés.

NOTES D'UN VOYAGE SUR LA RIVIÈRE HAN

(Suite et fin'.)

November 1st opened with a thick mist on the river, and soon after passing the first rapid, we stopped at Seaou ho kow, a large village on the right, standing forty feet above the water. A range of hills now appeared all round at a few miles distance, closing in ahead as we approached the prefectural city. Early the next day we were stopped by a head wind at the village of Luh kea tseih on the right.

¹ Voy. le 1^{er} article, p. 131 de ce volume.

At noon on the 3rd we were at Tung tsin wan, a long straggling town, consisting principally of small shopkeepers, but with a tolerably large accumulation of junks. The same day we stopped at Chang kea wan, a large village at the mouth of the Pih ho river, the main branch of which, extending upwards of a hundred miles north into Ho-nan, passes the prefectural city of Nan-yang, (from which it was at that time navigable for boats of a medium size), and after receiving several important affluents, discharges into the Han. The junks and boats here are very numerous, and at the time we arrived the number was increased by a large accession carrying students to the literary examination, just about to take place in the prefectural city.

Having spent Sunday, the 4th, in this neighbourhood, our approach had become rumoured abroad, and on arriving opposite the city the following morning, hundreds had already collected on the shore to see us.

Opposite the city lies the great commercial town of Fan-ching, about half the size of Han kow, and standing in the same relation to Seang-yang, that Han kow does to Woo-chang. The shipping here is very dense. Scarcely had we cast anchor in the middle of the river, when a few boats put off on a tentative adventure. On returning ashore and reporting their reception, the excitement became prodigious. Every small boat was taken up for the service; the daring, the curious, and the incredulous crowded the deck, roof and sides of our boat, from morning till dusk, with little abatement of the interest for two days, while the ferrymen reaped a golden harvest plying to and fro. Withal we found the people in general very friendly, and little occurred to interrupt the harmony of our intercourse.

About four hundred miles distant from Han kow, the city of Seang-yang is an important fortress, lying at the foot of a

tolerably lofty mountain range. The walls are in good repair, and a garrison is stationed there. A peculiar interest attaches to the city, from the notice given of it in Marco Polo, where we learn that it was one of the last cities to succumb to the Yuen Mongols. The passage reads thus in Wright's edition : — « Sa-yan-fu is a considerable city of the province of Manji, having under its jurisdiction twelve wealthy and large towns. It is a place of great commerce and extensive manufactures. The inhabitants *burn the bodies* of their dead, and are idolaters.

« They are the subjects of the grand Khan, and use his paper-currency. Raw silk is there produced in great quantity, and the finest silks, intermixed with gold, are woven. Game of all kinds abounds. The place is amply furnished with every thing that belongs to a great city, and by its uncommon strength it was enabled to stand a siege of three years; refusing to surrender to the great Khan, even after he had obtained possession of the province of Manji. The difficulties experienced in the reduction of it were chiefly occasioned by the army's not being able to approach it, except on the northern side; the others being surrounded with water, by means of which the place continually received supplies, which it was not in the power of the besiegers to prevent. When the operations were reported to his majesty, he felt extremely hurt that this place alone should obstinately hold out, after all the rest of the country had been reduced to obedience. The circumstance having come to the knowledge of the brothers Nicolo and Maffeo, who were then residents at the imperial court, they immediately presented themselves to the grand Khan, and proposed to him that they should be allowed to construct machines, such as were made use of in the West, capable of throwing stones of three hundred pounds weight, by which the buildings of the

city might be destroyed and the inhabitants killed. Their memorial was attended to by the grand Khan, who, warmly approving the scheme, gave orders that the ablest smiths and carpenters should be placed under their direction; amongst whom were some Nestorian Christians, who proved to be most able mechanics. In a few days they completed their mangonels, according to the instructions furnished by the two brothers; and a trial being made of them in the presence of the grand Khan, and of his whole court, an opportunity was afforded of seeing them cast stones, each of which weighed three hundred pounds. They were then put on board of vessels, and conveyed to the army. When set up in front of the city of Sa-yan-fu, the first stone thrown by one of them fell with such weight and violence upon a building, that a great part of it was crushed, and fell to the ground. So terrified were the inhabitants by this mischief, which to them seemed to be the effect of a thunderbolt from heaven, that they immediately deliberated upon the expediency of surrendering. Persons authorized to treat were accordingly sent from the place, and their submission was thrown on the same terms and conditions that had been granted to the rest of the province. This prompt result of their ingenuity increased the reputation and credit of these two Venetian brothers in the opinion of the grand Khan and of all his courtiers. »

The use of these catapults is noticed in Chinese authors, and it is curious to find that they refer the origin of firearms also to the siege of Seang-yang. Some interesting investigations on this subject are given in Pauthier's beautiful edition of Marco Polo, pp. 473-475. A recent excavation in the city has discovered a hoard of treasure, buried in the ground at the time of the siege¹.

¹ I was so fortunate as to obtain from one of the authorities, one of the exhumed cash, a *Ching ho tung paou* (A. D. 1111-1117).

Leaving Seang yang, we were at Chuh-teaou-poo, a town 14 miles distant, on the morning of the 9th. In the wet season this is on the river's edge, but was now about a quarter of a mile distant, in consequence of the fall of the water.

A little higher up on the opposite shore, a temple is seen picturesquely built in a recess of the rock. This is the entrance to a curious cave, which, as tradition will have it, extends thirty miles, or as some assert, even as far as the province of Sze-chuen. I could not learn however that there was any record of the transit having ever been made. Unwilling to spare the time for an extensive exploration, I merely penetrated a few hundred yards, the way being led by a priest with a torch. For that distance I found a very complex series of passages, sometimes through apertures little more than two feet high, opening out into chambers, eight or ten feet from the floor to the roof. The rock consists of kaou-lin, the material of which the fine porcelain is made, and the water having percolated through the roof, was collected at places in small pools, while a ray of day light from above in one part, gave an agreeable relief to the gloom of the vaulted galleries.

A. WYLIE.

Actes officiels et Documents divers.

12 MARS 1870. — DÉCRET IMPÉRIAL.

Légion d'honneur. — M. le docteur JULES DELBET est nommé chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur (mission scientifique en Asie mineure).

La Commission pour la réorganisation de l'enseignement supérieur a été composée ainsi qu'il suit :

L'archevêque de Paris. — MM. DE RÉMUSAT ; SAINT-MARC-GIRARDIN ; ALBERT DE BROGLIE, de l'Académie française ; — DUMAS, sénateur, de l'Académie des sciences ; — ANDRAL, de la Faculté de Médecine ; — VALETTE, de la Faculté de Droit ; —

MISSIER, professeur au Collège de France ; — le général CHAUD-LATOUR, président du Consistoire de l'Eglise protestante ; — professeur à la Faculté de Théologie protestante de Montauban ; — FRANCK, membre du Consistoire israélite et professeur au Collège de France ; — le P. PERRAUD, de l'Oratoire ; — le P. GAUTHIER, dominicain ; — LÉOPOLD DE GAILLARD, rédacteur du *Correspondant* ; — PRÉVOST-PARADOL, rédacteur des *Débats* ; — DUBOIS, ancien député ; — BERTRAND, LABOULAYE, RAVAISSON, de l'Institut ; — SERRET, DENONVILLERS.

Les études orientales n'ont point de représentant dans la commission.

M. Papillon, dans une lettre adressée à la *Revue de l'Instruction publique*, en réponse à M. Duruy, se défend « d'avoir parlé à la légère et systématiquement dénigré une institution (l'ECOLE DES HAUTES ÉTUDES) fondée dans un but aussi élevé que libéral ; » mais il persiste à soutenir qu'au moins dans le domaine des sciences naturelles (*et dans d'autres*), l'Ecole des hautes études n'a encore donné que peu de résultats et qu'il est grandement à souhaiter, pour l'honneur scientifique de notre pays, que l'Etat se décide à ENCOURAGER magnaniment et fermement les CHERCHEURS.

A TOUS NOS LECTEURS.

L'information est indispensable à tout le monde et dans toutes les carrières. Aussi faisons-nous nos efforts pour tenir nos lecteurs au courant de tous les faits, de tous les événements qui concernent leur spécialité. Pour arriver à faire de la *Revue orientale*, le véritable Journal des Orientalistes, nous avons besoin du concours de chacun. Aussi prions-nous instamment nos lecteurs de nous adresser le plus souvent possible les nouvelles de notre ressort dont ils auront connaissance.

Nouvelles et mélanges.

SYNDICAT DE LA PRESSE SCIENTIFIQUE. — Une assemblée des directeurs de journaux et revues scientifiques a eu lieu le 30 mars dernier à l'effet de constituer une association et un syndicat ayant pour but d'étudier les besoins de ces publications, de rechercher les moyens de leur assurer un nouveau développement, et en ce moment de défendre leurs intérêts devant la commission du Corps législatif. L'assemblée a composé son syndicat de la manière suivante : MM. DE LA VALLETTE, président, D^r DE RANSE, Prof^r DE ROSNY, D^r MARY DURAND, et EUGÈNE ARNOULD. Le bureau provisoire de l'association est chez M. Ch. Leclerc, 13, quai Voltaire, à Paris.

— M. JULES OPPERT, qui a visité dernièrement les pays scandinaves, vient de recevoir l'ordre de l'Etoile polaire qui lui a été conféré par S. M. le roi de Suède, sur la recommandation de M. Léouzon Le Duc, notre collaborateur.

Bibliographie.

Etudes linguistiques, publiées par la Société d'Ethnographie. I. — *De l'origine du langage*, par LÉON DE ROSNY, professeur à l'École impériale des langues orientales, secrétaire de la Société d'Ethnographie. Paris (Maisonnette et C^{ie} éditeurs), 1869 ; in-8° de 44 p. — 2 fr.

Le mémoire de M. Léon de Rosny intitulé *De l'origine du langage*, nous a paru avoir un défaut : c'est d'être trop court. Je crois que bien peu d'écrivains se voient reprocher ainsi leur brièveté.

M. Léon de Rosny présente d'abord un historique succinct et intéressant de cette grande question et de la façon sou-

vent curieuse dont elle a été comprise, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Jacob Grimm et Ernest Renan. A la suite de cet historique où apparaît son érudition si connue, l'auteur expose ses propres théories, dont plusieurs nous semblent aussi originales que judicieuses, et dignes d'attirer l'attention de tous les savants qui s'occupent de cette branche de la science.

On a d'abord voulu donner au langage une origine divine ; d'autres le considèrent comme une faculté naturelle à l'homme et à son organisme. Cette hypothèse sourit à M. Renan, qui pense qu'inventer le langage eût été aussi impossible que d'inventer une faculté. Il serait aussi absurde, suivant ce savant, d'appeler invention l'emploi de la parole comme moyen expressif, que de regarder comme une découverte l'application que l'homme a faite de l'œil à la vision, de l'oreille à l'audition. Grimm, au contraire, remarque que le langage n'est pas inné chez l'homme, puis qu'un enfant ne parle pas la langue maternelle sans qu'on la lui apprenne. En cela, le langage humain diffère essentiellement du cri des animaux. Je trouve avec M. de Rosny que l'homme ne diffère de l'animal, à l'égard du langage comme à bien d'autres, qu'en ce sens qu'il a su développer en lui ce que l'animal ne possède qu'à l'état rudimentaire.

La seconde partie de la brochure traite des caractères généraux de la langue primitive ; ici encore l'auteur se trouve, avec raison, en opposition avec M. Renan. Celui-ci n'hésite pas à admettre la complexité comme caractère originel du langage. L'opinion assez généralement reçue que la simplicité est antérieure à la complexité, l'élément au composé, est, suivant ce savant, un reste de vieilles habitudes de la scolastique et de la méthode artificielle que les logiciens portaient dans la psychologie. Il cite à l'appui de sa doctrine le langage des enfants, qui suivant lui est en apparence plus sim-

ple, mais en réalité plus *compréhensif* que celui de l'âge mûr.

Ici je me permettrai d'opposer à cette assertion mes propres remarques sur le langage des enfants, que j'ai toujours trouvé au contraire vague et très-*extensif*. Un exemple entre mille : je me rappelle un petit bonhomme qui avait adopté les deux syllabes *fumé* pour exprimer la fumée, le feu, l'ombre, la lumière, tout ce qui frappait sa vue, tandis qu'il intitulait *bone* tout ce qui frappait agréablement son goût. Je crois que le propre des langues primitives, c'est la pauvreté, et que M. Renan confond la complexité avec la confusion. M. de Rosny, après avoir admis la simplicité des langues primitives, émet l'opinion très-plausible que par conséquent elles doivent avoir été monosyllabiques ; il expose sa théorie et l'appuie par de nombreuses remarques sur la langue chinoise, qui lui paraît offrir de grandes garanties d'ancienneté. L'examen de cette théorie nous entrainerait trop loin ; mais nous ne pouvons passer sous silence cette remarque que, dans les langues primitives, la modulation, le *chant*, a dû tenir une large place, comme cela a lieu encore dans la langue précitée, le Chinois. Ceci serait très-admissible, surtout si l'on voit l'origine du langage dans les interjections, le langage naturel.

M. de Rosny possède son sujet à fond, ce qu'il trouve moyen de montrer en quelques pages. Mais pourquoi se contenter d'effleurer cette question, quand le public est en droit d'attendre de lui non une brochure, mais tout un volume, non un simple aperçu, mais une étude approfondie, qu'il paraît avoir faite, mais dont il n'expose qu'un résumé ? Il serait impardonnable que M. Léon de Rosny s'en tint là sur une question qu'il semble avoir si bien comprise ; aussi espérons-nous qu'il développera complètement ses théories en traitant un sujet qui s'en rapproche beaucoup, l'*Histoire de la langue chinoise*, dont il annonce la prochaine mise sous presse.

EDGAR BEHNE.

Curiosités orientales.

Adresser SANS DÉLAI les demandes *franco* par la poste à l'administrateur de la *Revue orientale*, 47, quai des Augustins.

47. — LIVRES JAPONAIS. — *Tô-kai-dô-meï-syo-dzou-yé*. Description illustrée de la grande route qui conduit de Miyako à Yédo. 6 vol. in-4° ornés de nombreuses gravures représentant toutes les curiosités de cette voie célèbre 52 fr.
48. — *Kwan-has-syou-zen-dzou*. Carte des huit provinces de l'est de l'empire japonais, impression en couleur 6 fr.
49. — *KO-KI-ZI-TEN*. Edition japonaise du célèbre dictionnaire chinois de l'empereur Khang-hi (*Khang-hi-tsze-tien*), avec la prononciation japonaise de tous les signes et les notes grammaticales de construction. 40 vol. in-8°. PRÉCIEUX OUVRAGE 150 fr.
50. — *Yamato-meï-syo-dzou-yé*. Description illustrée de la province de Yamato, résidence des souverains-pontifes japonais et berceau de la civilisation de l'empire. 7 vol. in-4° avec de nombreuses gravures 40 fr. 65.
51. — *Ki-sô-dzi-meï-syo-dzou-yé*. — Description illustrée de la route de Yédo à Miyako, parallèle au *Tô-kai-dô*. (Voy. n° 47), avec de nombreuses illustrations. 6 vol. in-4° . . . 51 fr. 75.
52. — *Saï-kokou-san-zyou-san-ga-syo-meï-syo-dzou-yé*. Description illustrée des 33 localités célèbres des royaumes occidentaux. Avec de nombreuses figures relatives aux antiquités, au bouddhisme et aux arts. 9 vol. in-4° 7 fr. 40.
Manque un volume.
53. — *Zi-rin-gyok-ben*. Le livre de Jade de la Forêt des caractères. Célèbre dictionnaire chinois-japonais. 1 gros vol. in-8° (caractères chinois et jap. katakana) 45 fr.
54. — *Yédo-meï-syo-dzou-yé*. Description illustrée des endroits célèbres de la ville de Yédo. OUVRAGE IMPORTANT pour l'histoire et les beaux-arts. 20 vol in-4° avec fig. . . 92 fr. 20.
55. — *Nihon-gai-si*. Grande histoire du Japon, caractères chinois corrects, magnifique impression. 13 vol. in-8° . . 47 fr. 35.
56. — *Kô-si-ka-go-kokou zi-kai*. Les entretiens familiers de Confucius, (*kia-yu*). Texte chinois, notes et commentaires japonais. 4 vol. in-4° 62 fr. 50.
Ouvrage très-utile pour les étudiants.

57. — *Boutsou-dô Te biki-gousa*. Manuel du bouddhisme. Magnifique éd. (Chinois et hirakana), en 12 vol. in-4°. 12 fr. 15.
58. — *SYOU-KO-ZIS-SYOU*. MUSÉE DES ANTIQUITÉS JAPONAISES. Grande publication et la plus complète de ce genre qui existe au Japon. Ouvrage des plus précieux et d'une importance exceptionnelle. 85 vol. in-folio avec une quantité de dessins, autographes, armes, sceaux .. 530 fr.
59. — *Kavatsi-meï-syo-dzou-yé*. Description illustrée de la province de Kavatsi. 12 vol. in-4° avec de nombreuses gravures (manque trois volumes). 6 fr. 50.
60. — *Ko-zi-kon-gen*. Cérémonies principales des Japonais. 3 vol. in-4° 12 fr. 45.
61. — *Kô-tsyô-sen-ryakou*. Histoire des batailles célèbres. 14 vol. in-4° (caractères chinois corrects, belle impression). 32 fr. 60.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

MM. les membres sont informés qu'une nouvelle livraison des *Mémoires de l'Athénée oriental* sera mise très-prochainement en distribution. Les documents destinés à la prochaine livraison de ce recueil doivent être adressés sans délai au Président.

— Les quittances pour la cotisation de 1870 (DIX FRANCS) qui n'ont pas encore été retirées seront présentées à domicile dans le courant de la semaine prochaine.

— Le banquet annuel de l'Athénée aura lieu dans la seconde quinzaine de juin. MM. les Membres seront informés du jour par une circulaire spéciale.

— CONVOCATION des Membres de l'Athénée pour le Mardi 24 mai, à huit heures du soir, 15, rue Lacépède, à l'effet de discuter un projet de publication d'une série de travaux sous le titre collectif de *Collection des Orientalistes bibliophiles*.

— Le *LI-SAO*, poème chinois, traduit par le marquis d'HERVEY-SAINT-DENYS et publié par l'Athénée, vient de paraître. MM. les Membres sont priés de retirer leur exemplaire, 15, rue Lacépède, les mardis, mercredis et jeudis.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

Nancy, le 20 mai 1870. — SORDOLLET et fils, imprimeurs.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an : Paris et les Départements : 3 fr. 50. — Étranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction.

Paris, 23 juin 1870.

Notre article du mois dernier, sur la réorganisation du haut enseignement, a été accueilli de nos lecteurs, et ils ont compris que, sous une forme plaisante nécessitée en grande partie par les circonstances, nous avions des vérités vraies, des idées sérieuses à énoncer. Depuis lors, la commission parlementaire sur l'enseignement libre a terminé ses travaux. Nous ne croyons pas empiéter sur le domaine qui nous est interdit, en nous bornant à discuter qu'elle a fait preuve de bonne volonté. Nous n'en dirions peut-être pas davantage, s'il nous était permis de tout discuter et si nous en étions arrivés enfin à cette période *nécessaire*, où quiconque n'a pas de parti pris hostile pourra décrire ce que sa situation sociale particulière lui permet peut-être d'exprimer plus exactement, à l'avantage du gouvernement au moins autant que du public.

Or nous sommes ennemis de tous les replâtrages, parce qu'ils ne réussissent à rien faire de solide, de durable. Nous soutenons que tous les intérêts doivent être représentés par les délégués *compétents* des intéressés, et que ce n'est pas en chargeant les coiffeurs de diriger les travaux de cuisine qu'on arrivera à faire de la nourriture saine et propre.

Or nous sommes peut-être plus intéressés que personne à ce que nos destinées ne soient pas confiées aux mains des premiers venus, et nous élevons notre voix aussi haut que nous le permettra M. le garde champêtre.

Les études orientales ont d'autant plus de droit d'être encouragées, que, dans l'ordre des sciences historiques, ce sont elles qui peuvent fournir les résultats les plus enviables pour une nation désireuse de « relever le niveau du haut enseignement » dans son sein. Que l'on consulte un peu plus les orientalistes et un peu moins la bureaucratie, et tout ira pour le mieux. Mais qu'on nous évite les réglementations inutiles et les décisions inexécutables des commissions incompétentes. Et surtout que ce ne soit pas l'École des langues orientales qui inaugure une période où le haut enseignement perdra ses glorieuses prérogatives, son droit de se recruter lui-même, en échange du privilège, pour ses professeurs, de donner des prix aux plus assidus et des pensums aux auditeurs qui feront l'école buissonnière.

Revue de la presse.

Le journal *la Presse* du 30 mai dernier, sous la signature Georges Maillard, a consacré un assez long article à l'École spéciale des langues orientales. L'auteur de l'article flétrit avec raison la conduite de feu Villemain, qui mit sa gloire à enterrer l'ordonnance que son prédécesseur, Salvandy, avait fait rendre en l'honneur et au profit des lettres orientales; puis il signale la situation impossible faite à ce grand établissement par l'exiguité des ressources qui lui sont affectées

dans le budget de l'Etat. Au lieu de 85,000 francs demandés par l'amendement Keller, le gouvernement propose aux chambres de lui accorder une allocation nouvelle de 10,000 francs, de sorte qu'au lieu de mettre un nombre raisonnable de bourses à la disposition des élèves, il y en aura seulement cinq pour tous les cours (au nombre de douze), et « on sera obligé de les tirer au sort, comme le célèbre prix de vertu de Barbe-Bleue. »

Ce que nous regrettons dans l'article en question, ce sont des attaques acerbes dirigées contre M. Bourbeau, le ministre de l'Instruction publique auquel on doit la publication du décret de réorganisation de l'Ecole. L'auteur de l'article a l'air de voir dans l'honorable député un ennemi juré de cet établissement; nous voulons y voir, au contraire, le protecteur-né de l'Ecole des langues orientales, et nous sommes convaincus que M. Bourbeau ne faillira pas à la tâche qui lui incombe d'une manière toute particulière. Son honneur, sa réputation, sa gloire lui dictent suffisamment le rôle qu'il doit jouer dans les circonstances actuelles où se trouve la célèbre Ecole.

Si, toutefois, nous repoussons les préjugés de M. Maillard au sujet de M. Bourbeau, nous avons à le remercier de l'appréciation qu'il fait de l'Ecole, et de sa position dans le haut enseignement européen! « Il n'en est pas moins établi, dit-il, que la France est le seul pays qui offre à ses habitants aussi bien qu'aux étrangers un enseignement libre et gratuit pour des études du caractère le plus élevé, et l'Ecole des langues orientales, représentée dans toutes les capitales du monde par des hommes d'un mérite éminent, immortalisera le nom de ceux qui auront contribué à son développement. »

Variétés.

DE L'INTRODUCTION DE MOTS ARABES DANS LES LANGUES NÉO LATINES.

[Observations critiques sur les recherches récentes de MM. le professeur Dozy, Henri Narducci et le Dr Favrot.]

M. Dozy vient de publier un *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe* (1), qui a été couronné par l'Institut, et dont M. Defremery a donné une très-savante analyse dans le *Journal asiatique* (2); M. Henri Narducci a fait un semblable travail pour l'italien (3); enfin M. le Dr Favrot a écrit quelques lettres sur le même sujet (4), en recherchant, à l'exemple de M. Pihan, les traces que l'arabe a laissées dans la langue française.

Depuis longtemps on avait signalé l'origine arabe d'une multitude de mots dont l'étymologie latine était inadmissible; il suffisait d'ailleurs de considérer notre nomenclature scientifique, pour reconnaître qu'elle a été empruntée en grande partie à l'école de Bagdad, qui a remplacé l'école d'Alexandrie, et porté son influence jusqu'aux dernières limites de l'Orient et de l'Occident.

Nous avons joint à notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes* (5) un index des mots techniques

(1) Seconde édition d'un opusculé de feu W. H. Engelmann. Leyde, 1869.

(2) Mai-juin 1869, pag. 518. — V. aussi août 1867, p. 177 et suiv.

(3) *Saggio di vocé italiane derivate dall arabo*. Roma, 1857 et 1863.

(4) Voy. plus haut, *Revue orientale*.

(5) Imprimé dans le tome I^{er} des *Mémoires des savants étrangers* publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

et des noms d'étoiles, dont M. Dozy aurait pu tirer parti (1); l'ouvrage de M. Pihan (2) objet des critiques de M. Defremery et de M. Marcel Devic (3), a éveillé l'attention; enfin M. Favrot a tellement multiplié les exemples d'emprunts faits à la langue arabe, qu'il faut absolument recourir au zèle des orientalistes, pour qu'ils fassent disparaître les nombreux *desiderata* de nos lexicographes. Le sillon est tracé; il ne s'agit plus que de l'étendre.

De tous nos dictionnaires, celui de M. Littré est assurément le meilleur; eh bien! l'élément arabe y est presque complètement sacrifié; ainsi la plupart des termes de chasse sont arabes, et l'illustre académicien ne paraît même pas s'en douter, comme l'ont fort bien démontré MM. Narducci et Favrot. *Chasser* vient de *caschia* et non de *captare*; *curée*, de *khur*, *dévorer* et non de *cuir*; *hallali* de *halelu*, louer, actions de grâces et non des trois interjections, *ha! là! li!* *laisse*, tenir en *laisse*, de *lezz*, qui a le même sens et non de *laxus*, lâche; *fanfares* de *fanchareh*, d'où est sorti le mot *fanfaron*; *cor* de chasse de *kore* et non de *cornu*, etc.

M. le Dr Favrot, se conformant à l'opinion commune, fait dériver *amiral* d'Emir-al-Bahr; M. Dozy (p. 165) n'est pas du même avis; mais il nous paraît se condamner lui-même, lorsqu'il rappelle l'usage où l'on était d'ajouter au mot *amiral*: de la mer (almirante de la mar; ammirael van deer zee); il doit savoir, d'ailleurs, que la plupart de nos termes de marine sont empruntés aux Arabes qui sillonnaient les mers de

(1) *Id.*, p. 156 et 210: M. Dozy cite le mot *Almihouar*, c'est l'axe; comme l'essieu *Alchilol*, il fait partie des pièces de l'astrolabe arabe.

(2) *Glossaire des mots français dérivés de l'arabe, du persan et du turc*. On peut y joindre: Aristide Marre, *Petit vocabulaire des mots malays*, etc. Rome, 1866.

(3) *Revue de l'Instruction publique*, 25 janvier 1868, p. 676.

leurs *flottes*, à une époque où nos pères n'avaient pas un vaisseau dans nos ports. Aussi ont-ils pris leur mot : *flotte*, de *floc* (navis), en italien *flocca* et *flotta* ; *felouque* a la même origine ; *vaisseau* ne vient pas de *vas*, mais de *vasaa*, *amplo distentoque* incedens *passu* ; *frégate*, de *faraga* (amplus et capax fuit) ; *corvette* et *caravelle*, de *careb*, *navis parva* ; *chaloupe*, *sloop*, de *sulub*, *agilis* et *levis* (1) ; *barque*, de *barcia* ; *chiourme*, de *djourmeh*, *ancree* de *angiar*, *calfat*, *estacade*, *estrade*, *arsenal*, etc.

M. Dozy, à l'occasion de ce dernier mot (tiré de *dar cinaâ*, maison de construction), nous donne (p. 205) une très-savante dissertation, d'où il résulte que *terskhana*, chantier, et *darsna*, darse, sont deux corruptions du même terme arabe.

Il existe, il est vrai, bien des points sur lesquels des dissidences se sont élevées ; M. Marcel Devic (loc. laud.) n'admet pas l'étymologie proposée par M. Pihan pour *aide*, *aider*, *aïd*, M. Littré propose *ad*, *à* et *juvare*, *plaire* ; j'avoue que je préfère, avec MM. Narducci et Favrot, *aida*, *opem tulit*.

L'idée de rattacher la qualification de *catin* à l'arabe *catine*, esclave, servante, ou *cadune* et *catoune*, femme du sérail, peut faire sourire ; mais comment rapprocher avec M. Littré : *catin*, *filie mal famée*, de Catherine qui représente la pureté, l'innocence (du grec *catharos*, *pur*) ? Le diminutif de Catherine n'est-il pas plutôt : *kathos* et *kathau*, pris en bonne part par nos écrivains : *kathos* dans *les Précieuses ridicules* de Molière : la jeune et charmante Cathau que le fermier Michau, présente au roi, dans *la Partie de chasse de Henri IV*, de Collé ?

(1) Et non de *garb*, *procul abiit*, selon M. Pihan.

M. Littré ne trouve pas d'étymologie pour le mot *marcher*, qui vient, comme nous l'apprend M. Narducci, de *maschia* incessit, ni pour le verbe très-irrégulier : *aller* qu'il voudrait identifier avec *andare*; mais *allais ! allais ! marchais* sont des expressions arabes, et M. Favrot a raison de préférer au verbe *andare* le cri de guerre des Arabes *Allah ! Allah !* que l'on prononçait *Alleh !*

Allez ! allez ! pris comme *interjection*, se trouve dans nos anciens auteurs, dans les écrivains du grand siècle, Molière (1), Racine (2), et de nos jours, dans Picard (3), Théodore Leclercq (4), etc. : *allez ! il ne faut pas se chagriner pour si peu.*

Il est probable que ce cri de guerre des musulmans pénétra dans le jargon méridional, à l'époque de leurs premières incursions en France; M. Reinaud, qui a retracé l'histoire de ces incursions, fait observer (5) que la langue d'oc ne commença à se former que vers les derniers temps du séjour des Sarrasins dans notre pays, et qu'elle dut se ressentir tout particulièrement de leur influence; on peut supposer que bien des expressions arabes s'introduisirent dans le langage de la cour, avec les mœurs nouvelles qu'apportait de Toulouse, au commencement du *xi^e* siècle, la reine Constance.

Que ressort-il de ces observations ? la nécessité de revoir, *mot par mot*, tous nos grands dictionnaires, et de faire, pour la langue française, ce que M. Dozy vient d'achever pour le

(1) V. *les Propos*.

(2) P. 306.

(3) V. *les Femmes savantes*.

(4) V. *les Plaideurs*.

(5) V. *les deux Philibert*.

portugais et l'espagnol, et M. Henri Narducci pour l'italien.
L. AM. SÉDILLOT.

Bibliographie.

Le Japon illustré, par Aimé HUMBERT, ouvrage contenant 476 vues, scènes, types, monuments et paysages. Paris (Hachette et C^e, éditeurs, 77, boulevard Saint-Germain), 1870; 2 vol. gr. in-4°.

Ce splendide ouvrage, dont quelques extraits avaient obtenu déjà un légitime succès dans les colonnes du *Tour du Monde*, comptera très-certainement parmi les meilleures publications entreprises depuis un siècle sur l'empire japonais. L'auteur, M. Aimé Humbert, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse, a profité d'un long séjour chez les indigènes de l'Asie orientale pour recueillir, outre une précieuse collection de dessins qu'il a fait reproduire dans son livre, les renseignements les plus neufs et les plus variés sur le pays mystérieux et si digne d'intérêt qu'il a eu l'avantage d'explorer dans des conditions exceptionnelles. On peut certainement reprocher au travail de M. Humbert un défaut continuuel de méthode, un désordre qui se manifeste depuis la première page jusqu'à la dernière; mais il est impossible de ne pas y reconnaître ce style toujours substantiel et une sorte d'amour des détails qu'on regrette presque toujours de voir manquer dans les écrits des touristes.

M. Humbert a su choisir ce qui méritait surtout d'être vu, et il a su bien voir et bien décrire. Si l'on compare sa relation aux volumes plus ou moins étendus qui ont paru dans ces dernières années sur le Japon, tous les avantages sont de son côté. Au lieu de considérations plus ou moins vagues,

plus ou moins générales, souvent fausses et presque toujours inutiles, sur le caractère de la civilisation japonaise, à la place de ces détails ridicules des voyageurs qui nous racontent avec complaisance qu'ils sont arrivés à tel endroit, à telle heure, tel jour; qu'ils ont déjeuné ici, dîné là, et satisfait là-bas tel ou tel autre besoin, qu'ils étaient très-fatigués (sans songer que le lecteur doit l'être aussi de leurs récits futiles et monotones), le livre de M. Humbert nous fournit une longue série de documents dans lesquels on peut puiser des notions exactes sur toutes les particularités relatives au Japon et aux Japonais.

La partie consacrée à la littérature est la seule qui soit d'une excessive pauvreté; et, malgré tout son désir de nous en donner une idée, M. Humbert est réduit, comme plusieurs critiques qui ont voulu dans ces derniers temps exposer la question, à dire que les indigènes de l'extrême Orient possèdent une littérature riche et variée à l'infini, *et qu'il serait bien à désirer* que quelques traductions nous fussent données des ouvrages qui la composent. Malheureusement, jusqu'à ce jour, il n'y a guère que trois personnes, M. de Rosny à Paris, M. Hoffmann à Leyde et M. Pfizmaier à Vienne, qui aient voulu se livrer à une tâche aussi ardue et aussi pénible. Lorsque les publications de ces savants seront plus nombreuses, lorsque leurs élèves viendront participer à la tâche philologique qu'il se sont imposée, nous pourrons seulement parler, avec une certaine connaissance de cause, de cette littérature qui excite d'une manière si exceptionnelle notre curiosité depuis soixante ans. Jusque-là, les chapitres consacrés aux lettres du Japon, dans les ouvrages généraux sur cet empire, sont nécessairement dépourvus de toute espèce d'intérêt et d'une opportunité des plus contestables.

Pour nous résumer, disons que l'ouvrage de M. Humbert

laisse fort loin derrière lui toutes les publications modernes sur le Japon, et que c'est le meilleur livre que puissent avoir, sur les rayons de leur bibliothèque, les orientalistes et toutes les personnes désireuses de connaître la civilisation des plus intelligents habitants du monde asiatique. — C. I.

Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, par G. VAPEREAU, 4^e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris (Hachette et comp., éditeurs), 1870; in-8° de 1888 pages.

La réputation du *Dictionnaire des contemporains* est faite depuis longtemps, et notre intention, en annonçant la 4^e édition de cette grande entreprise historique, n'est pas d'en faire un éloge désormais inutile. Ce livre de M. Vapereau, dont chaque nouvelle édition peut être considérée comme un tome des annales de notre époque, est tous les jours consulté par les journalistes et par les littérateurs, qui trouvent fort commode d'y puiser des renseignements qu'ils auraient, sans cela, la plus grande difficulté de trouver ailleurs. Mais ce qui intéressera particulièrement nos lecteurs, ce sera de lire la liste des orientalistes qui ont été considérés comme des « personnes notables de la France et des pays étrangers, » et qui, à ce titre, ont leur notice biographique dans ce dictionnaire. Cesera le meilleur moyen d'engager les amis des lettres orientalistes à recourir à ce précieux répertoire.

Dans la liste suivante, que nous avons relevée en parcourant d'un bout à l'autre le *Dictionnaire des contemporains*, nous avons mis des petites capitales pour les personnages qui figuraient déjà dans les éditions précédentes de l'ouvrage, et un astérisque à ceux dont la notice a été remaniée, corrigée et augmentée. Une croix indique les orientalistes décédés.

- | | |
|--------------------------|----------------------------|
| BARBIER DE MEYNARD. | †Hase. |
| BARGÈS (l'abbé). | *HERVEY-SAINTE-DENYS (le |
| BARTHÉLEMY SAINT-HI- | marquis d'). |
| LAIRE. | HOLMBOE. |
| †BAZIN. | HUPFELD. |
| BENARY. | JULIEN (Stanislas). |
| BENFEY. | Kasimirski. |
| BERNSTEIN. | †KOSEGARTEN. |
| BERTRAND (l'abbé). | LANCEREAU. |
| BOETLINGK. | †Langlois. |
| †Bresnier. | LASSEN. |
| BROKHAUS. | LEPSIUS. |
| BROSSET. | †LEVAILLANT DE FLORIVAL. |
| CATAFAGO. | MALLOUF. |
| CAUSSIN DE PERCEVAL. | †MEDHURST. |
| DAVIS. | MENANT (Joachim). |
| DEFREMERY. | MOHL (Jules). |
| Dossabhoy Sorabji. | MAX MULLER. |
| DOZY. | †MUNK. |
| †DUBEUX. | NEUMANN. |
| DUGAT. | PARAVEY (le chevalier de). |
| EASTWICK. | PAUTHIER. |
| EWALD. | PAVIE (Théodore). |
| EICHHOFF. | PEYRON (l'abbé). |
| FLEISCHER. | †QUATREMÈRE. |
| FLUGEL. | †REINAUD. |
| FOUCAUX. | †ROBINSON. |
| †FRESNEL. | ROER. |
| †FREYTAG. | ROSEN. |
| FURST. | ROSENZWEIG-SCHWANNAU. |
| Gabelentz (Conon de la). | *ROSNY (Léon de). |
| GARCIN DE TASSY. | ROTH. |

NÈVE.	†STAUNTON.
OBRY.	TORNBERG.
OLSHAUSEN.	Truong Vinh-ki (Petrus).
OPPERT (le docteur Jules).	VOGUÉ (le comte Melchior DE).
RUCKERT.	WEBER.
SÉDILLOT.	WESTERGAARD.
†SHAKESPEAR.	†WILSON.
†SIEBOLD.	

On le voit par cette liste, l'orientalisme est largement représenté dans l'œuvre de M. Vapereau, et la publication plusieurs fois projetée d'une *Biographie des orientalistes* se trouve singulièrement facilitée par cette belle publication qu'une grande maison, comme la librairie Hachette, était seule à même d'entreprendre dans des conditions aussi favorables. Un grand nombre de noms nouveaux devraient figurer dans une telle biographie spéciale; mais on ne saurait se plaindre de ne pas les rencontrer dans ce livre, qui a dû comprendre dans son cadre toutes les célébrités du monde contemporain. — E. R.

Revue ethnographique. Mémoires de la Société d'Ethnographie, nouvelle série, n° 2. — Mémoire sur l'ethnographie du Siam, par le professeur Léon de Rosny (1^{er} article). — De l'ethnographie et des sciences qui s'y rattachent, par Gustave Delondre. — Essai sur les affinités de la civilisation chez les Annamites et chez les Chinois, par le D^r Abel des Michels. — De l'apparition de l'homme sur la terre, par Clémence Royer. — Recherches sur la législation des peuples malais, par le professeur Dulaurier, de l'institut. — De la comparaison des langues, par le professeur Léon de Rosny. — De la condition de la femme au Japon, par Kouri-moto.

— Les colonies agricoles de la République Argentine, par le Dr Martin de Moussy. — Exposé des faits et des principes de la physiologie moderne, par le professeur Claude Bernard, de l'Institut. — Séances de la Société : Ethnographie de l'Australie. — Bibliographie. — Nouvelles et mélanges. — Planches et figures : Portraits du roi et de la reine de Siam. — Profil siamois. — Types de jeunes Siamois. — Femme siamoise dans sa maison. — Bouterangs australiens.

Journal of the American Oriental Society. 9th volume. Number I. — The Taïtiriya-Pratiçakhya, with its Commentary, the Tribhashyaratna. Text, translation and notes; by William D. Whitney. — Proceedings.

Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique, publiées avec des notices historiques et philologiques, par Léon de Rosny (Maisonnette et comp., éditeurs). Recueil trimestriel, n° 1, 1870. — Préface de l'ouvrage et bibliographie des recueils d'alphabets. — Observations sur la notation des sons étrangers et sur l'alphabet international de transcription. — Textes sanscrit, perse, hébreu, égyptien, japonais, avec transcriptions. — Notice sur l'écriture thaï ou siamoise. — De l'écriture ouïgour, traduit de l'allemand. — Atlas. — Alphabet bali du Lao. — Alphabet lao. — Alphabet pégonan. — Alphabet bali du Siam. — Alphabet karieng du Siam. — Chiffres siamois usités en guise de voyelles. — Écriture siamoise du XII^e siècle. — Inscription de Sukkottaï. — Comparaison des alphabets de Tokoun, Keddah, Talaing, etc. — Comparaison d'inscriptions de Tokoun et de Keddah. — Comparaison des alphabets ouïgour et sabéen, etc. — Planches en couleur : Fac-simile d'un ancien manuscrit siamois avec peintures.

Académies et Sociétés savantes.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

SÉANCE DU 24 MAI 1870.

Présidence de M. DE ROSNY.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. DUCHATEAU écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance.

M. DUCHINSKI adresse une dépêche télégraphique pour engager l'Athénée à charger un de ses membres de rédiger un programme de questions à proposer au Congrès ethnographique d'Anvers. Rapporteur : M. DE LABARTHE.

Est élu membre titulaire non-résidant : M. T. DE RAVISI (Anatole-Arthur), à Bohain (Aisne), présenté par M. Foucaux, assisté de M. de Rosny.

Le président annonce l'apparition du *Li-sao*, poème chinois du IV^e siècle avant notre ère, traduit par le marquis d'Hervey-Saint-Denys et publié par l'Athénée oriental. Tous les membres pourront faire retirer leur exemplaire au secrétariat au prix de 7 fr. 50 c., au lieu de 10 francs, prix pour le public.

Il propose ensuite la publication d'une série de notices et mémoires relatifs à l'Orient, sous le titre de *Collection des orientalistes bibliophiles*. Le plan de cette collection est adopté et la Commission de publication est chargée de l'entreprendre.

M. KOURI-MOTO lit une notice bibliographique sur les principaux monuments de la littérature japonaise.

M. OPPERT communique une nouvelle interprétation de la *Stèle de Mésa, roi de Moab*.

La séance est levée à 10 heures 1/2 du soir.

Pour le secrétaire absent,

J. SARAZIN.

— CONVOCATION des membres de l'Athénée pour le mercredi 29 juin, à huit heures et demie précises, chez M. Oppert, président, 19, rue Mazarine. Ordre du jour : Correspondance. — Présentation du *Li-sao*, poème chinois, traduit par le marquis d'Hervey et publié par l'Athénée. — Nomination de commissions pour faire des rapports sur les ressources qui existent pour aborder l'étude des langues orientales dont l'enseignement n'existe pas encore en Europe. — Rapport de M. Oppert sur l'*Alphabet international linguistique* de M. de Rosny. — Lecture de mémoires.

Nouvelles et Mélanges.

NOUVEAU JOURNAL TURC. — Nous avons reçu le prospectus d'un nouveau journal turc qui doit paraître à Genthod-Bellevue, près de Genève (Suisse), sous le titre de *La Révolution, organe de la démocratie musulmane*. Il est signé, pour le comité, *Ratib*.

— COURS D'ETHNOGRAPHIE DE LA RACE JAUNE. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer la reprise, au Collège de France, des intéressantes conférences de M. Léon de Rosny sur l'histoire de la race jaune. Le professeur traitera, cette année, des caractères comparés de la philosophie, de la morale, de l'art et de la littérature chez les peuples de l'extrême Orient et chez les peuples européens. Ces leçons auront lieu dans l'amphithéâtre n° 2.

INSTITUT DE FRANCE. — Un fauteuil d'académicien est devenu vacant par suite de la mort de M. Villemain. Parmi les candidats appartenant à l'orientalisme, on cite MM. Derenbourg, Léon d'Hervey-Saint-Denys et Pavet de Courteille. On nous assure que M. Oppert ne se présentera pas cette fois, l'élection de M. Charles Robert étant définitivement assurée. — Une élection d'associé étranger aura lieu également à l'Académie des inscriptions pour remplir la place devenue vacante par le décès de M. Peyron.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES. — On prétend que cette école doit être portée, cette année, au budget pour un nouveau crédit de 200,000 francs, et l'École spéciale des langues orientales pour une somme de 10,000 francs. Que l'on compare les résultats obtenus par les deux écoles et qu'on se le dise.

ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES. — La bibliothèque de l'École vient de s'enrichir d'une précieuse collection de manuscrits et d'imprimés arabes, turcs et persans, rapportés d'Orient par M. Ch. Schéfer.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

AVIS IMPORTANT.

La *Revue orientale*, qui se publiait à Nancy, vient d'être transportée à Paris. Les sacrifices qu'entraîne pour nous l'impression de ce recueil à la capitale, où la typographie devient chaque jour plus onéreuse pour les éditeurs, ne nous ont pas arrêtés, en présence des intérêts sérieux qui nous sont confiés, comme seul organe de l'orientalisme français. Le retard causé dans la publication de nos numéros sera promptement réparé, et, avec le concours de tous nos confrères, nous espérons continuer à remplir une place utile dans le domaine de la presse parisienne.

Paris. — Imprimerie de Mme V^e Bouchard-Huzard, rue de l'Éperon, 5.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

Abonnement : un an : Paris et les Départements : 3 fr. 50. — Étranger : 4 fr. — Les abonnements se font chez Maisonneuve et Cie, 45, quai Voltaire, à Paris. — L'administration, 47, quai des Augustins, ne répond pas des manuscrits non insérés. — Les lettres, papiers, etc., non affranchis, seront refusés. — Les articles non signés sont rédigés par le Comité de rédaction.

Nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré sont priés de le renouveler sans délai, le prix excessivement modique de cette *Revue* ne permettant pas à l'administration de continuer l'envoi des numéros aux personnes qui n'auraient pas fait leur renouvellement en temps voulu. — Envoi du montant en timbres-poste à MM. Maisonneuve et comp., éditeurs, 45, quai Voltaire, à Paris.

Le gérant : CHARLES DE LABARTHE.

LA LITTÉRATURE JAPONAISE.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE D'UN CHOIX D'OUVRAGES CÉLÈBRES AU JAPON.

Depuis mon séjour en Europe, on m'a souvent demandé mon appréciation sur les ouvrages japonais qui figurent dans les principales bibliothèques de l'Occident. J'ai eu le regret de constater que, le plus souvent, le hasard avait fort mal servi les désirs des orientalistes, et que, au lieu d'avoir mis dans leurs mains les véritables chefs-d'œuvre de notre littérature, il n'y avait apporté que des livres du plus médiocre mérite et qui n'ont eu aucun succès dans mon pays. Les

voyageurs qui achètent des livres au Japon sont à peu près tous, sans exception, incapables d'en lire une seule page, et l'attrait des images, plus ou moins bizarres, qu'ils renferment dicte seul leur choix.

J'ai donc pensé faire une chose utile et intéressante pour les japonistes européens, en rédigeant une liste de quelques-uns des ouvrages qui me paraissent le plus propres à faire la base de leur bibliothèque. Ils éviteront, de la sorte, l'inconvénient d'entreprendre des traductions qui ne pourraient avoir aucun succès, et qui décréditeraient une vaste et riche littérature encore presque complètement inconnue de l'Occident. Le nombre des orientalistes capables de traduire de tels ouvrages est encore très-restreint; mais il suffit de les recommander à MM. de Rosny, Mermet, de Montblanc, de Labarthe, Delondre, Sarazin, à Paris; Hoffmann, à Leyde; Dickins, à Londres; Severini, à Florence; Valenziani, à Rome; Pfizmaier, à Vienne; Gochkiewitch, à Saint-Pétersbourg; Turettini, à Genève, etc., etc., pour espérer qu'ils ne resteront pas longtemps inconnus du public européen.

Ouvrages poétiques depuis les anciens temps jusqu'aux temps modernes.

1. Man-yô-syôû. Recueil de poésies de l'ancienne époque jusqu'au moyen âge, choisies par le Tsiôû-na-gon, Sada-iyé, l'un des poètes célèbres du ^{xii}^e siècle. Quelques-unes de ces pièces ont été traduites par M. de Rosny, professeur à l'école impériale des langues orientales vivantes. Cet ouvrage paraîtra prochainement, sous le titre de Si-ka-sen-yô.

2. Hiakou-nin-is-syou. Recueil de cent pièces de poésie du genre appelé Mizika-outa (vers court), lequel est limité à trente et une syllabes, et a été inventé par So-sa-no-o-nomikoto, troisième fils de I-za-nagi et de I-za-nami-no-mikoto,

fondateurs de l'empire du Japon. Même éditeur que l'ouvrage précédent.

3. Gen-zi-mono-gatari. Histoire romantique de Gen-zi, faite par Mourasaki-siki-bou, l'une des femmes poètes les plus remarquables, tantôt par son talent, tantôt par sa beauté, et dame de la cour de l'empereur Itsi-ziô-no-in, au ix^e siècle.

4. Seï-siô-na-gon-makoura-no-sô-si. Histoire romantique faite par la Seï-siô-na-gon, dame de la cour, à la même époque que l'ouvrage précédent, et non moins célèbre que le premier.

5. Ko-kon-wa-ka-syoû. Recueil de poésies japonaises anciennes et modernes, choisies par Ki-no-tsoura-youki et trois autres personnes, sur l'ordre de l'empereur Dai-go-ten-ô, au ix^e siècle.

6. Go-sen-wa-ka-syoû. Suite de l'ouvrage précédent, faite sous le règne de l'empereur Moura-kami-ten-ô, au ix^e siècle.

7. Kin-yô-syoû, fait par Minamoto-no-tosi-yori, à l'époque de l'empereur Sira-kawa-no-in, au x^e siècle.

8. Go-syoû-i-syoû. A la même époque.

9. Si-kwa-syoû. A l'époque de Kono-e-no-in, au xi^e siècle.

10. Sin-tsiokou-sen. Choisis par le Tsyôû-na-gon-sada-iyé, même éditeur que le Man-yo-syoû, à l'époque de Go-hori-kawa-no-in, au xii^e siècle.

11. Zokou-go-sen-syoû, composé par Tame-iyé, à l'époque de Houka-kousa-no-in, au xii^e siècle.

12. Zokou-ko-kin-syoû, fait par la même personne, sous le règne de l'empereur Kame-yama-no-in.

13. Zokou-syoû-i-syoû, fait par Tame-ouzi, sous l'empereur Go-ou-da-no-in, au xii^e siècle.

14. Sin-go-sen-wa-ka-syoû, fait par Tame-yo, à l'époque de l'empereur Ni-ziô-no-in, au xiii^e siècle.

15. Giðkou-yð-wa-ka-syoû, fait par Saki-no-daï-na-gon-tame-kane, sous le règne de l'empereur Hana-zono-no-in, au xiii^e siècle.

16. Sin-yð-wa-ka-syoû, sous le règne de l'empereur En-yoû-in, au xiii^e siècle.

17. Sin-go-syoû-i-syoû. A l'époque de l'empereur Gokame-yama-no-in, au xiii^e siècle.

18. Sin-zokou-ko-kin-syoû. Choisis par A-sou-gai-no-tsiou-na-gon Fouzi-wara-no-masa-yo, sous le règne de l'empereur Go-hana-zono-no-in, au xiv^e siècle.

19. I-se-mono-gatari. Récit romantique fait par I-se-no-ð-souke.

Les n^{os} 3, 4 et 19, quoiqu'ils soient des romans, sont rangés parmi les livres poétiques, à cause de leur style élégant, et ils sont très-utiles pour l'étude des poètes.

20. Kou-zi-hon-gi. Histoire de l'empire du Japon, par Mouma-yado-no-ð-zi, cousin de l'impératrice Souï-koten-ð. Premier ouvrage historique publié au Japon au v^e siècle.

21. Ko-zi-ki. Histoire ancienne du Japon, par Fouto-no-yasou-marô, à l'époque de l'empereur Gen-myð-ten-ð, au vii^e siècle.

22. Ni-hon-gi, fait par Tone-ri-sin-ð-ki-no-kyo-hito, Fouto-no-yasou-marô, sous le règne de l'empereur Gen-sið-ten-ð, au vii^e siècle.

23. Zokou-ni-hon-ki, auteur inconnu, à l'époque de l'empereur Kam-mou-ten-ð, au vii^e siècle.

24. Ni-hon-kð-ki, fait par Sa-dai-zin-o-tsougou ou Fouyou-tsougou, par l'ordre de l'empereur Nin-myð-ten-ð, au viii^e siècle.

25. Roui-syoû-kokou-si, par Souga-wara-no-mitsi-zane, à l'époque de l'empereur Wou-da-ten-ð, au viii^e siècle.

26. San-daï-zitsou-rokou, par le Sa-dai-zin-toki-hira, à l'époque de l'empereur Daï-go-ten-ô, au VIII^e siècle.

27. Ni-hon-gaï-si. Histoire dans le genre de Seï-ka (histoire des familles célèbres), section des Si-ki, de l'historien chinois Si-ba-sen, qui vivait sous le règne des Kan. Cet ouvrage contient l'histoire du Japon, depuis le commencement des familles Gen-zi et Heï-si (deux familles très-puissantes, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours), écrit en caractères chinois, et publié, en l'an Boun-sei, par Raï-san-yô, l'un des savants célèbres de cette époque.

28. Is-si. Histoire presque du même genre que la précédente, par Naka-i-se-ki-zen, à la même époque.

29. Sin-ko-seï-tô-ki. Histoire des empereurs du Japon.

30. Mitsi-no-kou-wa-ki. Récit de la province de O-syoû.

31. O-ou-goun-ki. Récit des batailles de O-syoû et de Déwa.

32. Hô-gen-heï-zi-mono-gatari. Histoire des batailles de l'époque de Ho-gen et Heï-zi.

33. Heï-ké-mono-gatari. Histoire de la famille de Heï-ke.

34. Gen-peï-seï-souï-ki. Histoire des deux familles de Gen-zi et Heï-si.

35. Azouma-kagami. Histoire journalière de l'époque de Yori-tomo, premier fondateur du taikounat au Japon.

36. Sio-kioû-ki. Récit de l'époque de Siô-kioû.

37. Asi-kaga-tsi-ran-ki. Histoire de la famille d'Asi-kaga, depuis Taka-ouzi (deuxième fondateur du taikounat), au XIII^e siècle, jusqu'à Nobou-naga, troisième fondateur du taikounat, au XV^e siècle.

38. O-eï-ki. Histoire du XIII^e au XIV^e siècle.

39. Ka-kitsou-ki. Histoire du XIV^e siècle.

40. O-nin-ki. Histoire du XIV^e siècle.

41. Kô-yô-goun-kan. Histoire de Take-da, prince de Ka-i.

42. Hokou-etsou-goun-kan. Histoire de Oue-sougi, prince de Etsi-go.

43. Kioû-sioû-itsi-ran-ki. Histoire des princes de Kioû-syô.

44. O-ta-sin-ki. Histoire de la famille d'O-ta-nobou-naga (fondateur du taikounat, après Asi-kaga).

45. Tai-kô-ki. Histoire d'un des taikouns les plus célèbres du Japon, nommé Tai-kô-hide-yosi, nouveau taikoun après O-ta.

46. Tsiô-sen-goun-ki. Récit de l'expédition en Corée.

47. Tsiô-sen-mono-gatari, id.

48. Keï-tsiô-ki. Histoire de l'époque de Keï-tsiô.

49. Gen-wa-ki. Histoire de l'époque de Gen-wa.

50. O-saka-ki. Histoire de la bataille d'O-saka, dernière bataille de Tokou-gawa-iye-yasou, fondateur du taikounat de Tokou-gawa.

51. Han-kan-pon. Histoire de la famille des princes qui existent aujourd'hui.

52. Tai-hei-ki. Histoire du XIII^e siècle, écrite en caractères chinois et Kata-kana, par un bonze; ouvrage très-recherché au Japon.

53. Dai-ni-hon-ki. Histoire complète de l'ancien temps, par Mina-moto-no-mitsou-kouni (prince de Hita-tsi), de la famille du dernier taikoun.

Romans divers.

Rokou-maï-byoû-bou, par Riou-teï-tané-hiko.

Nan-sô-sato-mi-hak-ken-den. Roman écrit en caractères chinois et Kata-kana, par Kiokou-teï-ba-kin, romancier très-célèbre du Japon.

Kiô-kakou-den, du même auteur.

Asai-na-sima-megouri, id.

Beï-beï-kiô-dan, id.

Giokou-seki-dô-zi-koun, id.

Kim-peï-baï. Roman chinois célèbre, par le même auteur, écrit en caractères hirakana.

Kin-gio-den, id.

Moume-go-yomi, par Tame-naga-sioun-souï.

Hatsi-man-gane, id.

Soue-tsou-mou-hana, id.

Hats-syô-zin, par Ri-ziô.

Ouki-yo-bou-ro, id.

Hiza-kouri-ge, par Zip-pen-sia-ik-kon.

KOURI-MOTO TEÏ-ZI-RÔ.

Actes officiels et documents divers.

8 JUIN 1870. — DÉCRET IMPÉRIAL.

Légion d'honneur. — M. SÉDILLOT, secrétaire du Collège de France, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1839, est nommé officier du même ordre.

Bibliographie.

LES OUVRAGES NOUVEAUX.

L'orientalisme fait, chaque année, de notables progrès, et le nombre de ses adeptes s'accroît dans une proportion dont il y a tout lieu de se féliciter. Il est très à regretter toutefois que les efforts des savants soient presque tous dirigés vers quelques points particuliers, alors qu'une foule d'autres, et des plus intéressants, demeurent dans un abandon presque absolu. Les indianistes, à eux seuls, publient autant de livres que tous les autres orientalistes, et cependant la fleur

des productions littéraires de l'Inde est depuis longtemps recueillie, et il ne reste plus guère qu'à glaner. C'est l'illustre philologue anglais M. Max Muller qui, si j'ai bonne mémoire, exprimait naguère cette opinion à propos de la linguistique comparée des idiomes indo-européens. L'Inde ancienne méritait d'être connue; mais ce qu'elle a fourni d'utile à la cause de la civilisation mérite-t-il tous les livres qu'on imprime pour nous le faire valoir, et ne serait-il pas bientôt temps de cesser de regarder en arrière pour s'occuper, comme l'Angleterre commence à le faire, des populations modernes de ce pays qui se transforment et s'émanicipent? Les tableaux annuels de la littérature de l'Hindoustan, que nous présente, chaque année, M. Garcin de Tassy dans ses excellents *Discours*, nous montrent que l'Inde moderne ne mérite pas le dédain de nos compatriotes. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est que chaque point du monde ait d'ardents pionniers pour nous faire connaître les principaux traits de son histoire, et des hommes de pensée pour travailler à l'évolution civilisatrice si nécessaire dans tout l'Orient.

Une telle manière d'apprécier le rôle de l'orientalisme présente certainement des inconvénients et sourit peu aux savants qui craignent, non sans quelque raison, de rencontrer, dans cette voie nouvelle, plus de rêveurs et de théoriciens que de véritables érudits et de véritables praticiens. Il n'en est pas moins vrai que de ce côté est l'avenir de la science orientale, et que bon gré mal gré il faudra bientôt se résigner à ne plus regarder en arrière, à moins d'accepter le sort de la femme de Loth.

C'est donc avec plaisir que nous voyons, de temps à autre, apparaître des livres destinés à nous intéresser à des populations trop peu étudiées. De ce nombre est l'ouvrage de

M. Gréhan sur le Siam (1), dont il a paru presque consécutivement deux éditions magnifiquement illustrées. L'ouverture, à Paris, d'un cours de langue siamoise nous avait fait espérer que des travaux intéressants sur la littérature thaï ne tarderaient pas à paraître. Malheureusement le créateur de ce nouvel enseignement n'a rien fait pour le faire apprécier du public lettré, et il ne nous a pas même donné un « Discours d'ouverture. » Ce cours est, de la sorte, resté dans l'obscurité, et l'enseignement du siamois attend encore son initiateur parmi nous. Ce n'est pas au point de vue de l'érudition proprement dite, que M. Gréhan a entrepris la composition de son bel ouvrage. Consul de Siam à Paris, son intention était surtout de nous fournir un exposé rapide de la situation du pays qu'il représente au milieu de nous. Résumer les écrits des voyageurs, celui de Pallegoix surtout, et y joindre les faits nouveaux qui sont de nature à nous faire connaître les progrès récents du Siam, tel a été le plan de l'auteur. Il y a parfaitement réussi, et son écrit se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt des plus soutenus.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la publication, par M. Bréal, d'une traduction française de la célèbre Grammaire comparée de Bopp, qui est un des ouvrages classiques par excellence de la philologie comparée. Cet ouvrage se poursuit avec activité, et nous avons à annoncer aujourd'hui l'apparition du tome troisième (2), l'avant-dernier de l'ouvrage. Conformément à nos habitudes, nous avons remis, au

(1) *Le Royaume de Siam*, par A. GRÉHAN. Publication ornée de 3 portraits, de deux autographes royaux, de 10 photographies et d'une carte géographique. Paris, 1869; gr. in-8°.

(2) *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, le gothique et l'allemand, par François Bopp. Traduite sur la 2^e édi-

moment de l'apparition du dernier volume, notre appréciation sur cette œuvre considérable; mais nous tenons à en signaler les progrès. Le nouveau tome est, sans contredit, un des plus importants de l'ouvrage; car il traite du verbe, qui est, dans toutes les langues, la catégorie la plus compliquée de la Grammaire. M. Bréal, suivant en cela le conseil de personnes amies, a rédigé une introduction dans laquelle il discute avec sobriété quelques-unes des doctrines du maître. On n'y rencontre pas précisément de vues nouvelles, mais une méthode toujours soutenue et une critique qui se complaît jusque dans les moindres détails. Nous reviendrons également sur ce travail personnel du jeune professeur au Collège de France.

M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys, qui a su conquérir une place distinguée dans l'orientalisme français par sa traduction des Poésies chinoises de l'époque des Thang, vient de faire paraître un nouvel ouvrage de littérature chinoise. C'est la traduction du *Li-sao* (1), poème du III^e siècle avant notre ère, et l'un des monuments les plus curieux et les moins connus de la Chine antique. Peu d'ouvrages présentaient autant de difficultés d'interprétation, et il a fallu toute la science de M. d'Hervey et son esprit d'exactitude pour venir à bout d'une pareille tâche. Le traducteur a placé en tête de son livre une introduction du plus haut intérêt, dans laquelle il examine les connaissances en géographie générale des anciens lettrés de la Chine.

tion et précédée d'introductions par Michel BRÉAL. Tome III. Paris (Hachette et comp., éditeurs), 1869; gr. in-8°.

(1) Le *Li-sao*, poème du III^e siècle avant notre ère, traduit du chinois, accompagné d'un commentaire perpétuel et publié avec le texte original, par le marquis d'HERVEY-SAINT-DENYS. Paris (Maisonnette et comp., éditeurs), 1870; in-8°.

La Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique, entreprise par M. Emile Legrand, se poursuit avec une remarquable activité, et la onzième partie est actuellement entre nos mains. C'est l'occasion de mentionner ici les documents qui y ont déjà trouvé place :

4. La Batrachomyomachie, traduite en grec vulgaire, par Georges Ostowick (de Raguse).
5. L'Iliade d'Homère, traduite en vers grecs vulgaires, par Nikolaos Loukanis (imprimé à *Athènes*).
6. Grammaire de la langue grecque vulgaire, par Nikolaos Sophianos.
7. Le Combat des éléments, par Jean Rizos, et Histoire lamentable du marchand Eustache.
8. Complainte de la Roumélie.
9. Apokopos ou Repos du soir, par Bergaès.
10. Histoire des Stavrakis.
11. Le premier chant de l'Iliade, traduit en vers grecs vulgaires, par Ath. Khristopoulos.

Cette collection, imprimée avec un soin exceptionnel, est à l'abri des critiques des bibliophiles les plus sévères. Il n'en est tiré que cent exemplaires. Les trois premiers documents ont malheureusement été imprimés sur un format plus petit que les autres; mais le premier, qui est épuisé, se réimprime en ce moment à l'Imprimerie impériale de Paris, et nous faisons des vœux pour que le deuxième et le troisième aient le même sort.

Terminons en annonçant plusieurs ouvrages en préparation ou déjà sous presse : les Mémoires de Bâber, par M. Parent de Courteille; les Mémoires de Ma-touan-lin, par M. d'Hervey-Saint-Denys; une Anthologie japonaise, traduite par M. de Rosny; un Recueil de Dialogues cochinchinois, par M. des Michels; un Dictionnaire malais, par M. l'abbé Favre, etc.

J. U.

Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique, publiées avec des notices historiques et philologiques, par Léon de Rosny (Maisonnette et comp., éditeurs). Recueil trimestriel, n° 2. Avril-juin 1870. — De l'écriture ouigoure, trad. de l'allemand (suite et fin). — Sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anariennes. — De l'écriture sanscrite ou devânagari. — Des lettres et de la prononciation. — Fragments de texte, lecture et traduction. — Sur l'Écriture talaing, trad. de l'anglais. — De quelques inscriptions découvertes en Sibérie, trad. du latin. — Notice sur les écritures océaniques : classification. — Écritures d'origine incertaine. — Alphabet makassar. — Écritures boughi et batta. — Alphabets d'origine indienne. — Écriture javanaise, origine, alphabet. — Bibliographie : ouvrages et notices de paléographie américaine (hiéroglyphes yucatèques, peintures didactiques et figuratives des anciens Mexicains, Cordelettes nouées du Pérou, inscriptions de l'Amérique du Nord. — L'imprimerie indigène dans l'Inde. — Premières productions des presses de l'Inde. — Bibliographie philologique sanscrite ; Marques typographiques. — ATLAS. — Inscriptions sibériennes (sept planches). — Inscription inédite de Kabah (Yucatan) en caractères calculiformes mayas (planche coloriée). — Stèle de Mesa, roi de Moab. — Fac-simile d'un manuscrit sanscrit à peintures (*impression en couleurs*). — Comparaison de l'alphabet javanais et de l'alphabet pali. — Reproduction complète du manuscrit mexicain, dit Codex Telleriano-Remensis (I^{re} partie).

Nouvelles étrangères.

INDE.

(Correspondance particulière de la Revue orientale.)

Pondichéry, le 10 juin 1870.

Vous n'êtes pas, paraît-il, de ceux qui croient que l'Inde

(je parle de l'Inde littéraire) n'est plus dans l'Inde, mais qu'elle s'est transportée tout entière à Paris, à Oxford ou dans je ne sais quelle université allemande. Vous n'êtes pas de ceux qui, absorbés par l'étude des védas antiques, dédaignent les enseignements des brahmes contemporains. Pauvres védas, pauvres hymnes que des pasteurs ignorés chantaient aux forces vives de la nature; ils ont eu le sort funeste réservé d'habitude aux élucubrations de la philosophie d'outre-Rhin. « Quand j'ai écrit ce livre, » disait un de ces profonds penseurs, « nous étions deux à comprendre : « Dieu et moi; aujourd'hui, il n'y a plus que Dieu. » Il en est ainsi pour les védas, et encore n'est-il pas bien sûr que Dieu lui-même les comprenne aujourd'hui, car vraiment il doit avoir bien de la peine à se retrouver au milieu des idiomes sans nombre dans lesquels on lui adresse des prières d'un bout à l'autre du monde.

Vos lecteurs excuseront ce début et ne s'étonneront pas de mon style européen; j'ai pu échapper un jour aux rigueurs des règlements de ma caste, j'ai pu voir la France et ce Paris que je regrette toujours malgré mon soleil, mes cocotiers et mes bayadères. Comme vous, comme le héros de la chanson que vous m'aviez apprise, j'ai foulé le bitume des boulevards, charmant séjour. Aussi, jugez de ma joie quand l'autre jour le facteur de la poste française (nous avons, hélas! deux postes ici, chose triste à dire : la poste anglaise et la poste française) se présenta sous ma varangue silencieuse et me cria : « Une lettre de Paris pour vous! » De Paris? Qui diable peut y garder encore le souvenir d'un pauvre Indien? qui peut s'y rappeler le naïf Appassamy, si embarrassé de ses souliers et de son chapeau noir, et qui vous étonnait tous par sa perpétuelle désobéissance au précepte de votre Horace : *Nil mirari*? J'ouvre donc, d'une

main fébrile, la bienheureuse missive; j'ai reconnu votre chère écriture; vous m'annoncez votre journal et son succès; vous me demandez une correspondance spéciale, une correspondance littéraire sur l'Inde dravidiennne. De grand cœur, certes! et soyez béni de votre bonne pensée.

Pour vous témoigner ma bonne volonté, je vous écris par le premier courrier. Mais, à vrai dire, je ne suis pas préparé; je n'ai pu prendre de renseignements. Aussi je n'ai guère de nouvelles à vous donner. Quand je vous aurai dit qu'un poète pondichérien, Savarayalounaikker, est en train de faire réimprimer ses œuvres tamoules, quand je vous aurai dit qu'un de nos magistrats les plus estimés, M. Esquer, prépare un grand et sérieux ouvrage sur les *castes*; quand je vous aurai dit que nous avons reçu dernièrement de France, et lu avec indignation, un mauvais livre intitulé : *la Bible dans l'Inde*, où sont copiés et plagiés M. Gibelin et M. John de Babick, notre savant greffier en chef, dont le *Moniteur* local a publié naguère de remarquables études sur la philosophie indienne; quand je vous aurai dit que nos nouveaux fonctionnaires s'intéressent plus que leurs prédécesseurs aux langues et aux mœurs du pays, mon *rapport* sera complet. Votre curiosité ne sera, sans doute, point satisfaite; mais je vous promets de faire mieux pour l'avenir. Je vais consulter les savants et les poètes; je vais écrire à Madras, à Bangalore, à Maduré; je vais réunir devant ma porte, pendant les veillées, les liseurs de chants nouveaux; je vais interroger les brahmes qui parlent encore entre eux le sanscrit qu'ils ne savent pas lire dans vos livres romanisés d'Europe... Vous aurez bientôt le résultat de mes recherches : nouvelles, annonces, critiques, analyses; voilà mon cadre. Je crains seulement de ne pas être à la hauteur de la tâche que votre amitié m'impose; mais j'en serai quitte pour une expérience et j'aurai

du moins l'honneur de l'avoir entrepris (comme dit un de vos poètes) ; je me rendrai mieux compte de ma médiocrité, et je me consolerais en me disant qu'après tout la besogne était trop difficile pour moi ; car, ainsi que l'a dit notre grand moraliste Tirouvallouwer : « Les grands peuvent venir « à bout des entreprises difficiles ; mais cela est impossible « aux petits. »

PRA APPASSAMY-MODÉLY.

Nouvelles et Mélanges.

L'AMBASSADE CHINOISE, de retour de Florence et de Milan, est arrivée le vendredi soir 24 juin dans nos murs — vieux style.

Les envoyés du Céleste Empire ont été reçus, lundi, par le nouveau ministre des affaires étrangères qui les a déjà vus à Vienne : affaire de politesse ; car ne vous en déplaît, messieurs les Chinois sont gens fort polis. On revisera encore un brin les traités de commerce, et, dimanche prochain, l'ambassade se mettra en route pour l'Espagne.

De Madrid, où elles comptent séjourner environ un mois, les Excellences chinoises reviendront une dernière fois en France, leur quartier général, et s'embarqueront, le 21 août prochain, à Marseille, cette fois pour... Péking. Leur voyage à travers l'Europe et les Etats-Unis n'aura pas duré moins de deux ans — (*Gaulois*) !

COLLÈGE DE FRANCE. — Malgré les présentations qui ont été faites pour la chaire d'hébreu (MM. Renan et Derembourg), aucun décret n'est venu, depuis plusieurs mois, faire connaître le choix de l'empereur. Il y a là, croyons-nous, un précédent fâcheux, en ce sens qu'une chaire déclarée vacante ne doit pas tarder à être occupée ; mais des difficultés d'un

ordre extra-scientifique sont venues compliquer l'affaire et la renvoyer aux calendes grecques.

ÉCOLE GERSON. — L'École Gerson continue à rester dans le provisoire, sans avoir aucun caractère précis. C'est toujours une Ecole libre où l'on entre par faveur et un enseignement gratuit dont quelques cours reçoivent des indemnités de l'Etat.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES (section historique).....

INSTITUT DE FRANCE. — Nous avons le profond regret d'enregistrer la mort de M. Alexandre, l'éminent helléniste et un homme loyal et excellent à tous égards. Il laisse un second fauteuil vacant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nous apprenons qu'en raison de cette nouvelle vacance M. Oppert se mettra de nouveau sur les rangs, d'après le conseil de ses amis.

MISSIONS SCIENTIFIQUES. — M. le professeur Dulaurier vient d'être chargé par le Ministre des lettres d'une mission scientifique en Italie, dans l'intérêt des études arméniennes.

DÉCORATIONS ÉTRANGÈRES. — M. de Rosny vient de recevoir du gouvernement de Venezuela l'ordre de Bolivar (classe unique).

FONDATION BOPP. — Le 16 mai dernier, à l'occasion de l'anniversaire de cette fondation, deux prix ont été décernés pour des travaux relatifs au sanscrit et à la philologie comparée : le premier, de 500 thalers, au professeur W. D. Whitney, de New-Haven, Conn., Etats-Unis, pour son excellente édition du *Taittiriya Pratisakhya* ; le second, de 150 thalers, au Dr W. Thomsen, de Copenhague, pour un *Essai sur les influences des langues germaniques sur les idiomes finno-lapons*.

L'un des gérants : CH. DE LABARTHE.

REVUE ORIENTALE

JOURNAL DES ORIENTALISTES.

Paraissant tous les mois.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

SÉANCE DU 29 JUIN 1870.

Présidence de M. OPPERT, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président dépose sur le bureau un exemplaire du *Li-sao*, poème chinois du IV^e siècle avant notre ère, traduit du chinois par le marquis d'Hervey-Saint-Denys, et publié par l'*Athénée oriental*.

L'ALPHABET LINGUISTIQUE.

M. OPPERT fait le rapport suivant sur l'*Alphabet international linguistique* proposé par M. de Rosny et renvoyé à son examen : L'auteur rend d'abord un hommage mérité aux efforts que différents savants ont tentés pour unifier le langage humain au point de vue de sa représentation par signes. Il rappelle ensuite les premiers essais, ou, pour mieux dire, les premières méthodes, encore imparfaites, notamment celle de Volney, à qui revient l'honneur d'avoir essayé, pour la première fois, de représenter les alphabets orientaux par une transcription scientifique. On peut dire toutefois que cette pensée remonte à Leibnitz, et qu'elle est essentiellement caractéristique de l'esprit moderne, qui a inauguré, à la même époque et par les mêmes

hommes, des procédés créateurs de notre science nouvelle.

Dans l'antiquité, on ne connaissait aucune méthode de transcription : on empruntait à d'autres nations des lettres qu'on façonnait ensuite pour la langue du peuple. Les mots étaient rendus dans un idiome étranger, sans que le peuple emprunteur se souciât de les rendre exactement. Le plus ancien exemple d'une véritable transcription d'une langue étrangère se trouve dans Aristophane, dans les *Acharniens*, où il y a une phrase perse transcrite en caractères grecs. Plus tard, les Romains nous offrent un exemple plus développé, et presque le seul qui nous reste de l'antiquité classique, dans la transcription en caractères latins d'un discours punique : c'est la fameuse scène du *Pœnulus* de Plaute (V^e acte, scènes 1 et 2). Dans la littérature grecque non classique, on peut citer les quelques phrases en langue chaldaique transcrites dans le texte grec des Evangiles ; mais partout on remarque que la transcription n'est exacte que lorsqu'elle a pu se faire au moyen de l'alphabet en usage dans le pays.

Ces mêmes errements furent suivis, pendant tout le moyen âge, dans les différentes littératures, où les exemples deviennent de plus en plus fréquents ; mais, nulle part et à aucune époque, on n'avait songé à rendre, par des signes nouveaux, les articulations qui n'existaient pas dans l'alphabet dont on se servait. Les développements de la science philologique d'une part, et la connaissance, toujours croissante, que les Européens acquéraient des langues orientales, d'autre part, rendaient indispensable la création, essentiellement moderne, des alphabets de transcription.

Après avoir mentionné les systèmes des successeurs de Volney, M. de Rosny arrive aux derniers essais de MM. Schleiermacher, Bopp, Grimm, J. Müller, Max Müller, Charles Trevelyan et Lepsius. Or il en est un peu des sys-

tèmes de transcription comme de la conscience ou de la chronologie : chacun caresse son idée et n'accepte pas celle des autres. Les indianistes, seuls, sont arrivés à se mettre à peu près d'accord ; les sémitistes, au contraire, présentent, dans leur manière d'écrire, les plus profondes variations d'idées.

Le plus considérable de tous ces systèmes est celui de M. Lepsius. Outre divers autres mérites, il a celui de noter toujours un son unique par un signe unique. La difficulté, en partie vaincue par ce savant, était de noter, avec un seul système, toutes les langues du monde, et non un seul idiome ou une seule famille linguistique. M. Lepsius a même été plus loin : il a voulu créer des signes pour les sons des langues mortes tombés en désuétude. Pour les langues vivantes, la difficulté réside surtout dans le choix des sons fondamentaux, en dehors des nuances locales et parfois même personnelles dont ils peuvent être l'objet. Ensuite, il y a lieu d'examiner dans quelle mesure on doit tenir compte des altérations phonétiques des lettres avec le temps, et des conséquences de l'étymologie. Ainsi, en arabe, il y a aujourd'hui des signes différents qui répondent à un son unique. M. Lepsius a cru devoir les noter par autant de lettres séparées.

Les géographes ont trouvé, dans le système de ce savant, un autre défaut qui en rend l'usage fort incertain dans la cartographie : l'emploi de petits ronds sous certaines voyelles, pour indiquer les muettes, provoque de continuelles erreurs en se confondant avec le signe généralement adopté, dans nos atlas, pour figurer les villes.

Enfin le défaut le plus grave de l'alphabet de M. Lepsius est de n'être pas suffisamment basé sur la physiologie. J'ai assisté, dans un de mes derniers voyages en Allemagne, à une leçon de M. Brücke, qui a exposé, avec un véritable

succès, la manière dont se forment les sons dans l'organisme humain. Il y est parvenu en introduisant dans la bouche de petites balles de plomb, dont les déplacements, grâce au tact exquis de ce savant, lui permettaient d'apprécier la situation de la langue au moment de la formation des sons. C'est sur de telles expériences que devrait être fondé le système de notation générale des langues.

Néanmoins le système de M. Lepsius est plus qu'un essai. Il a eu, d'ailleurs, cet avantage, qui lui assure une longue existence, d'être appliqué à des langues océaniques, africaines et américaines qui n'ont jamais connu d'autre écriture. La Société des Missions de Londres notamment en a recommandé l'emploi, et plusieurs savants l'ont adopté pour leurs ouvrages.

M. de Rosny a donné à son alphabet le nom d'*Alphabet international* pour le distinguer de celui de M. Schleiermacher, appelé *Alphabet harmonique*, et de celui de M. Lepsius, intitulé *Alphabet type*. L'intention de notre savant collègue n'est pas de présenter une méthode destinée à remplacer celle de ces savants. Son but a été de former un alphabet essentiellement pratique, en ce sens qu'il n'entraîne la gravure d'aucun signe de fantaisie, et qui puisse comprendre, dans ses notations, tous les sons connus ou à connaître qui existent chez les différents peuples du globe. Son principe consiste à faire un usage direct et raisonné de toutes les lettres qui existent dans les langues européennes chez lesquelles l'alphabet romain, plus ou moins modifié, est l'écriture commune de la littérature; en un mot, il n'emploie aucun signe qu'il ait inventé, et ne se sert que des types qui existent dans toutes les imprimeries du monde où l'on fait des impressions dans les diverses langues européennes,

J'ai examiné d'un bout à l'autre l'*Alphabet international*,

et j'ai reconnu qu'il pouvait être appliqué, d'une manière satisfaisante, à la transcription des mots orientaux notamment, et permettait d'établir une sorte d'unité graphique, très-désirable dans les livres des linguistes, qui n'ont pas toujours à leur disposition des imprimeries où l'on consente à faire graver une série de lettres nouvelles aussi longue que celle de l'alphabet de M. Lepsius. En ce qui concerne la notation phonétique des idiomes transgangétiques surtout, l'alphabet de M. de Rosny présente une véritable supériorité.

J'aurais certainement bien quelques critiques de détail à adresser à l'auteur, notamment pour la notation des sons *ou* et *eu*, qui sont d'ordinaire la pierre d'achoppement de tous les systèmes; mais ces défauts de détail peuvent être aisément réparés, et je crois que la publication et la mise en pratique de ce nouvel alphabet sont également désirables. L'*Alphabet international* se distingue par une simplicité, je ne dis pas très-grande, mais relative; on ne saurait prétendre à une trop grande simplicité, qui, dans un sujet aussi complexe, serait certainement un défaut, mais à une simplicité qui éloigne tout élément de complication graphique qui n'est pas absolument indispensable pour la clarté des textes.

Je conclus donc en proposant à l'Athénée de recommander l'usage de l'*Alphabet international linguistique*, qui est certainement susceptible d'être amendé, mais qui repose sur des bases excellentes au point de vue, essentiellement pratique, où l'auteur s'est placé en entreprenant la composition.

M. SILBERMANN exprime le regret que tous les alphabets de transcription jusqu'ici en usage aient consacré trop peu de signes à la notation des voyelles, qui souvent, dans une même langue, présentent de nombreuses nuances d'une importance incontestable en ethnographie. Il adhère, d'ailleurs, complètement aux conclusions du savant rapporteur, et croit

que recommander l'usage de l'*Alphabet international* est faire une chose utile dans l'intérêt de la science.

M. OPPERT répond que, suivant lui, un alphabet de transcription linguistique doit se borner à noter les sons fondamentaux en négligeant les nuances délicates. Les Arabes, par exemple, ne connaissaient primitivement que les voyelles *a, i, u*; les Indiens étaient dans le même cas. Les voyelles intermédiaires n'apparaissent que subsidiairement. Entre ces voyelles on pourrait évidemment établir toute une gamme phonétique; mais, de même qu'en musique, il y a lieu de négliger les quarts de ton. Vous pouvez noter, sur les portées musicales, les notes communes aux divers instruments; mais personne n'a pensé à noter le caractère particulier de chaque note sur chaque instrument; encore moins a-t-on songé à noter le sentiment qui doit présider à l'émission de chaque note. Je crois qu'il en est de même en linguistique.

Après quelques autres observations de MM. Rosental, Silbermann, de Labarthe et Oppert, les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées.

M. LÉON DE ROSNY lit une traduction de poésies japonaises extraites du recueil antique intitulé *Man-yô-sûi*.

La séance est levée à onze heures et demie.

Variétés.

L'ORIENTALISME AU CORPS LÉGISLATIF.

A MM. KELLER ET DE KÉRATRY,

Députés au Corps législatif.

L'ORIENTALISME RECONNAISSANT.

Un grand débat s'est engagé au Corps législatif à propos de l'École des langues orientales, et la presse est intervenue dans ce débat, malgré les préoccupations de la guerre. Nous

publions plus loin le compte rendu *in extenso* de la discussion, persuadés que, pour le public spécial auquel nous adressons, tout commentaire serait superflu. Bornons-nous à remercier ceux qui ont bien compris la mission des orientalistes et qui l'ont défendue.

Désormais toute discussion étendue serait inutile, puisque chacun sait fort bien à quoi s'en tenir : contentons-nous de rappeler en formules, aussi brèves que possible, les opinions que nous avons toujours exprimées à propos de la réorganisation de l'École.

L'École spéciale des langues orientales est l'école supérieure de l'orientalisme; l'École des Jeunes de langues, qu'il est nécessaire de conserver et de développer, en est l'école primaire.

L'école primaire formera aisément les interprètes que réclament nos consulats, surtout lorsqu'on n'exigera d'eux qu'une connaissance pratique de la langue orale.

L'école supérieure pourra seule former les interprètes de première classe, c'est-à-dire ceux qui seront à même, non-seulement de parler, mais encore d'écrire correctement et de lire les documents diplomatiques et autres rédigés dans un style élevé et essentiellement du domaine de l'érudition.

Tant que manqueront les ressources nécessaires pour réorganiser l'École des langues orientales, toute modification dans la marche de ses travaux ne peut amener qu'à des résultats regrettables et jamais à ceux qu'on réclame d'elle en ce moment.

Aussitôt les fonds nécessaires accordés, des mesures devront être prises pour la publication de *livres d'enseignement* conçus SUIVANT UNE MÉTHODE DÉTERMINÉE et comprenant l'ensemble du cours de trois années. Jusque-là, il serait absurde de demander à des élèves même très-zélés de faire des progrès dans l'étude d'une langue dont on ne possède pas même un dictionnaire!

Avec des ressources convenables, l'École produira tout ce

qu'on attend d'elle et plus encore pour notre commerce et pour notre politique, sans cesser d'être un seul instant une *école savante*.

Toutes tentatives de réformer l'école contre ces principes, toute intervention de personnes incompetentes dans ses affaires, seront infructueuses et inutiles.

A bon entendeur, salut!

— La *Patrie* consacre à l'École des langues orientales un long article dans lequel elle discute tout ce qu'il y a d'anormal et de funeste dans la situation faite aujourd'hui à ce grand établissement scientifique. L'auteur critique vertement la décision qui met cinq indemnités indivisibles à distribuer entre les élèves de dix cours, ce qui force à comparer les progrès obtenus dans la connaissance de l'arabe et du chinois, par exemple, du malais et de l'arménien. Ensuite il analyse et discute le discours prononcé par M. Weiss au Corps législatif, et arrive à la conclusion qu'il faut rapporter le décret de 1869 et reconstituer d'une part l'École des Jeunes de langues, et de l'autre une sorte de collège oriental qui serait annexé au Collège de France. Cette fusion des cours supérieurs des langues orientales est une idée qui appartient, je crois, à M. Rouland, mais qu'il n'a point réalisée avant de quitter le ministère de l'Instruction publique.

L'article de la *Patrie* est trop étendu pour que nous puissions le reproduire *in extenso*. Bornons-nous à citer sa conclusion :

« Qu'on transporte, au besoin, au Collège de France l'enseignement des langues jugées assez importantes; qu'on crée, si l'on veut, un institut spécial pour les autres langues; mais qu'on ne conserve point une *institution bâtarde*, laquelle, tiraillée entre deux buts contraires, les manquera tous deux, au détriment de sa propre dignité et des intérêts du public. »

Ferdinand DELAUNAY.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

AVIS AUX MEMBRES.

La présente livraison complète le **SECOND VOLUME** de la nouvelle série de la *Revue orientale* et le dernier de la première série de cette Revue, considérée comme *Bulletin de l'Athénée oriental*.

Avec la livraison n° 26, actuellement en distribution, commence une nouvelle série exclusivement consacrée aux actes de l'Athénée oriental et aux communications faites dans ses séances.

Quant aux travaux de longue haleine présentés à cette Société, ils formeront désormais une série à part de volumes qui seront publiés par fascicules à des époques plus ou moins rapprochées, suivant les ressources de son budget.

La **COLLECTION COMPLÈTE** des publications périodiques de l'*Athénée oriental* se compose donc des recueils suivants :

BULLETIN DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL , fondé en 1864. Première série, 1868-70. — Deux volumes in-8°, avec planches; <i>demi-marquin</i>	25 fr. 00
MÊME RECUEIL . Seconde série, 1871. — Tome I ^{er} , en cours de publication.	12 fr. 50
MÉMOIRES DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL , fondé en 1864. — Tome I ^{er} , en préparation.	12 fr. 50

Les abonnements sont reçus à la Librairie orientale de *Maisonneuve et comp.*, 15, quai Voltaire, à Paris.

TABLE DES PRINCIPAUX ARTICLES.

ATHÉNÉE ORIENTAL.

Séance générale du 13 juillet 1867.	74
Séance du 31 juillet 1867.	75
Séance du 7 novembre 1867	76
Séance du 5 décembre 1867.	77
Séance du 5 février 1868.	77
Séance générale du 1 ^{er} février 1869.	110
Séance générale du 30 décembre 1869.	123
Séance du 24 mai 1870.	174
Séance du 29 juin 1870.	193

MÉMOIRES ET NOTICES.

De l'éducation des vers à soie au Japon ; traduit du japonais, par LÉON DE ROSNY (<i>avec figures</i>).	1
--	---

VARIÉTÉS.

Les langues orientales à l'École Gerson.	1
Conférence sur l'histoire de la civilisation chez les peuples de race jaune, par CHARLES DE LABARTHE.	4
Épisode d'Akkamadevi, traduit pour la première fois du ta- moul, par JULIEN VINSON.	20, 40
Prix de linguistique, fondé par VOLNEY ; concours divers. . . .	35
De l'enseignement des langues orientales en Europe.	49
Le vin chinois, par LÉON DE ROSNY.	68

TABLE DES MATIÈRES.

XIX

Statuts de l'ordre royal de Cambodge.	74
Exposition orientale de l'Union centrale des Beaux-Arts. . . .	79
Décret de réorganisation de l'École spéciale des langues orientales.	84
De l'industrie des Chinois au point de vue du commerce européen, par CHARLES DE LABARTHE.	100
Les divers genres d'étudiants, d'après les Tamouls, traduits par SANDOU UDAYAR DE PATCHACADAY.	116
La chair d'hébreu du Collège de France.	129
Notes d'un voyage sur la rivière Han, par A. WYLIE. . .	131, 150
De l'organisation du haut enseignement.	145
De l'introduction de mots arabes dans les langues néo-latines, par SÉDILLOT.	164
La littérature japonaise. Notice bibliographique d'un choix d'ouvrages célèbres au Japon, par KOURIMOTO.	177

BIBLIOGRAPHIE.

Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos, etc., par *Mouhot* (CHARLES DE LABARTHE), 6. — Travels of Fahian and Sungyun, Buddhist Pilgrims, 8. — Livres japonais originaux, 15, 47, 111, 159. — Dictionnaire français-arabe, par *Marcel*, 26. — Manuel d'histoire ancienne de l'Orient, par *F. Lenormant*. — Revue ethnographique, 45. — Publications récentes (SÉDILLOT). 56. — Itinéraire pour l'isthme de Suez, 58. — Cours de japonais : Thèmes faciles (JULES SARAZIN), 60. — Curiosités orientales, 64. — Le Roi des Juifs, par *H. Rodrigues* (SÉDILLOT), 122. — De l'origine du langage, par *Léon de Rosny* (EDGAR BEHNE), 156. — Le Japon illustré, par *Humbert*, 168. — Dictionnaire des contemporains : les Orientalistes, 170.

NÉCROLOGIE.

Auguste SCHLEICHER, 63. — Le docteur P. A. Favrot. . . . 141

**THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY**

DATE DUE

SERIALS

MAY 06 1978
MAY 04 1977



3 9015 03198 9943



